



R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

Race

DE MARINIS

145

NAPOLI

Race Of Manin A 445

~~450~~

~~217~~

~~217 bis~~

LE
MARÉCHAL DE SAXE

171

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9





AMYOT ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXIV

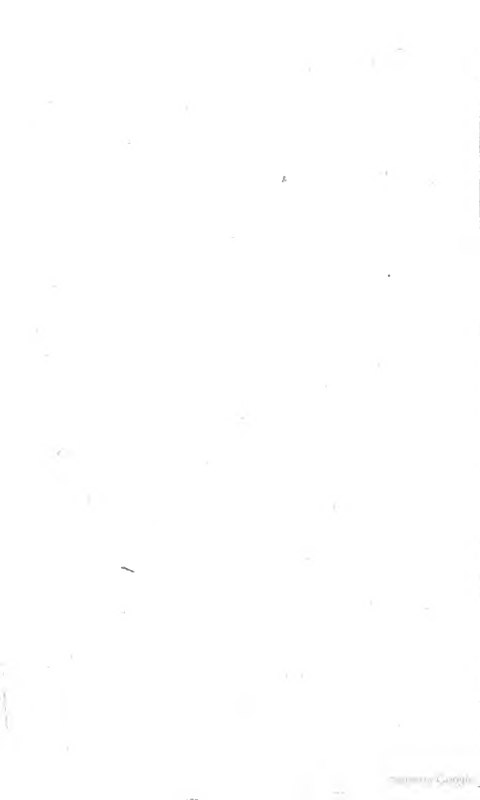
Reproduction interdite. — Traduction réservée



AMYOT ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXIV

Reproduction interdite. — Traduction réservée



PRÉFACE

La vie de Maurice, comte de Saxe, se divise en deux parties bien tranchées. La première comprend sa naissance, les années de son enfance et de sa jeunesse en Saxe et en Pologne. Puis le fils d'Auguste passe en France : le Saxon est naturalisé Français.

Dans un autre ordre d'idées, le comte de Saxe se présente encore sous un double aspect. D'abord, c'est le soldat aventureux, intrépide, général des armées de Louis XV. A un second point de vue, Maurice apparaît avec les singularités de caractère dont les fils illégitimes de rois semblent fatalement marqués, et qui ajoutent à la gloire du chef d'armée l'intérêt du héros de roman.

Jusqu'à ce jour, les historiens de Maurice de Saxe s'étaient presque exclusivement attachés à le suivre dans sa carrière militaire, laissant dans l'ombre la période de ses premières années et

ses aventures dans les sociétés françaises. Nous avons essayé de combler cette lacune et de mettre en lumière des faits qui, moins considérables en réalité, ne sont pourtant pas sans importance pour apprécier sainement le fils d'Auguste et certains événements de l'histoire.

Pour ce travail, nous avons dû consulter les mémoires du temps et les souvenirs des contemporains. Il nous a été permis de puiser dans des collections particulières, notamment dans celles de M. le baron d'Espagnac, lieutenant général, gouverneur des Invalides.

M. le baron d'Espagnac avait été le compagnon d'armes du maréchal de Saxe, et il resta toujours son ami. Quand il écrivit l'histoire de Maurice, il réunit les documents nombreux qu'il possédait déjà sur l'illustre maréchal, et les compléta par des renseignements, faciles à se procurer à cette époque. Mais, spécialement intéressé par état aux questions militaires, le général passa sous silence la plupart des particularités qui se rapportaient à la vie privée du comte de Saxe, négligeant même de recourir à Dresde, où il n'ignorait cependant pas que devaient exister des papiers d'un haut intérêt.

Nous avons utilisé les notes et les correspondances passées sous silence par M. le baron

d'Espagnac; et dirigés par ses indications, nous nous étions adressés à M. Weber, conservateur des archives de Dresde. Il nous fut répondu par l'honorable conservateur, que lui-même s'occupait de mettre en ordre les pièces des archives, dont il se proposait de composer une biographie de Maurice de Saxe. Les Mémoires que M. Weber nous annonçait ont été publiés à Leipsick en 1863. Notre livre était alors terminé. Mais l'ouvrage allemand nous a servi à contrôler l'exactitude de nos documents, et nous a fourni quelques traits nouveaux.

Nous nous sommes trouvés en parfait accord avec M. Weber, relativement aux points essentiels de la vie du maréchal de Saxe. Si nous avons maintenu quelques dates et quelques faits en opposition avec la manière de voir de l'historien de Dresde, ces dissidences ne sont pas d'une importance majeure, et ne peuvent, d'ailleurs, modifier d'une manière sensible les jugements de l'histoire sur le maréchal de Saxe.

Les Allemands sont portés à accuser les Français d'un enthousiasme excessif pour le maréchal. Nous serions fondés à leur reprocher de pécher par un excès contraire. Cette diversité d'opinion entre les deux peuples trouverait au besoin son explication et peut-être son

excuse dans le sentiment de nationalité. Les Allemands ne peuvent pardonner à Maurice d'avoir abandonné l'Allemagne, et la France ne veut pas paraître ingrate envers le fils du roi de Pologne qui lui a bravement consacré ses services. Une simple observation de détail, relevée dans l'ouvrage de M. Weber, permettra d'apprécier les dispositions des écrivains allemands.

Le baron d'Espagnac, traçant le portrait du comte de Saxe, a dit qu'il était d'une taille élevée. Cependant Weber n'hésite pas à contredire cette affirmation d'un historien estimable et digne de foi, qui avait été, nous le répétons, l'un des lieutenants et l'ami du maréchal.

Quant à nous, sans céder à l'influence de jugements dictés par des susceptibilités et sans obéir à un parti pris, nous nous sommes appliqués à chercher l'exacte vérité. A la suite d'une étude impartiale, il reste démontré à nos yeux que le maréchal de Saxe fut un grand homme servi avec un étonnant à propos par la fortune.

LE MARÉCHAL DE SAXE

I

Maurice de Saxe. — Aurore de Königsmark.

Tournai était assiégée par les forces combinées de Marlborough et du prince Eugène (1709).

Il y avait dans les troupes saxonnes de l'armée alliée un volontaire encore enfant, à l'œil bleu, à la physionomie ouverte et résolue, à la taille élancée, à la démarche assurée ; c'était un fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne. Ce jeune débutant s'appelait Maurice, et quoiqu'il fut à peine âgé de treize ans, il était venu à pied de Dresde en Flandre.

Maurice avait soutenu bravement les fatigues de cette longue marche. Il montra encore un courage viril à la tranchée et sur le champ de bataille. Cette campagne, la plus meurtrière de la longue guerre dite de la Succession d'Espagne, fut fertile en enseignements pour le jeune volontaire.

Tandis que dans l'armée française, la division paralysait le courage des soldats et l'expérience des

généraux, Maurice pouvait apprécier les heureux effets de l'accord qui régnait entre le prince Eugène et Marlborough. A cette heure où la France semblait décliner vers une imminente catastrophe, le fils d'Auguste était témoin des actes de dévouement héroïque d'un peuple animé de patriotisme et d'amour pour son roi.

Ces circonstances devaient impressionner profondément l'imagination du jeune Saxon. Il ressentit vivement pour la France l'inclination qui était dans le sang de ses ancêtres, et que sa mère avait toujours cherché à lui inspirer. Peut-être éprouva-t-il, dès lors, le vague désir de mettre son épée au service de cette puissante monarchie qu'il venait combattre. Peut-être eut-il la révélation du brillant avenir qui lui était destiné.

Des événements étranges présidaient aux premiers pas de Maurice dans la vie. Sa naissance tenait du roman.

Maurice était fils naturel de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne. Sa patrie était la Saxe (*saxum* rocher). Son père gouvernait ces vaillants Saxons, qui avaient tenu en échec la puissance de Charlemagne, et conquis le royaume de la Grande-Bretagne. Aurore de Kœnigsmark, sa mère, appartenait à une famille suédoise célèbre par ses destinées romanesques et ses catastrophes.

Des affaires litigieuses¹ avaient conduit Mlle de Kœnigsmark à Dresde. Frédéric-Auguste lui témoigna d'abord une bienveillance particulière; mais bientôt

1. Philippe de Kœnigsmark avait disparu de la cour de Hanovre. On raconta qu'il était mort victime de la jalousie du prince électoral. Ses sœurs poursuivaient des réclamations au sujet de sa succession.

un sentiment plus vif stimula l'intérêt qu'il portait à la belle Suédoise. La comtesse Aurore avait fait une impression profonde sur son cœur. La vie d'Auguste II est un exemple remarquable de l'empire violent des passions. Aurore de Kœnigsmark devint l'objet des poursuites du galant électeur. A cette liaison romanesque se rapporte la naissance d'un des plus grands capitaines qui aient illustré les armes françaises.

Aurore de Kœnigsmark est, certainement, une des plus aimables physionomies de l'histoire galante des cours. Quand elle apparut à Frédéric-Auguste, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. « Ses yeux éveillés et fendus en amandes, montraient, sur l'émail le plus pur, deux étincelantes étoiles brunes, où se mêlait, au doux reflet d'une âme tendre et sensible, le vif rayon de l'esprit et de l'espièglerie. Quand elle riait, elle avait, disent les contemporains, des clignements irrésistibles, et de ses paupières à demi closes, s'échappait comme une douce expression de malice et de volupté ; son nez était d'une régularité merveilleuse : sa bouche ravissante en sa mobilité capricieuse, laissait voir des dents de la couleur des perles. Les roses naturelles de son teint eussent fait parler d'elles, sans la mode du temps qui voulait qu'on se mit du rouge ; elle avait la démarche fière, la taille svelte et souple, la gorge, les bras et les mains d'une blancheur extrême ; ses cheveux étaient d'un certain blond, qu'on a, depuis, appelé *blond suédois*. En un mot, il semblait, pour employer le langage du siècle, que la nature se fût épuisée en sa faveur¹. »

1. Épisode de l'histoire de Hanovre, les Kœnigsmark. Blaze de Bury, p. 80. Ce portrait ne se rapporte en rien à la peinture que

Telle était Aurore. Pour lui plaire, Frédéric-Auguste déploya toutes les séductions de son esprit, toutes les magnificences de la souveraineté : il fut irrésistible.

Le 19 octobre 1696, la comtesse de Kœnigsmark donnait le jour à un fils. Auguste voulut qu'il fut appelé *Maurice*, du nom du château de *Mauritzbourg*, théâtre de la première entrevue du prince et de la comtesse; consacrant ainsi le souvenir de leurs amours, par le nom de l'enfant qui en avait été le fruit.

Maurice est né à Gozlar, patrie de l'inventeur de la poudre à canon.

La naissance d'un fils de favorite, ordinairement mal vue dans les familles, par le peuple et les courtisans, ne produisit aucun mécontentement à Dresde. La comtesse de Kœnigsmark avait usé de la faveur avec délicatesse; elle était appréciée, aimée dans toutes les classes de la société; les princesses même lui accordaient leur bienveillance. Le fils de la comtesse participa aux effets de cette sympathie générale. Un acte public devait témoigner plus tard, d'une façon éclatante, des sentiments du prince. Auguste

M^{me} George Sand nous a donnée de la comtesse Aurore de Kœnigsmark dans ses Mémoires personnels : « J'ai dans ma chambre, à la campagne, le portrait de la dame, encore jeune et d'une beauté éclatante de tons. On voit même qu'elle s'était fardée pour poser devant le peintre. Elle est excessivement brune, ce qui ne réalise pas du tout l'idée que nous nous faisons d'une beauté du nord. Ses cheveux, noirs comme l'encre, sont relevés en arrière par une agrafe de rubis; son front lisse et découvert n'a rien de modeste; de grosses et rudes tresses tombent sur son sein; elle a sa robe de brocart d'or couverte de pierreries et le manteau de velours rouge garni de zibeline. »

reconnut Maurice pour son fils et lui accorda le titre de comte de Saxe.

Ce gage d'une violente passion semblait destiné à attacher, à Mme de Kœnigsmark, l'électeur d'une manière durable. Un accident de couches affecta la comtesse Aurore d'infirmités qui furent un sujet d'éloignement et d'abandon.

Cependant l'électeur ne cessait pas de voir la comtesse de Kœnigsmark. En lui retirant son affection il lui conserva son estime et obtint pour elle une dignité dans l'ordre des chanoinesses de Quedlimbourg. Maurice recevait aussi des marques de la tendresse de son père. Auguste prenait intérêt à suivre le développement de son caractère. Celui-ci était turbulent, se plaisait aux revues militaires et aux exercices du corps. Ses jeux avec les enfants de son âge consistaient à simuler des manœuvres militaires. Armé d'un bâton, il rangeait ses compagnons en bataille, commandait et livrait des combats. Toutes ces particularités flattaient l'inclination guerrière d'Auguste. Retirée dans son abbaye de Quedlimbourg, Mme de Kœnigsmark ne négligeait rien de ce qui pouvait concourir à la gloire du prince, et elle surveillait son fils avec une tendre inquiétude, à Breslau, à Leipsik, en Hollande, en Pologne, partout où les soins des gouverneurs et la volonté du roi le dirigeaient.

En 1700, Auguste, conseillé par Mme de Kœnigsmark, s'était fait élire roi de Pologne. Le résultat de cette élection fut d'allumer la guerre civile et de provoquer Charles XII à entreprendre ces campagnes mémorables qui le menèrent triomphant de Varsovie à Dresde, *avec l'aide de Dieu*.

A la veille de cette grande guerre, Auguste II s'était

transporté dans ses États de Pologne. Maurice était avec le roi. Il écrivit à sa mère¹ :

« A Varsovie, le 22 dou 1700.

« Ma très-chère Cadan,

« Il n'y a jamais un goyes parellie à celle de resevoir des assurances d'amour de ma cher Cadan, je ne sonje nuit et jours qua bien a prendre toutes ces egesersises nesesaire pour m'en rendre digne. Ah ! mon Dieu, que neje un baux cheval la house et les pistoles que ma chère Cadan me fait esperer, afain d'aller au plus tôt lui montrer mon courage et de la prier très humble mend de me conserver ses bonne grase.

« En l'assuren que je suis avec respaix jusques à la mort,

« Ma très chère Cadan,

« Fidelle.

« Conte MAURICE, fils d'AUGUSTE. .

« A ma très chère Cadan, à Wilxsen. »

Cette lettre enfantine est l'expression du caractère de Maurice de Saxe. Il rêve bataille, parle d'armes, de chevaux, de courage, et inaugure une orthographe qu'il doit ériger en système. En s'adressant à sa mère, il dit : « Ma chère Cadan. » Plus tard, il dira madame, et, dans les occasions de la plus douce effusion, il affectera de ne pas donner à la comtesse de Kœnigsmark le nom de mère. Enfin, cette lettre, comme toutes celles qu'il adressera dans la suite à sa mère, est écrite en français.

1. Nous transcrivons littéralement cette lettre.

Mme de Kœnigsmark éprouvait une préférence marquée pour la nation française. Elle ne négligea rien pour transmettre à son fils ce sentiment qui semblait un héritage de famille. Les instructions les plus formelles à cet égard avaient été données à ceux qui furent chargés de la première enfance de Maurice. Quand il passa des mains des femmes aux soins des hommes, la comtesse renouvela ses recommandations au précepteur. Elle exigea que la langue française fût l'objet principal des études de son fils, et que celui-ci ne lui écrivît jamais qu'en français. Le précepteur du comte avait été nommé par le roi ; c'était un Saxon. M. Delorme, homme de mérite, justifiait en tous points la confiance dont il était honoré. Mais Mme de Kœnigsmark voulut qu'un Français choisi par elle fût placé auprès de Maurice.

Il y avait à Dresde un régiment commandé par un colonel français, M. de Bonneval. Les officiers étaient presque tous des émigrés de France. M. d'Alençon, capitaine au régiment de Bonneval, était parvenu à mériter les bonnes grâces de la comtesse. Il avait un frère plus jeune, Isaac d'Alençon, qui se faisait remarquer par l'élégance de ses manières et son éducation, par son habileté dans l'art de l'escrime, de l'équitation et de la danse. Le capitaine proposa son frère à la comtesse de Kœnigsmark : le jeune d'Alençon fut adjoint à Delorme. Ce fut sous la direction de ces deux gouverneurs que Maurice commença ses études à Varsovie.

La ville était bouleversée par les troubles populaires et les préparatifs de la lutte engagée avec la Suède. Les hostilités étaient commencées. Les troupes saxonnes, sous les ordres de Flemming, occupaient

la Livonie, s'emparaient d'Orianembaum, sommaient Riga de se rendre et bombardaient Dunamunde, à l'embouchure de la Dwina. Le roi de Suède chassait l'ours à Kongsöhr. A la nouvelle de ces entreprises, il ouvre la campagne contre les Danois qu'il terrifie par son audace, gagne les grandes batailles de Narwa¹, de Riga², et s'avance sur Varsovie.

Dans cette situation critique, le roi de Pologne songea à recourir aux sages avis de Mme de Kœnigsmark. Au premier bruit de la marche victorieuse des Suédois, la comtesse quittant sa résidence de Quedlimbourg, était accourue à Varsovie, auprès de son fils et du roi. Elle assistait à toutes les péripéties de la guerre; et, dans sa vanité féminine, dans son orgueil maternel, se réjouissait peut-être, en s'affligeant, des événements malheureux qui ramenaient momentanément à ses pieds celui qui l'avait abandonnée aux jours de sa prospérité.

Charles XII approchait de Varsovie. Il avait battu les troupes d'Auguste; il refusait de recevoir ses ambassadeurs; il était en Courlande. Les armées ni les négociations ne pouvaient l'arrêter. A cet intraitable vainqueur la mère du comte de Saxe fut adressée, avec le titre d'ambassadrice extraordinaire.

La comtesse de Kœnigsmark était jeune, belle, spirituelle et Suédoise: combien de raisons d'espérer le succès de sa mission! « Mais, hélas! ne suis-je pas bien malheureuse, disait-elle au retour: je suis la seule personne à laquelle Charles XII ait tourné le dos! »

1. 1^{er} décembre 1700.

2. 18 juillet 1701.

Le roi de Suède avait, en effet, refusé de recevoir la comtesse de Kœnigsmark¹. Le *Suédois*, comme on désignait alors le roi Charles, avait la conscience d'être appelé à l'accomplissement d'une mission providentielle. Il attaquait de front les obstacles, bravait les dangers, battait les armées, prenait les capitales et se mettait au-dessus des lois de la galanterie. Malgré l'insensibilité que l'histoire prête à Charles XII, tout porte à croire néanmoins qu'en cette occasion il se défia peut-être de lui-même, et qu'il voulut se garantir des séductions et des pièges de l'ambassade.

Pendant cette longue période de désastres qui aboutirent à l'abdication d'Auguste, le roi dût éloigner sa famille du théâtre des événements. Mme de Kœnigsmark résida avec son fils dans différentes villes du royaume de Pologne et de Saxe. Souvent des intérêts attachés à sa position la forçaient d'interrompre les soins maternels auxquels elle s'employait avec tendresse. Ses affaires personnelles nécessitaient aussi de fréquents voyages. D'un autre côté, le roi, reconnaissant la sagacité de la comtesse et son dévouement, lui confiait des négociations d'une nature délicate.

1. Elle trouva le roi à Wirgæn, en Courlande. Elle s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître, car Charles refusa de la voir. La comtesse, qui n'était pas femme à se rebuter, épia le roi et tâcha de se trouver sur son chemin. Effectivement, elle le rencontra un jour, dans un sentier fort étroit, et aussitôt qu'elle l'aperçut, descendit de carrosse. Le roi la salua très-froidement et tourna la bride de son cheval. La comtesse, désespérée, quitta Wirgæn (25 janvier 1702).

(*La Pologne illustrée*, par L. Chodsko, p. 57.)

Au milieu de ces agitations, le comte Maurice avait atteint sa septième année. Voici le portrait que le gouverneur, écrivant à Mme de Kœnigsmark, traçait *du cher petit comte* : « Son regard est ferme, sa figure belle, son front haut. Dans sa démarche, il se balance comme le roi Auguste. Il a l'oreille juste, et quand il entend la musique, il bat la mesure sans se tromper, ce qui dénote un bon caractère ; il fait preuve de goût et de tact.

« La vivacité de son imagination lui donne le moyen de saisir vite, mais l'empêche d'approfondir. Il est doux par tempérament et tient beaucoup à l'honneur. Ce qu'il dit est bien dit ; il parle à propos et sans se faire prier. Il a l'esprit observateur ; il est loyal et franc et de nature aimante. Il éprouve parfois des accès de mélancolie¹. »

A sept ans, Maurice savait des fables et raisonnait leur moralité ; connaissait la géographie, le nom des principales villes et des princes de chaque pays ; il apprenait des morceaux de Racine et entraînait dans le caractère des personnages des tragédies ; il lisait bien et observait en écrivant cette netteté d'idées que l'on a toujours remarquée dans ses lettres.

A l'époque où écrivait le gouverneur de Maurice, le comte de Saxe résidait à Breslau. Il était soumis à un régime austère : « Il mange de la soupe et du pain, » notait d'Alençon. Ses plaisirs n'étaient pas moins simples ; il vivait dans l'intimité du fils de d'Alençon et passait ses heures de récréation à la chasse aux canards.

1. *Dentwürdigkeiten der Gräfin Maria Aurora Königsmark.* (Leipsik, 15 septembre 1703, p. 2.)

Les travaux de l'étude et les distractions ne lui faisaient pas oublier les sentiments de la famille. Chaque jour, avant de quitter la table, Maurice portait un toast au bonheur des armes du roi de Pologne et à sa mère. C'était alors une phase de grands revers pour Auguste II. A la suite des victoires de Charles XII, Stanislas Lecksiński avait été élu roi de Pologne.

Le comte de Saxe continua ses courses et ses études, tantôt à Utrecht, tantôt à Leipsik. Sa maison était réduite aux conditions les plus modestes. Les malheurs de sa famille et son extrême jeunesse justifiaient aux yeux du monde cette économie excessive. Les moindres détails de la dépense figuraient dans les lettres des gouverneurs. A la veille d'entreprendre un nouveau déplacement, Delorme mandait à Mme de Kœnigsmark : « J'ai habillé le petit bonhomme de neuf ! » (16 décembre 1704.)

Les épreuves développaient l'esprit du jeune Maurice. Son intelligence acquérait une maturité précoce. Sous le coup de l'adversité, il ressentait le besoin de se faire des amis et s'efforçait de se montrer supérieur à la mauvaise fortune. Dès cet âge apparaît avec toutes les qualités d'Auguste et d'Aurore de Kœnigsmark, le caractère éminemment sympathique du comte de Saxe. Il savait intéresser à son sort et gagner les cœurs, suivant l'expression de ses gouverneurs¹ : « Tout le monde le trouvait charmant. »

Dès ce moment aussi, le jeune Maurice se montra avec la véhémence de ses passions. Malgré sa jeunesse, il prenait une part très-vive aux événements

1. *Dentwürdigkeiten der Gräfin Maria Aurora Königsmark* (Delorme. — Utrecht, 16 décembre 1704, p. 14.)

de la guerre. Ses lettres à son père témoignent d'un chagrin profond, d'une affection exaltée. Ses gouverneurs racontent qu'il était sujet à de fréquents accès de colère. A cette occasion, Mme de Kœnigsmark recommandait de le reprendre avec mesure, disant que la vivacité était un signe distinctif de naissance.

Le comte de Saxe était l'objet d'une préoccupation constante de la part de la comtesse. Elle comprenait que les désastres de l'invasion suédoise devaient absorber l'esprit d'Auguste; elle avait repris entièrement ses devoirs de mère, et exerçait une surveillance assidue sur l'éducation de son fils. Les maîtres du comte entretenaient avec elle une correspondance suivie et l'instruisaient des moindres détails du *cher enfant*. On notait les divertissements, les visites qui avaient été faites, *les dents qui étaient tombées*. Ce n'était pas assez. La correspondance des maîtres était contrôlée : les sous-ordres adressaient des rapports à la comtesse. Enfin, la mère recevait des informations confidentielles d'un agent dévoué, chargé de fonctions subalternes auprès du comte de Saxe. Jamais enfant ne fut l'objet d'une sollicitude plus inquiète.

Ces précautions, ce besoin de s'immiscer dans les détails de la vie de son fils, curiosité bien naturelle de la part de la mère, prévenaient des fautes, sans doute, donnaient des garanties et assuraient sous plus d'un rapport la bonne direction des études de Maurice. Mais ce luxe de mesures avait des inconvénients et conduisit à la confusion. Les rapports se contredirent entre eux; des luttes de rivalités, des jalousies s'élevèrent; les maîtres blâmés par Mme de Kœnigsmark en appelèrent à la décision du roi. Il fallut, plus d'une fois, changer les personnes. De-

lorme, en prenant sa charge, avait formellement stipulé qu'il relèverait de l'autorité seule du roi et d'aucune autre. Les circonstances ne permettaient pas au roi d'intervenir dans ces querelles d'intérieur. A la suite de démêlés prolongés, d'Alençon et Delorme se retirèrent vers la fin de 1704; ils furent remplacés par M. de Stoterogen. Celui-ci était officier hollandais de naissance. D'après les termes peu équivoques de nombreuses lettres que nous avons parcourues, on pourrait croire qu'un attachement romanesque pour Mme de Kœnigsmark inspira le dévouement du successeur de Delorme.

A l'époque où ce changement s'opéra dans la maison du comte de Saxe, la situation d'Auguste avait empiré. Stanislas avait pris possession du trône de Pologne; la République avait signé un traité d'alliance avec la Suède; Charles XII annonçait hautement l'intention de poursuivre le roi de Saxe jusque dans les murs de Dresde. Dans l'appréhension d'une éventualité menaçante, Maurice fut envoyé avec son gouverneur à la Haye. C'était la patrie de M. de Stoterogen. Par un hasard d'où l'on pouvait tirer un présage, Maurice descendit à la Haye, dans un hôtel à l'enseigne du *Maréchal de Turenne*.

Le jeune comte poursuivait dans cette ville le cours de ses études avec ardeur. D'après la recommandation de Mme de Kœnigsmark, qui possédait à un haut degré les littératures étrangères, il étudiait plusieurs langues; mais il consacrait en particulier trois heures par jour à l'étude du français. Des leçons spéciales développaient ses dispositions pour les sciences physiques. Maurice s'attachait principalement à l'art des fortifications.

On sait le penchant qu'il avait manifesté dès sa première enfance pour les exercices du corps et les jeux militaires. Un professeur d'escrime s'appliquait à mettre en relief ses aptitudes naturelles pour les armes. Le père du célèbre Balon, de l'Opéra de Paris, lui enseignait l'art de la danse; le prince montait à cheval avec élégance et intrépidité. Malgré sa jeunesse, il faisait sa partie dans les figures du bal et prenait plaisir à s'y montrer. Dans les salles d'armes, il tenait tête aux plus habiles tireurs. Ses actions portaient le cachet de distinction qu'il tenait de son père, le gentilhomme le plus accompli du temps. A la danse, l'épée à la main, dans les cavalcades, partout en le voyant, on disait : « Il est le fils du roi Auguste. »

La morale et la religion avaient leur place dans le programme d'éducation du fils du roi. Par une circonstance qu'il faut sans doute rapporter à Mme de Kœnigsmark, protestante zélée, le comte de Saxe, seul des nombreux enfants d'Auguste, ne fut pas élevé dans la foi catholique. Un ministre presbytérien allemand était chargé de l'instruire dans la religion réformée. Les questions de dogme avaient le privilège d'attirer son application; il discutait avec feu les points de controverse et se renforça de bonne heure dans la croyance à laquelle il est resté attaché immuablement jusqu'à la fin de ses jours.

La situation du comte intéressait. On lui manifestait un empressement sympathique; il était invité à toutes les réunions, chez les personnages les plus haut placés. Les Hollandais protestaient discrètement contre les entreprises de Charles XII par des témoignages publics pour le fils d'Auguste. Au milieu de

cette bienveillance générale, Maurice éprouva un froissement pénible. Le roi de Prusse était venu à la Haye; il ne donna aucune attention au jeune comte. Dans des rencontres fréquentes aux environs de la ville, il affecta de ne pas reconnaître le fils du roi de Pologne. Si la reconnaissance n'était pas à tout jamais bannie du cœur des princes, il semble que le roi de Prusse aurait dû montrer plus de prévenance pour le fils de celui auquel il était, en grande partie, redevable de la couronne ¹ !

Il est vrai que l'année 1707 avait été fatale à Auguste. Précipité d'un trône, il affirmait sa défaite par l'abdication. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne reconnaissaient Stanislas pour roi de Pologne. La Saxe était occupée par les Suédois et Auguste rachetait son trône électoral par les capitulations les plus dures.

Dans ces épreuves, la comtesse de Kœnigsmark n'avait pas hésité à rester attachée à la suite du roi détrôné. Elle le soutenait de ses consolations, l'aidait de ses conseils et employait les grâces de son esprit à adoucir ses revers. Souvent elle mettait sous les yeux d'Auguste les lettres du comte de Saxe et les

1. Le projet de Frédéric III, d'ériger le duché de Prusse en royaume, avait été favorisé par Auguste, qui avait consenti à la vente de l'advocatie et de l'abbaye de Quedlimbourg et de Pétersberg de Halle. L'électeur de Saxe avait besoin d'argent pour conquérir le trône de Pologne. Devenu roi de Pologne, Auguste consentit à ce que le duché de Prusse, qui de tout temps avait fait partie de la Pologne, dont les ducs prêtaient serment de rester vassaux fidèles de la république de Pologne, se détachât tout à coup de la mère-patrie. Ces actes de condescendance envers Frédéric III, causes de désaffection des Polonais, n'avaient pas peu contribué aux malheurs du roi Auguste.

rapports des maîtres. La sensibilité du jeune Maurice devenait plus vive à mesure que le malheur accablait sa famille. Il couvrait de caresses les portraits du roi et de sa mère; il laissait percer une haine irréconciliable contre les Suédois.

A une réunion, chez des Français, deux personnages attiraient un jour l'attention par leur étrangeté : la curiosité était excitée; le bruit se répandit qu'ils étaient Suédois.

« Des Suédois ! s'écrie le comte de Saxe. » Aussitôt il s'arme d'un bâton et cherche les deux étrangers pour les frapper.

On l'arrêta; on lui fit des remontrances.

« Je hais les Suédois, répondit-il; ils sont les ennemis du roi mon père. »

La guerre contre les Suédois était déclarée jusque dans la maison du comte de Saxe. Un serviteur du fils d'Auguste, originaire de Suède, fort attaché à Mme de Koenigsmark, fut contraint de quitter la Haye, à cause des mauvais traitements des autres domestiques. Mais des désordres d'une autre nature éclatèrent aussi autour du jeune Maurice. Il y eut des difficultés d'argent et des dissentiments entre les gouverneurs. Le roi Auguste, qui avait promis une pension de 3000 thalers à son fils, n'était pas toujours exact à répondre aux demandes qui lui étaient adressées de la Haye. M. de Stoterogen et le ministre protestant se brouillèrent. Maurice souffrait de ce désaccord; il en écrivait à sa mère, lui faisait connaître la vérité et exprimait toute sa peine : il fallut faire cesser cet état de choses. Un nouveau gouverneur, M. Crasmar, succéda à M. de Stoterogen.

Les Hollandais faisaient alors d'immenses prépa-

ratifs de guerre ; une flotte formidable était équipée dans le port d'Amsterdam. Le comte de Saxe alla visiter la flotte hollandaise et trouva une occasion de s'instruire d'une foule de détails intéressants de la guerre. Enfin il rentra à Dresde.

Auguste, débarrassé des Suédois qui avaient porté leurs forces contre la Russie, nouait de nouvelles intrigues pour reconquérir le trône de Pologne. La France protégeait ouvertement Stanislas. L'électeur se ménagea l'alliance de l'Allemagne en se faisant admettre dans la ligue des puissances contre la France. Les troupes de l'Électorat devaient prendre part à la campagne de 1708. L'armée saxonne, en effet, fila peu de temps après vers le Rhin, et l'on apprit ensuite qu'Auguste était parti incognito pour aller rejoindre ses troupes. Bientôt le canon grondait à Oudenarde et sous les murs de Lille.

II

Premières armes.

Les bruits de la guerre avaient détourné le comte Maurice de toute application ; il y avait dans sa nature, il l'avouait lui-même, un mélange « de stupidité et de légèreté, » c'est-à-dire d'ignorance et d'étourderie, allié à des facultés vives. Ainsi, il avait appris en six mois le hollandais ; son esprit saisissait sans effort les mathématiques et les sciences militaires ; il calculait facilement de mémoire ; mais, pour tout le reste, son intelligence se montrait rebelle. Ses maîtres lui reprochaient de ressembler « au diable, qui fait ce qu'on ne lui demande pas. » Il vivait d'ailleurs dans la dissipation, et faisait paraître pour les ornements de toilette et les futilités un goût qui ne se continua pas dans les années avancées de sa vie. Le roi lui avait donné un diamant. Maurice affectait de se parer journellement de ce bijou. Auguste ordonna qu'il en fût usé avec plus de modestie et que le diamant fût réservé pour les jours de cérémonie. Mme de Kœnigsmark, de son côté, eut des plaintes à adresser à son fils, à raison de quelques actes de désobéissance ; celui-ci répondait en protestant contre

les accusations dont il était l'objet. Il était entraîné par son caractère au mouvement, à la liberté; il aspirait à la guerre. Le roi céda à son désir et lui permit de suivre la campagne qui allait s'ouvrir.

Avec quelle joie, avec quel empressement Maurice annonce cette nouvelle à sa mère ¹. « Le roi veut que j'accompagne le général Schullenbourg au camp! » Aux conseils que lui donne sa mère pour se conduire en campagne, il répond en promettant de suivre ses observations (15 avril); mais il insiste sur la convenue et la nécessité d'avoir une pension raisonnable.

Cette lettre est le prélude d'une longue correspondance, dans laquelle Maurice adressera à sa mère des demandes d'argent, sans trêve ni merci. Désormais Mme de Kœnigsmark ne lira plus deux lignes de son fils, qu'elle ne soit mise en demeure de lui envoyer des *ducats*. (Wesel, 28 avril 1709. — Utrecht, 28 février 1710.) La parcimonie de la mère doit-elle être attribuée au mauvais état de ses affaires? ou serait-ce que cette économie était pratiquée par Mme de Kœnigsmark comme un moyen de prévenir les instincts dissipateurs de Maurice? Quoi qu'il en soit, de pareils faits concordent peu avec les générosités d'Auguste, tant vantées dans l'histoire.

Maurice en uniforme, avec une grande épée, prit congé du roi; il lui baisa la main et but à sa santé. Auguste donna au sujet de son fils des instructions sévères à Schullenbourg. Conformément à ces in-

1. Les historiens français qui ont écrit la vie de Maurice s'accordent tous à dire qu'il fit ses premières armes au siège de Lille, qui date de 1708. Les documents que nous avons consultés nous ont démontré l'inexactitude de cette date.

structions, Maurice partit à pied avec les troupes et fut soumis à tous les règlements militaires; c'est ainsi qu'il dut jurer fidélité au drapeau. Ce premier engagement donna lieu à une solennité qui emprunta aux souvenirs des lieux où elle était célébrée un caractère particulièrement imposant. Les troupes étaient rangées en bataille près de Lutzen; Schullenbourg, appuyé sur la pierre qui rappelle la mort de Gustave-Adolphe, invoqua l'esprit de ce grand homme de guerre sur le jeune soldat. Le soir, Maurice réunit les officiers dans un dîner splendide; mais le lendemain, redevenu soldat, il continuait gaiement la route à pied jusqu'à Bruxelles. M. de Stoterogen était revenu auprès de lui en qualité de gouverneur.

Le général Schullenbourg présenta le fils d'Auguste aux généraux alliés. Dans les lettres qu'il adressa de Bruxelles à sa mère, Maurice parle des fêtes données au palais du prince d'Egmont, des assemblées brillantes auxquelles il a assisté; il se loue beaucoup de son séjour dans cette ville.

La campagne commença. Le prince Eugène et Marlborough passèrent la revue de leurs troupes; l'armée française était commandée par le maréchal de Villars.

Pendant plusieurs jours, on s'observa. Maurice prit part aux manœuvres de Marlborough et du prince Eugène, dont l'objet était d'amener le maréchal de Villars à sortir de ses lignes. L'attitude résolue des Français déconcerta les alliés, qui abandonnèrent leurs projets et tournèrent leurs efforts contre Tournai¹.

1. Les ennemis étaient assurés de la victoire et avaient fait remonter, sur la Lys jusqu'à Menin, plusieurs bateaux chargés de

Le marquis de Surville, qui s'était distingué au siège de Lille, commandait dans la place. Le duc de Marlborough dirigeait le siège ; Maurice faisait partie de la première expédition. Il s'avança jusqu'à deux cents pas de la contrescarpe ; sept hommes furent tués et douze blessés à ses côtés.

Après une défense héroïque, la citadelle de Tournai capitula. Elle avait résisté pendant cinquante-six jours de tranchée ouverte. Le jeune Maurice de Saxe s'était comporté avec courage. Il eut un cheval tué sous lui dans la tranchée et son chapeau fut percé d'une balle.

Maurice était retourné à Bruxelles ; de cette ville il écrivit à sa mère. Les circonstances nécessitaient une nouvelle demande d'argent ; après avoir sollicité un envoi de ducats, il parlait des événements qui se préparaient. « On attend, disait-il, l'ennemi tous les jours. »

La bataille était, en effet, imminente. Après la prise de Tournai, le prince Eugène et Marlborough démasquèrent leurs projets contre la ville de Mons. Le maréchal de Villars devait empêcher le siège de cette place. Les dispositions furent prises en conséquence de part et d'autre. Dès le 3 septembre, un corps de cavalerie et d'infanterie, commandé par le prince de Hesse-Cassel, allait, en diligence, s'emparer du passage de la Hayse pour commencer l'investissement de Mons. Chaque cavalier portait un fantassin

grosse artillerie destinée au siège d'Ypres. Cette place leur était nécessaire pour faciliter l'entrée du Boulonnais et de l'Artois et une libre communication avec la mer, pour agir de concert avec leur grande flotte qui devait paraître sur les côtes de la Picardie.

(Histoire militaire de Louis XIV, par M. de Quincy.)

en croupe. Le comte de Saxe fit partie de cette expédition. Il avait un fantassin derrière lui. Un des premiers, il traversa la rivière à la nage.

L'armée entière des alliés se mit en mouvement en suivant la route de Mons. Villars abandonna ses lignes et marcha vers le même point. Les deux armées furent en présence dans la plaine de Malplaquet (9 septembre).

Les journées du 9 et du 10 se passèrent à s'observer, et à escarmoucher. Dans une de ces escarmouches, commandée par le prince d'Auvergne, le comte de Saxe, qui s'était aventuré trop avant, soutint un combat singulier avec un cavalier et tua son adversaire d'un coup de pistolet.

A la veille de cette bataille mémorable, les généraux français donnèrent un grand exemple d'abnégation qui devait se renouveler dans des circonstances non moins décisives pour la France et entre deux hommes dont l'un combattait alors dans les rangs ennemis¹. Le maréchal de Boufflers avait été envoyé à l'armée avec une mission du roi. En arrivant au camp, il avait déclaré qu'il venait, en volontaire, combattre sous les ordres du maréchal de Villars. M. de Villars insista pour lui faire prendre le commandement; Boufflers persista dans sa résolution. Quand la bataille fut décidée, Villars renouvela ses instances; Boufflers resta inébranlable, et refusa de donner le mot d'ordre pour le lendemain. C'est ce procédé que Saint-Simon qualifia « faire de l'humilité les armes à la main. »

1. A Fontenoy, le maréchal de Noailles se fit l'aide de camp du comte de Saxe.

On connaît les incidents de cette sanglante bataille de Malplaquet. Les premières heures furent à l'avantage des Français ; le prince Eugène et Marlborough songeaient à se retirer. Une manœuvre hardie rétablit leurs affaires. Villars et le prince Eugène furent blessés en chargeant à la tête de leurs escadrons. Après sept heures de lutte acharnée, le maréchal de Boufflers ordonna la retraite. L'armée française se retira en bon ordre, avec beaucoup de fierté, et ne fut pas inquiétée. « Elle ressemblait, dit un historien, à une armée victorieuse. »

On cita de nombreuses actions d'éclat ; on vanta la valeur du roi Jacques II, qui, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, combattait avec la France contre les Anglais. On exalta le calme héroïque du comte de Saxe. Ce soldat de quinze ans avait assisté à l'action la plus meurtrière ; le sang coulait à flots ; le cœur du jeune Maurice n'éprouva pas de défaillance ; le soir, à ceux qui interrogeaient avec étonnement ses impressions, il répondait : « Je suis content de ma journée. »

Intrépide et infatigable, il monta la première tranchée devant Mons la nuit du 25 au 26 septembre. La ville se rendit le 20 octobre. La prise de Mons était le résultat de la bataille de Malplaquet et la fin de la campagne.

Le jour de la capitulation, le comte de Saxe en annonça la nouvelle à sa mère : « Je vous écris en allemand, disait-il, quoique je sache que vous ne l'aimez pas ; j'obéis à la volonté du général Schullenbourg. »

Le général Schullenbourg a exercé une grande autorité sur le comte Maurice. Il était lié d'amitié avec Mme de Koenigsmark ; les correspondances en font

foi. Comme M. de Stoterogen, il reportait, en intérêt sur le fils, le sentiment qu'il éprouvait pour la mère. Maurice lui avait été recommandé par la comtesse : il veillait sur lui avec un soin paternel, cherchait à faire valoir ses qualités, à modérer son courage, et prenait soin de tout ce qui le concernait.

A Tournai, nous avons dit les dangers auxquels Maurice s'était exposé. Le général Schullenbourg pressentit avec raison que la prise de Tournai et le siège de Mons rendaient la bataille inévitable. Il craignait que la témérité ne fût fatale au comte de Saxe ; il eut la pensée de l'éloigner. A cette occasion, Mme de Kœnigsmark adressa au général une lettre où respirent les sentiments les plus élevés, et remarquable par l'exaltation de l'amour maternel.

Pendant la campagne, le fils d'Auguste avait été traité en soldat, montant sa garde et copiant les plans du général Schullenbourg. Après la prise de Mons, Schullenbourg se rendit avec le fils d'Auguste à Bruxelles et pendant son séjour dans cette ville, le général eut la pensée de compléter l'instruction de Maurice, qui n'était pas parfaite, en le confiant à des jésuites. Il voulait mettre le jeune soldat au collège. Mme de Kœnigsmark écrivit plusieurs lettres à cette occasion. Elle reconnaissait la convenance, la nécessité de perfectionner son fils par l'étude ; mais elle démontrait la difficulté, l'impossibilité même d'obtenir ce résultat avec le genre de vie qui semblait plaire à Maurice, et en rendant hommage aux établissements auxquels le général avait accordé sa confiance, elle exprimait des scrupules de religion. Maurice avait été baptisé et élevé dans la religion luthérienne. Voudrait-on le recevoir avec son baptême et ses prin-

cipes? Voudrait-on recevoir aussi M. de Stotero-gen, qui était également protestant? S'accommoderait-on de leur croyance? Ne chercherait-on pas à les faire catholiques? N'y parviendrait-on pas? « Et qui sait les destinées réservées à mon fils? » s'écrie-t-elle avec un accent prophétique. On voit néanmoins que, malgré ses scrupules, Mme de Kœnigsmark subordonnait assez facilement la croyance aux destinées. Elle oubliait qu'elle conseilla à Auguste d'abjurer la foi protestante pour se faire roi de Pologne, et elle ajoutait : « Je ne suis pas pour les changements de religion. » Du reste, effaçant avec une résignation touchante sa raison devant la raison supérieure de M. de Schullenbourg, elle le laissait maître d'agir comme il l'entendrait pour le bonheur du comte de Saxe. « Je voudrais être à la besace, disait-elle, et voir que mon fils fût bien élevé. »

Dans le même temps, elle écrivait à M. de Stotero-gen : « Puisque mon fils préfère la guerre aux sciences, il faut le perfectionner dans l'art de la guerre. »

M. de Schullenbourg comprit, sans doute, les dispositions de la comtesse; peut-être en fut-il instruit directement par les communications de M. de Stotero-gen. Il ne fut plus question des jésuites, et Maurice sauvé du collège partit pour la Hollande.

Maurice n'avait que quinze ans, et il venait de se montrer homme. Mais la guerre était finie, le héros redevint écolier et reprit le cours de ses études. De la Haye, il écrivait à sa mère (3 déc. 1709, aux approches de Noël : en Allemagne, Noël est l'époque des présents). Maurice rappelle cet usage et demande, comme un enfant, une montre en or et des ducats. Mme de Kœnigsmark envoya à son fils, en étren-

nes, la montre qu'il désirait, une robe de chambre, un manchon et un bonnet de fourrures. Maurice éprouva une grande joie et il exprima ses remerciements à sa mère dans les termes les plus naïfs. Pendant que la comtesse traitait son fils en enfant, le roi Auguste le traitait en homme. Le 1^{er} janvier de l'année 1710, il éleva sa pension au chiffre de 4000 thalers et lui donna deux chevaux.

En visitant les villes de la Hollande, le comte de Saxe essayait d'oublier les armes, pour reprendre les livres sous la direction de M. de Stoterogen. Mais son esprit était préoccupé par mille pensées étrangères aux sciences. L'écolier avait des besoins continuels d'argent; il était tourmenté par le démon de la guerre. Le gouverneur ne pouvait obtenir aucune application. Maurice recourait aux *mots les plus doux* pour demander sans cesse des ducats à sa mère; il était sous l'empire de ces accès de mélancolie que ses maîtres avaient signalés aux premiers jours de sa jeunesse. « J'éprouve, écrivait-il à sa mère, avec un accent de découragement, j'éprouve des difficultés plus grandes que je n'aurais pu l'imaginer. » Heureusement pour le comte de Saxe, les complications qui ensanglantaient le nord et le midi de l'Europe, devaient secouer cet état de langueur peu fait pour son caractère impatient du repos.

Charles XII avait été battu à Pultawa (10 juin 1709). Le czar, revenant à ses projets d'occuper la Suède, la Pologne et la Turquie, préludait à cet envahissement en intriguant pour faire élire au trône de Pologne son fils Pierre Alexiewitsch. Malgré les bonnes relations qu'il entretenait avec la Russie, l'électeur de Saxe ne crut pas devoir sacrifier ses intérêts à l'am-

bition de Pierre I^{er}. Il publia un manifeste revendiquant ses droits au trône de Pologne, comme roi légitime (8 août 1709). A la suite de ce manifeste, Auguste se rendit à Thorn où il eut une entrevue avec Pierre I^{er}.

Cent mille Russes avaient envahi la Livonie, la Lithuanie et occupaient les frontières. La Pologne s'agitait; les partis s'armaient; Auguste II et Leczinski étaient en présence. Maurice devait être auprès de son père; il le suivit dans les expéditions qui marquèrent les premiers mois de 1710.

Une révolution et l'influence des armées moscovites rétablirent sans beaucoup d'efforts la couronne de Pologne sur la tête d'Auguste II. Leczinski avait abdiqué. Pierre I^{er} investissait Riga; Charles XII était à Bender; la Porte Ottomane n'avait pas encore déclaré la guerre à la Russie. Les événements du nord de l'Europe semblaient entrer dans une phase pacifique. Mais les hostilités étaient reprises en Flandre. Aucune force n'était organisée pour arrêter l'armée ennemie en 1710: les troupes françaises n'étaient pas encore sorties de leurs quartiers et les fameuses lignes qui, en 1709, avaient arrêté et fait reculer le prince Eugène et Marlboroug, ne furent pas même défendues. La ville de Douai, investie, capitula après une vigoureuse résistance (25 juin).

Ce même jour, le comte de Saxe, qui avait quitté la Pologne, arriva au camp des alliés. La prise de Douai n'était évidemment que le début de la campagne. Le fils d'Auguste pouvait espérer de belles occasions de signaler son courage et d'acquérir des connaissances militaires.

Deux seuls obstacles fermaient désormais la route

de la capitale de la France : l'armée du maréchal de Villars et la ville d'Arras. Arras était à courte distance de Paris ; les alliés conçurent le projet hardi de s'en emparer. Ce projet présentait le double avantage d'occuper la seule ville fortifiée qui restait à Louis XIV, et de forcer à une bataille décisive la dernière armée de la France. Les alliés comptaient sur une victoire. Mais le maréchal de Villars comprit les intentions des ennemis et il manœuvra pour les déjouer. Dès leurs premières tentatives, les alliés reconnurent l'habileté des mesures du maréchal de Villars ; ils se tournèrent contre Béthune.

La tranchée fut ouverte le 22 juillet. Schullenbourg dirigeait l'attaque. M. Dupuy-Vauban se défendit bravement. Les assiégeants avaient poussé leurs travaux avec succès du côté de la porte du Saint-Esprit. L'assaut était imminent. Au moment de l'attaque (27 août), les assiégés arborèrent le drapeau blanc. Schullenbourg et M. Dupuy-Vauban se rencontrèrent sur la brèche et se pressèrent courtoisement la main.

Le comte Maurice était auprès du général qui avait voulu l'envoyer à l'école et ne manqua à aucune des attaques qui se firent pendant ce siège. M. de Stotengen le suivait dans les postes les plus périlleux avec un dévouement sans exemple : il reçut une blessure à la tête. L'audace du fils d'Auguste étonnait les plus braves. « Il n'y a qu'un homme ne connaissant pas le danger, disait le duc de Marlborough en parlant du comte de Saxe, qui puisse faire ce qu'il fait. » Un moment le jeune Maurice espéra, avec les généraux alliés, que la campagne ne serait pas terminée sans une action décisive. Mais on était au 15 novembre. Les pluies abondantes de l'automne avaient

rendu le transport des subsistances et des munitions difficile ; le plan de la campagne de 1710 était accompli. L'armée ennemie décampa pour rentrer dans ses quartiers d'hiver. Avant de se séparer, les officiers allaient prendre congé de leurs illustres chefs et se donnaient rendez-vous pour la campagne prochaine. Le prince Eugène, en recevant les adieux du comte de Saxe, lui adressa des conseils pleins de sagesse et d'affection ; faisant allusion à la soif de gloire qui entraînait le jeune Maurice à des actes téméraires, il lui dit : « Qu'il ne fallait pas confondre la témérité avec le vrai courage. »

Après la campagne, le comte de Saxe retourna à Utrecht avec son gouverneur. Au mois de mars 1711, il était à Dresde. Des événements de famille et les circonstances politiques avaient apporté des changements considérables dans sa position. La comtesse de Kœnigsmark était en disgrâce et Auguste à la veille d'être rétabli sur le trône de Pologne qui lui échappait sans cesse. Maurice ne retrouva pas sa mère à Dresde. Une intrigue de palais était parvenue à éloigner de la cour un conseiller qui portait ombrage aux courtisans. Mme de Kœnigsmark avait reçu ordre de se rendre à son abbaye de Quedlimbourg. C'est là que le comte de Saxe dut aller rejoindre sa mère. Mais ce séjour ne pouvait retenir longtemps le fils du roi Auguste. Il revint à la cour et profita des fêtes du carnaval en se disposant à prendre part aux mouvements de guerre que le printemps devait amener. A cette heure, toutes les nations de l'Europe étaient en guerre : « Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte Ottomane, dit Voltaire, pour qu'il n'y eut pas un village de l'Europe qui ne fut exposé aux rava-

ges¹. » Cette querelle arriva. A l'instigation de Charles XII, le grand-seigneur avait déclaré la guerre à la Russie.

Pierre I^{er} s'était prémuni contre ce nouvel ennemi : les rois de Pologne, de Danemark et le czar réunis à Léopold (1710) avaient signé une convention en vertu de laquelle Pierre devait repousser les attaques des Turcs sur ses frontières, tandis que ses alliés opéreraient une diversion en entrant dans la Poméranie suédoise. Auguste et le roi de Danemark, fidèles à leurs engagements, avaient envahi la Poméranie. Le comte de Saxe accompagnait son père.

Les opérations débutèrent par la prise de Tromptow et furent terminées par la prise de Pénamunde. A Wismar, à Stralsund les troupes combinées de Saxe et de Danemark furent obligées de se retirer, après des tentatives inutiles. La saison était trop avancée pour continuer la campagne ; il fallut prendre les quartiers d'hiver. Le comte de Saxe donna, dans toutes les affaires, de nouvelles marques de son intrépidité et de ses connaissances militaires. A Tromptow, il rendit d'importants services dans la direction du siège. A Stralsund, il traversa la rivière à la nage, le pistolet au poing, au milieu d'une grêle de balles. Plusieurs officiers et un grand nombre de soldats furent tués à ses côtés.

Ainsi, en Poméranie, le comte montra un grand courage ; mais en même temps que sa virilité s'annonçait par de mâles qualités, il avait aussi les passions violentes de son âge, menant grand train, se faisant servir par de nombreux domestiques. Il y a eu toujours dans son existence une opposition bizarre de grandeur

1. Voltaire, *Histoire de Russie*.

et de misère, d'élévation d'esprit et de légèreté. Avec sa modeste pension, Maurice faisait la partie des généraux qui jouaient très-gros jeu. A la vérité, il se trouvait embarrassé pour payer ses dettes; dans ces moments difficiles, il s'adressait à sa mère; et pour son fils, la comtesse de Kœnigsmark n'hésitait pas à vendre sa vaisselle d'or.

A la cessation des hostilités, le comte revint à Dresde avec le roi. Il s'était séparé pour la seconde fois de M. de Stoterogen avant la campagne (1711). Le sous-gouverneur Klemne accompagnait Maurice en Poméranie. La place de gouverneur fut donnée à M. Desbordes. M. de Stoterogen éprouvait un véritable attachement pour son élève et ses lettres d'adieu sont empreintes d'un profond chagrin.

Des modifications plus importantes devaient s'opérer dans la situation du comte de Saxe. Sa bravoure était bien établie dans les armées de Marlborough et du prince Eugène. Auguste en avait été témoin; il avait pu apprécier les aptitudes extraordinaires et les connaissances de son fils dans l'art de la guerre. Transporté d'un légitime orgueil, il voulut faire éclater publiquement sa paternité. Jusqu'à cette époque, la reconnaissance du fils de Mme de Kœnigsmark par le roi n'avait point revêtu les formes légales et n'était établie que par l'aveu tacite d'Auguste. Elle reçut enfin le caractère d'authenticité qui lui manquait. Par un acte public, Auguste se reconnut père de Maurice. Les gazettes françaises et hollandaises imprimèrent cette déclaration.

Avec le titre de fils du roi, Maurice eut de plus la charge de chambellan, la confirmation de son titre de comte et un apanage en terres d'un revenu de

10 000 écus, représenté par le seigneurat de Skœhlen. Son père ajouta à ces largesses un présent de diamants.

Auguste ne borna pas encore à ces libéralités les effets de sa tendresse pour son fils; Maurice reçut un régiment de cavalerie. C'était l'accomplissement des rêves de son enfance : Maurice était colonel ¹.

Le jeune colonel se montra digne de son grade et fit, dès lors, pressentir l'incomparable officier qui devait réformer la cavalerie française. Les rigueurs de l'hiver, les plaisirs du carnaval ne purent le distraire. Les exercices, les marches prenaient la plus grande partie de son temps. A ses heures de repos, il étudiait les principes de l'organisation et de la tactique militaire. L'application de ces théories à son régiment lui révéla bien vite des aperçus nouveaux dans cette science de la guerre qu'il devait porter si loin. C'est à la tête de son régiment que le comte de Saxe attendait la campagne de 1712.

Sans doute, ses aspirations le portaient du côté de la France où la guerre était rallumée. Les troupes de Saxe combattaient encore en Flandre; le prince Eugène, privé du secours des Anglais, tenait Landrecies assiégée et lançait des partis jusqu'en Champagne. Louis XIV, à 74 ans, se disposait à monter à cheval à la tête de sa noblesse et à marcher à l'ennemi. Villars préparait cette victoire de Denain, qui, au jugement de Voltaire, aurait mérité au maréchal le titre de *Restaurateur de la France*. Quelles magnifiques perspectives pour le vaillant comte de Saxe!

1. Ce régiment de cuirassiers portait l'uniforme rouge et noir. Il était désigné sous le nom de régiment de Beust et prit, plus tard, le nom de Saxe.

Cependant des intérêts plus directs, plus forts retenaient le fils d'Auguste en Poméranie.

Pendant que Charles XII, pour n'avoir pas à s'humilier devant la Porte qui lui avait accordé un asile à Démotica, dans la Roumélie, s'était condamné à passer sa vie dans son lit, la Saxe et le Danemark, poursuivant leurs projets dans les États allemands encore occupés par les troupes suédoises, s'emparaient de Stade et marchaient contre l'armée de Steinbock. Cette armée, qui composait les dernières forces de la Suède, était sur le point de se mutiner : sans argent, sans munitions, sans espérance d'être secourue, à la veille de se voir cernée par les Russes unis aux Danois et aux Saxons. Un banquier français fit ce que le roi de France n'avait pu faire : Samuel Bernard envoya à l'armée de Charles XII un secours de 600 000 livres. Fort de ce secours, Steinbock rendit le courage à ses soldats et marcha à l'ennemi.

Par une manœuvre habile, le général suédois attaqua l'armée saxonne et danoise avant qu'elle eût opéré sa jonction avec l'armée moscovite. La lutte fut acharnée; la victoire se déclara en faveur des troupes de Charles XII. Les alliés perdirent une partie de leur bagage et de leur artillerie. C'est la première fois que le comte de Saxe combattait à la tête de son régiment; colonel et soldats se comportèrent vaillamment. Plusieurs officiers furent frappés à côté du comte de Saxe et il eut son cheval tué sous lui d'un boulet de canon.

Une leçon qu'il reçut pendant cette campagne servit aussi utilement à son expérience. Le régiment de Saxe, composé de recrues, avait commis quelques désordres. Le général saxon ne pouvait atteindre tous

les soldats; il punit sévèrement le colonel. Maurice fut condamné à marcher pendant quatre jours à la queue de l'armée, parmi les valets. Plus tard, dans l'exercice du commandement, il se plaisait à rappeler cette sévère punition infligée à un fils de roi, et il en déduisait les préceptes de subordination qui furent la règle de sa conduite. Le comte de Saxe disait à ce sujet : « Le général ne connaît que les chefs de corps; c'est aux chefs de corps à s'en prendre à ceux qui doivent les représenter, et de ceux-ci en descendant jusqu'aux sergents. »

La bataille de Gadebesk ne fit que retarder la défaite complète de l'armée suédoise. Bientôt, elle était contrainte d'évacuer les possessions d'Allemagne; le czar préparait une descente en Finlande; enfin Charles XII et Stanislas étaient prisonniers en Turquie. La paix du Nord semblait assurée par les désastres du roi de Suède. Mais tout à coup le monarque échappe à la captivité; la guerre se rallume. Au midi de l'Europe, les peuples étaient en paix; dans le nord, les rois se retrouvaient en armes contre Charles XII.

Pendant la période de deux années qu'embrasse cette conflagration (1713-1714), le comte de Saxe n'était pas inactif : il partageait son temps entre les assiduités qui précédèrent son mariage dont nous parlerons, les plaisirs de Varsovie et ses devoirs militaires. Le régiment du jeune colonel avait beaucoup souffert dans la bataille de Gadebesk; les pertes en hommes et en chevaux étaient considérables. Il fallut combler les vides, former les recrues et compléter l'instruction qui n'était pas parfaite en 1712. Le comte de Saxe s'acquitta de ce soin avec une application dirigée par une expérience déjà exercée.

Auguste, en remontant sur le trône de Pologne, n'avait pas su contenter ses sujets. Les villes étaient agitées; les partis armés désolaient les campagnes. Le roi était forcé de faire face aux conspirations, à la mutinerie des Polonais et aux invasions des Turcs qui favorisaient les dissensions intestines de la république. Maurice avait marché avec son père dans ces différentes expéditions, et la guerre contre Charles XII ayant été décidée, il fut compris, avec son régiment, dans l'état des troupes destinées à faire la campagne de 1715. L'armée saxonne, commandée par le comte de Wakerbarth, devait opérer sa jonction avec un corps prussien de quinze cents hommes et attaquer l'île d'Usedom.

Le comte de Saxe était marié depuis peu de mois; il n'hésita pas à se rendre à son poste. Pour éviter des adieux pénibles, il quitta Dresde sans prendre congé de sa femme, ni de sa mère et voyageait à grandes journées, suivi seulement de cinq officiers et d'une douzaine de valets. Il arriva à Léopold, ville de Pologne, capitale de la Russie rouge, sur la rivière de Préteva¹.

C'était dans les premiers jours de l'année 1715. La rentrée de Charles XII dans ses États, ses projets bien connus d'arracher la république à la domination saxonne et moscovite, avaient occasionné de nouveaux soulèvements en Pologne; le pays, au delà de Léopold, était couvert de partisans qui, sous le nom de confédérés, entretenaient une guerre meurtrière avec les troupes saxonnes. Maurice dut contenir son impatience : la prudence lui commanda de s'arrêter et

1. Aujourd'hui Lemberg, dans la Gallicie.

d'attendre une escorte assez forte pour protéger sa marche.

Pendant qu'il subissait avec peine ces retards, le bruit public l'informa qu'une trêve avait été conclue entre les troupes saxonnes et les confédérés. Aussitôt, sans s'assurer de l'exactitude de cette nouvelle, il se remet en route. Dans la soirée, il arrive à un village appelé Crachnitz. Il n'y avait pas de trêve, et le comte de Saxe faillit être la victime de son imprudence.

Vers le soir, il était à table pour souper; on le prévint qu'un détachement de cavalerie polonaise entraît dans le bourg et se dirigeait sur la maison où il était descendu. Les dispositions hostiles des cavaliers ne furent pas longtemps douteuses : la maison fut enveloppée. Les confédérés croyaient poursuivre le maréchal comte de Flemming; ils tenaient cerné un fils du roi Auguste.

Le 12 février 1713, Charles XII, avec quelques officiers et une quarantaine de serviteurs, avait résisté dans une maison à six mille Turcs et à une artillerie de dix canons. L'exemple du roi de Suède se présenta à l'esprit du fils d'Auguste; il résolut de se défendre et se disposa à soutenir l'attaque.

La défense de l'auberge de Crachnitz est restée comme un trait d'audace et un chef-d'œuvre de stratégie dans les annales de la guerre. Maurice, retranché dans uneasure avec vingt combattants, repoussa deux assauts de huit cents Polonais et parvint à s'échapper en traversant l'épée à la main les postes des assiégeants. Le comte de Saxe avait organisé la défense et la retraite de Crachnitz. Il sut habilement tirer parti de tous ses avantages et fit tourner sa fai-

blesse à son profit. Pas une de ses mesures ne manqua son effet ; il prévint tout et pourvut à tout avec une sûreté de jugement et un à-propos qui ont mérité d'être loués par les meilleurs stratégestes. Dans une aventure qui semblait insensée, il réussit, ne perdit pas un seul homme et s'en tira avec une blessure. Crachnitz est un digne pendant de Bender ; Maurice de Saxe fut plus heureux que Charles XII.

Le 1^{er} août, Maurice était au siège de l'île d'Usedom. La garnison capitula le 15 du même mois.

Enfin les armées prussienne, danoise et saxonne commencèrent les opérations contre Stralsund. Le prince d'Anhalt dirigeait le siège. Le prince, ancien compagnon d'armes du prince Eugène, s'était rencontré dans les guerres de Flandre avec le comte de Saxe ; il avait apprécié sa valeur. Maurice, aujourd'hui à la tête d'un régiment d'élite, allait combattre sous les yeux de deux monarques, contre un roi, le plus vaillant capitaine du temps.

La résistance de Stralsund fut héroïque. Avant de réduire cette place, il fallut une bataille navale ; il fallut s'emparer de l'île de Rugen. Partout les assiégeants rencontraient l'opiniâtre, l'infatigable Charles XII ; partout le comte de Saxe marchait aux premiers rangs, bravant la mort, cherchant au plus fort du danger l'intrépide roi de Suède. Le sort des armes favorisa Maurice. L'ouvrage à corne avait été pris et perdu plusieurs fois par les assiégeants. Dans un retour offensif, le comte de Saxe montait à l'assaut ; sur la brèche, à la tête d'une compagnie de grenadiers, Charles XII se battait le fusil à la main comme un simple soldat. Le fils d'Auguste fut saisi d'admiration au spectacle d'un si grand courage et d'une si

grande simplicité. Il a conservé, pendant toute sa vie, le souvenir de cette impression; la mémoire de Charles XII a toujours été l'objet de sa vénération.

La résistance était devenue impossible. Par un dernier trait d'audace, le roi de Suède échappa à ses ennemis : sur une barque de pêcheur, il traversa la flotte russe qui couvrait la Baltique (20 décembre 1715). Le lendemain, la garnison capitula; le général Ducker ne voulut pas faire au roi « l'affront de tenir dans une ville d'où il était sorti. »

III

Le comte de Saxe en France.

Les premiers mois de 1716 furent employés aux préparatifs de la campagne suivante. Les alliés, après avoir dépouillé Charles XII de ses provinces en Allemagne, avaient décidé de le frapper au cœur de ses États. Une descente en Suède était concertée pour le printemps. Maurice attendait cette expédition avec ardeur.

Tout à coup les armements sont suspendus, les Cours du Nord sont arrêtées dans leur élan. On ne parle plus d'invasion en Suède; la ligue qui unissait les souverains se relâche et semble près de se dis-

soudre. Aux menaces de guerre ont succédé les conférences diplomatiques. La période des négociations devait être, pour le comte de Saxe, une phase de langueur. Des ennuis de famille, le désordre de ses affaires lui rendaient le séjour de Dresde insupportable et il fut bientôt éprouvé par une vive douleur. La princesse de Danemark, Anne-Sophie, électrice-douairière de Saxe, mère du roi Auguste, mourut à Lithenbourg. Cette princesse avait une tendresse maternelle pour le fils de Mme de Kœnigsmark, et celui-ci témoignait à la mère d'Auguste un respect filial. En perdant l'électrice-douairière, il perdit une protectrice et une amie.

Maurice avait des envieux et des ennemis. Les auteurs de l'exil de Mme de Kœnigsmark voyaient avec jalousie la considération dont il jouissait à la cour, et tandis qu'Auguste ne laissait échapper aucune occasion de manifester son affection pour le jeune colonel, un parti puissant s'efforçait de renverser son crédit. L'agent le plus actif de cette sourde conspiration était le comte Flemming, dont la comtesse de Kœnigsmark avait dénoncé les malversations ; il avait reporté sur le fils la haine dont il était animé contre la mère. Du vivant de l'électrice-douairière qui protégeait ostensiblement la comtesse et son fils, il n'avait pas osé démasquer ses mauvais desseins ; cependant, pour amoindrir la portée de l'acte par lequel Maurice avait été reconnu fils du roi, Flemming s'était appliqué à obtenir la même reconnaissance pour les autres enfants naturels d'Auguste, faisant servir un acte de justice à son ressentiment. La mort de la princesse douairière le délivra de toute contrainte et lui donna la liberté de se venger sans ménagement. Par ordre

du ministre, le régiment du comte Maurice fut licencié.

Révoqué de son commandement, le comte de Saxe se considérait comme atteint dans son honneur. Victime de la malveillance d'un homme qui avait persécuté sa mère et qui servait mal le roi, il fut en proie à une grande exaltation de colère. L'énergie de caractère qui l'animait sur un champ de bataille se réveilla en lui pour résister à l'injustice dans une lutte d'antichambre. Il n'intrigua pas, il ne prit aucun détour. Conseillé sans doute par sa mère, qui crut l'occasion favorable pour battre en brèche l'influence de Flemming, il se présenta au roi.

Le roi ne pouvait révoquer une mesure qu'il regrettait peut-être, mais qui avait reçu son approbation. Après avoir tenu le langage d'un souverain, il parla en père; le comte insista.

« L'insistance, reprit Auguste, mena la comtesse votre mère à Quedlimbourg.

— Sire, la comtesse ma mère est une femme; elle ne pouvait punir les traîtres, et il n'y a pas d'abbayes pour envoyer en exil les colonels de cavalerie.

— Non, monsieur le comte, répliqua le roi, il y a une prison au château de Königstein. »

Ces mots étaient prononcés d'un ton ferme. Maurice se rendit compte de l'inconvenance de sa démarche; il comprit qu'il avait encouru la colère du roi.

Sans réfléchir, avec cette promptitude de résolution qui caractérise les actes de sa jeunesse, il se rend aux écuries du palais, fait seller un cheval et sort de Dresde.

La comtesse de Saxe était alors retirée dans une de

ses terres à vingt lieues de Dresde. Depuis longtemps Maurice n'avait vu la comtesse ; les deux époux ne vivaient pas dans une parfaite union. On ne devait pas le chercher auprès de sa femme ; c'est là qu'il se réfugia. Pendant quelques jours, il resta caché dans cette retraite ignorée, se déroband à des poursuites imaginaires. Bientôt Mme de Kœnigsmark reçut une lettre désespérée de son fils ; Maurice priait sa mère de le réconcilier avec le roi. Il se prétendait suffisamment puni par le séjour qu'il venait de faire auprès de sa femme ; rester plus longtemps lui était impossible. Il préférerait la prison.

Le roi ne pouvait être irrité. La hardiesse, la résistance même de son fils devaient lui plaire ; il se laissa désarmer. Le comte de Saxe revint à Dresde, et la guerre le délivra bientôt des intrigues d'une cour dissolue en l'appelant à des combats plus glorieux que les stériles escarmouches contre les confédérations de la Pologne.

Le traité de Rastadt, qui avait affermi l'empire, n'avait pas fait cesser les causes de discorde sur ses frontières et entre les grands États de l'Europe. La guerre se ralluma entre la cour de Vienne et la Turquie ; c'était le premier acte de la conspiration imaginée par Goertz et Albéroni pour ébranler l'Europe. La victoire de Peterwarden (2 août 1716) était le prélude de la campagne de 1717.

L'Europe entière était attentive aux événements qui se préparaient sur les bords du Danube. Les gentilshommes étrangers, retenus jusqu'alors dans leurs pays par l'imminence de la guerre sur les frontières, accoururent de tous côtés à la cour de Vienne. La gloire de servir sous les ordres du prince Eugène,

l'intérêt de la religion et de l'empereur inspirèrent une vraie croisade contre le Croissant. Le comte Maurice ne pouvait rester étranger à l'entraînement qui emportait toute la jeunesse des cours en Hongrie. Les troubles de la Pologne étaient calmés par la *Diète de pacification* (1^{er} février 1717). Auguste consentit à satisfaire le désir de Maurice; il voulut même qu'il fît la campagne dans un équipage digne de son rang. Le comte de Saxe, devançant ses équipages, arriva à l'armée le 2 juillet 1717, et prit part aux faits d'armes mémorables qui signalèrent la prise de Belgrade¹.

En quittant l'armée impériale, au commencement de l'année 1718, le comte se rendit en Pologne, à Fravenstadt. Auguste tenait alors sa cour dans cette

1. D'après M. Weber et plusieurs auteurs allemands, le comte de Saxe n'aurait pas assisté à la campagne de Hongrie. Cette opinion, depuis longtemps acceptée en Allemagne, n'a pas été partagée par les écrivains français qui se sont occupés du comte de Saxe. Nous maintenons la tradition française. Les raisons exposées par M. Weber et présentées pour la première fois en France par M. Saint-René Taillandier, dans un remarquable travail à la *Revue des Deux-Mondes*, sont tirées de deux circonstances. La première, c'est que le nom de Maurice ne figure pas sur la liste de M. Arneth, comprenant les nobles étrangers qui ont pris part à la campagne; c'est aussi le silence des Actes et correspondances de Dresde. En second lieu, on s'autorise d'une lettre de Flemming qui dit: « Le comte de Saxe m'accuse de l'empêcher d'aller en Hongrie. » L'absence du nom de Maurice est un indice et une indication, sans doute, mais elle ne saurait être une preuve convaincante; elle pourrait être le résultat d'une omission. Il paraît difficile d'admettre que Maurice se soit tenu à l'écart d'un mouvement qui entraînait tous les jeunes princes de l'Europe sous les drapeaux du prince Eugène. Quant à la lettre de Flemming, il est évident qu'elle a trait à la campagne de 1718 et non à celle de 1717. Un corps de Saxons fut, en effet, envoyé en Hongrie en 1718, et Maurice n'en faisait point partie.

ville; il accueillit son fils avec de grandes démonstrations. En témoignage de sa satisfaction et comme récompense de la belle conduite de Maurice dans la guerre de Hongrie, il le décora de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Cet ordre, un des plus anciens de la Pologne, rétabli par Auguste, ne se conférait qu'aux princes de maison royale ou aux personnes les plus considérables de l'État.

Le comte de Saxe passa le carnaval de 1718 à la cour de Pologne, alors le théâtre d'intrigues galantes et d'une dépravation de mœurs qui ont laissé une tache sur le règne d'Auguste. Maurice, dans l'éclat de la jeunesse, était doué d'une belle figure, d'une force qui est restée proverbiale, d'une imagination ardente; la fortune avait mis en relief son courage. Il se présentait avec tout le prestige qui environne le prince. Il était le héros de toutes les fêtes, tantôt déguisé en cuisinier dans les bals de la cour, tantôt aux chasses du roi tranchant la tête à un cerf d'un coup de sabre. Mais il se livrait à la débauche, s'enivrait avec des escrocs et perdait des sommes énormes au jeu de billard. Au milieu de ses désordres, son esprit était cependant tourné vers la guerre; il espérait que les hostilités allaient recommencer. Les efforts de la diplomatie le condamnèrent encore une fois à l'oisiveté.

Pendant que les commissaires négociaient pour la paix à Passarowitz, le prince Eugène agissait à Vienne dans un sens contraire et il avait demandé des secours à tous ses alliés. Le roi de Pologne s'était engagé pour un contingent de six mille Saxons; Maurice devait avoir un commandement dans ce corps d'armée. Déjà les Impériaux se réunissaient à Semlin; le

prince Eugène avait passé la revue de ses troupes. A ce moment éclataient les intrigues d'Albéroni et Philippe déclara la guerre à l'empire. Cet incident hâta la conclusion du traité de Passarowitz, qui fut signé le 21 juillet 1718.

Trompé dans ses espérances de guerre, tourmenté par des dissentiments de famille, le comte Maurice songea sérieusement dès lors à s'éloigner de la Saxe. En entrant dans la vie, il avait dû tourner son attention vers la France, qui, jusque dans les derniers jours du règne de Louis XIV, donnait, au milieu même de désastres inouïs, le spectacle de son imposante grandeur. A la guerre, dans les arts de la paix, la France faisait admirer son génie. Elle étonnait les peuples par les splendeurs de son roi, auquel les princes étrangers cherchaient à emprunter quelques traits, et dont Auguste imitait le faste dans sa cour de Dresde. Les premiers maîtres de Maurice étaient français ; les Bonneval, les d'Alençon, les Montmorency, nobles transfuges français à Dresde, influèrent sur sa jeune et ardente imagination par leur caractère aventureux ; c'est en France qu'il avait entendu pour la première fois gronder le canon et qu'il avait appris à honorer la valeur. Toutes ces circonstances avaient laissé une impression profonde dans l'âme de Maurice. La réception magnifique faite en 1714, à Versailles, au prince électoral de Saxe, le pénétra d'admiration et de reconnaissance¹. Il aima la France

1. Le prince électoral de Saxe voyageait incognito en France sous le nom de comte de Lusace. Madame la Palatine le présenta au roi et dit : « Sire, Votre Majesté voudra bien que je lui présente un gentilhomme d'assez bonne maison. »

en étudiant l'histoire et la langue du pays. Il avait apprécié les Français en combattant contre eux ; en combattant à côté d'eux, en vivant dans les camps avec des princes de la famille de Louis XIV, il ressentit une sympathie dont la vivacité dépassait sans doute les désirs de Mme de Koenigsmark.

Parmi cette jeunesse française qu'il avait rencontrée au camp de Belgrade, le comte de Saxe se lia avec le comte de Charolais. Cette liaison, formée sous la tente et au feu, devint plus étroite dans les passe-temps de la paix. Après la guerre, le comte de Charolais séjourna pendant huit mois à la cour de Bavière. Les relations d'intimité qui s'étaient établies à l'armée impériale entre le comte de Charolais et Maurice ne furent sans doute pas étrangères au séjour prolongé du prince français dans le voisinage de la Saxe. Maurice, que les tourments de toute sorte éloignaient de Dresde, venait souvent oublier à Munich ses ennuis et les rancunes du ministre Flemming.

Le comte de Charolais, rappelé par les ordres du régent, était rentré à Paris le 1^{er} mai 1720. Le comte de Saxe le suivit de près. Le rapprochement de ces dates autoriserait la supposition d'un plan concerté entre Maurice et le comte de Charolais. Le fils d'Auguste fut reçu avec une grande affabilité dans les sociétés de Paris ; sa réputation était déjà parvenue jusqu'en France. Ses hauts faits à la guerre, le bruit de ses désordres, son origine et la renommée de son esprit lui méritaient d'avance l'accueil d'une cour éprise du romanesque, enthousiaste de nouveautés, et qui oubliait dans la dissolution les longues austerités de la fin du règne de Louis XIV.

Le duc d'Orléans gouvernait alors pour Louis XV

mineur. Aux qualités les plus précieuses, le régent unissait des défauts qui ont malheureusement marqué son gouvernement et sa vie de tâches ineffaçables. L'histoire est excusable de charger la peinture des mœurs de la Régence. Cependant, le duc d'Orléans, malgré ses dissipations et les spéculations désastreuses de Law, sut rétablir les finances de l'État et maintenir la paix de l'Europe. Il possédait éminemment le sens politique ; il avait surtout le talent d'apprécier ceux qui pouvaient servir le pays, et ne négligeait point les occasions de les attacher à la France.

Le comte de Saxe fut présenté au régent. Formé de bonne heure aux usages des cours, habitué à la majesté souveraine, façonné aux finesses des courtisans, Maurice aborda Son Altesse Royale avec un maintien assuré et respectueux. Il dit son amour pour la France, l'ardent désir qui l'avait éloigné de sa patrie pour visiter un royaume qui faisait l'admiration de tous les peuples et un prince dont le nom était justement cité pour les talents. La facilité de Maurice à s'exprimer en français, son grand air, la dignité de sa tenue et ses paroles adroites prévinrent favorablement le régent. Le comte de Saxe fut admis aux réceptions du Palais-Royal, où l'étiquette du trône était remplacée par le ton d'une familiarité souvent regrettable : dangereuse épreuve pour les caractères.

Le fils d'Auguste sortit victorieusement de cette épreuve. Le régent prenait plaisir à le faire parler sur les particularités de la cour de Pologne, sur les guerres de l'Allemagne et provoquait ses confidences sur les événements de sa vie. Dans les relations de

l'intimité, le comte de Saxe gagna complètement l'affection du duc d'Orléans. Le régent avait des connaissances militaires, il goûta les mérites du jeune Saxon, il apprécia la justesse des observations de cette précoce expérience, et reconnut en lui les aptitudes qui font les grands capitaines. La France, épuisée par les guerres de Louis XIV, manquait de généraux instruits. Les règles de la discipline militaire s'étaient relâchées. Le régent conçut la pensée de retenir le fils d'Auguste dans les rangs de l'armée française.

Le 7 août, le ministre le Blanc signait le brevet dont voici la teneur :

« Aujourd'hui, septième jour d'août 1720, le roi étant à Paris, voulant donner les moyens au sieur comte de Saxe d'entrer au service de Sa Majesté dans un rang proportionné à sa naissance et lui marquer en même temps la parfaite considération qu'elle a pour son frère, Sa Majesté, de l'avis de Monsieur le duc d'Orléans, régent, l'a retenu, ordonné et établi en la charge de maréchal de camp en ses armées, pour dorénavant en faire les fonctions, en jouir et user aux honneurs, autorités, prérogatives et prééminences qui y appartiennent, tels et semblables dont jouissent ceux qui sont remplis de pareilles charges, et aux appointements qui lui seront ordonnés par les États de Sa Majesté, laquelle, pour témoignage de sa volonté, m'a recommandé de lui en expédier le présent brevet qu'elle a signé de sa main, et fait contre-signer par moi son conseiller-secrétaire d'État et de ses commandements et finances.

« Signé : LOUIS. »

Et plus bas :

« LE BLANC. »

Les espérances de Maurice étaient dépassées.

Cependant cette faveur devait être pour lui une source d'ennuis et de tracasseries. Dans le monde où il avait trouvé de la bienveillance, il rencontra l'envie qui suit toujours les fortunes imprévues. Les seigneurs de la cour ne pouvaient voir sans jalousie la haute position accordée à un étranger. Ils murmurèrent et firent entendre leurs plaintes au ministre. Leur attitude vis-à-vis du Saxon devint réservée et contrastait singulièrement avec l'empressement des premiers jours. Maurice fit tête à l'orage avec sang-froid et dignité : il avait été préparé en Saxe à ces luttes de cour ; et, fort de l'appui du régent, le Saxon, comme on le désignait alors, ne se laissait pas émouvoir par le mécontentement des envieux et des jaloux. Une préoccupation plus grave agitait son esprit. Il ne pouvait disposer de sa personne sans le consentement de son père. La carrière qui s'ouvrait devant lui présentait de grands avantages, mais cette carrière lui imposait l'obligation de quitter à jamais la Saxe ; il fallait changer de patrie. Le père consentirait-il à voir son fils s'expatrier ? Maurice revint à Dresde pour demander l'autorisation du roi.

Auguste répondit à cette demande en père et en souverain. Il rappela à Maurice ce qu'il devait à sa naissance et à sa patrie. La Saxe lui avait donné son nom ; les Saxons étaient un peuple vaillant ; en combattant avec eux, il avait acquis de la gloire ; l'avenir lui réservait peut-être des occasions d'acquérir de la célébrité. Quelle position occuperait à la cour de France le fils du roi de Pologne ? Quels seraient son rang et son crédit ? Ses revenus étaient-ils suffisants pour vivre dans une cour aussi brillante ? Livré à

lui-même, sans conseils, sans guide, ne se laisserait-il pas entraîner à des imprudences regrettables? Enfin, faisant appel au sentiment de la famille, Auguste rappela à Maurice ses devoirs d'époux et de fils. La comtesse de Saxe avait droit à la protection de celui dont elle portait le nom. Pouvait-il l'abandonner ou la forcer de s'expatrier avec lui? Pouvait-il briser le cœur de Mme de Kœnigsmark qui lui avait donné tant de marques de tendresse?

C'était rappeler des sentiments que les hasards de la vie avaient empêché de s'imprimer fortement dans le cœur de Maurice et que l'ambition devait faire évanouir sans peine. Auguste, au sein de ses débauches, n'avait pu mériter une estime bien profonde de la part de son fils; à cette époque même, Maurice s'occupait déjà de rompre un mariage qui faisait le tourment de sa vie, et la sollicitude inquiète de Mme de Kœnigsmark lui était devenue tout à fait importune. Du reste, c'était le temps des expatriations et des jeux imprévus de la fortune. Un Français dont les services avaient été refusés en France était général des armées de l'empire, ministre de l'empereur; l'Anglais Bervick commandait les troupes françaises; les finances de la France étaient livrées à l'Écossais Jean Law; après l'Italien Alberoni, un Hollandais, le duc de Ripperda était devenu tout-puissant en Espagne et l'épouse d'un soldat suédois allait bientôt s'asseoir sur le trône de Pierre le Grand et se faire saluer reine de toutes les Russies.

Le comte de Saxe tenait de son père une fermeté inébranlable de caractère. Il persista dans sa résolution et fut aidé par un allié sur le secours duquel il n'avait pas compté. Le ministre Flemming accueillit

les propositions du régent comme un moyen d'écarter de la cour de Dresde un adversaire dont le mauvais vouloir pouvait lui devenir funeste. Dissimulant ses vues personnelles sous l'apparence d'une générosité affectée et d'un dévouement sans bornes à la maison électorale, il usa de son influence auprès du roi en faveur de Maurice et ses efforts furent couronnés de succès. Auguste, ébranlé par la ferme volonté de son fils, par les obsessions du ministre, accorda l'autorisation sollicitée. Il avait résisté énergiquement, comme un père pénétré de l'intérêt de ses enfants : en cédant, il voulut effacer jusqu'au souvenir de son opposition. La maison du comte fut organisée sur un pied respectable, et le maréchal de camp des armées de S. M. Très-Chrétienne reçut une pension qui le mit en état de tenir dignement son rang. Le roi paya toutes les dépenses et assura les revenus de son fils, en disposant à son profit d'une confiscation qui avait fait rentrer des biens considérables dans le domaine de l'État.

Le comte de Saxe avait vu Paris un moment en 1720. C'était l'année des folies de la rue Quincampoix. Les imaginations financières de Law absorbaient tous les esprits. Les Français étaient affolés de spéculation ; on ne rêvait que de fortunes extraordinaires. Les gentilshommes des maisons les plus élevées étaient pris de la fièvre de l'or. Les femmes du plus haut rang ne dédaignaient pas de faire le trafic des billets du Mississippi. La cupidité allumait les passions les plus effrénées ; la dépravation des mœurs était à son comble. Le fils d'Auguste n'était pas resté indifférent dans ce mouvement. Le spectacle des singularités et des misères de la capitale de la France l'avait intéressé et son esprit était saisi par la grandeur

du désordre. Au milieu des révolutions qui s'opéraient dans toutes les positions, il entrevoyait la possibilité d'acquérir de la fortune. D'ailleurs, il savait par expérience combien la faveur des princes est peu constante; il comptait déjà à la cour des ennemis intéressés à profiter de son absence pour le desservir auprès du duc d'Orléans; un parti puissant s'était formé contre le régent dans la société des princes; les moins clairvoyants pouvaient surprendre les indices d'un mécontentement prêt à éclater : le comte de Saxe était impatient de retourner à Paris. Une raison d'une autre nature agissait sur son esprit. Dès son arrivée en France, il y avait formé une liaison qui devait marquer dans sa vie par le souvenir d'un grand dévouement et d'un dénouement tragique.

Les résistances du roi, les arrangements d'affaires, la procédure de son divorce avec sa femme, retinrent Maurice à Varsovie ou à Dresde pendant le carnaval de 1721. Il prit part aux fêtes de cette saison, attaché alors à la comtesse Pociey, et assista à un carrousel de nuit en costume de paysan hongrois. Mais les divertissements de la Saxe ne le détournèrent pas de son projet : il était à Paris en avril 1721.

A cette époque, la fureur du jeu était calmée, l'État s'était réformé par le recensement des fortunes, opération de justice et de finance, la plus grande et la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple, et l'ordre était rétabli dans toutes les branches du gouvernement. Le comte de Saxe, en revenant en France, ne comptait que sur son épée; il ne pouvait l'employer que dans la guerre. A son retour, la paix était assurée sur des bases solides; mais l'armée française se tenait organisée pour faire face aux événe-

ments imprévus ; les colonels formaient leurs soldats par l'instruction et les exercices. Maurice avait appris la tactique sous les généraux de l'empire et de Charles XII, dans les rangs de ces Allemands dont l'obéissance et la science manœuvrière étaient justement renommées ; il avait expérimenté avec succès ses études en Saxe : il apporta à la France le fruit de son expérience.

Au prix de sacrifices pécuniaires considérables, qui nécessitèrent la vente de son domaine de Skœhlen, le comte était devenu colonel du régiment de Sparre¹,

1. En juillet 1720. — Nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de donner par extrait un aperçu historique du régiment de Saxe. Il fut levé en Allemagne par le comte de Furstemberg, le 2 février 1668, passa au service de la France en 1670 ; admis le 27 mars dans les rangs de l'armée, fort de douze compagnies. Il eut pour colonels :

Gredder.	1686	Anhalt.	1759
Sparre.	1718	Salm-Salm.	1783
Saxe.	1720	Meunier.	1791
Bentheim.	1750	Ruttenberg.	1792
Boisragon.		1793	

Campagne de Lorraine sous Créqui ; se distingue à la prise de la ville et du château d'Épinal ; campagne de Hollande sous Condé ; sièges de Wesel et de Maestricht ; campagne de Catalogne sous Schomberg.

1677. Bataille d'Espouilles. 1712. Douai, Denain.

1678. Puycerda. 1713. Sur le Rhin.

1679. Armée du Rhin. De 1732 à 1747, se comporte

1684. En Catalogne. vaillamment à toutes les affaires et à Berg-op-Zoom.

Prend part à toutes les entreprises, sièges, batailles, jusqu'en 1697. 1760. Corbach.

1783. Insurrection à Metz.

1701. En Flandre. 1791. Valmy.

1702-1703. Sur le Rhin. 1794. Vendée.

1704. Hochstedt. 1796. Entre dans la 94^e demi-

1708. En Flandre. brigade.

1709. Malplaquet.

(*Hist. de l'ancienne infanterie française*, E. Suzane, t. VI, p. 124-6.)

dont les services étaient honorablement notés dans les fastes de la guerre depuis 1670, et qui devait se fondre dans une des valeureuses demi-brigades de 1796. Singulier jeu de la fortune : ce régiment s'était battu contre Maurice à Malplaquet.

Le régiment prit, selon l'usage, le nom du colonel ; il avait vingt-quatre drapeaux. Le drapeau-colonel était semé de fleurs de lis d'or. A la partie supérieure, un soleil d'or surmontait la devise : *Nec pluribus impar*. Au-dessous était un globe terrestre bleu céleste. Les drapeaux d'ordonnance, bleu d'azur, avec une large bordure façonnée vert et blanc, présentaient, au centre, les armes de la France brodées avec palmes d'or. Les soldats portaient pour uniforme : habit bleu ; parement, revers, collet, doublures jaunes, boutons blancs ; veste blanche ; chapeau bordé d'argent.

Le comte de Saxe introduisit de grands changements dans sa troupe. Les règlements maintinrent une discipline sévère. Les soldats furent soumis aux principes de l'enseignement adoptés pour les mouvements des troupes allemandes ; le comte s'appliqua surtout à leur apprendre la précision dans les évolutions et les différentes manœuvres du tir qui avaient assuré la supériorité des soldats du Nord. A Dresde, Maurice avait formé d'excellents cavaliers ; à Paris, il forma d'excellents fantassins. Le régiment de Saxe mérita, en peu de temps, d'être cité comme un modèle à suivre dans l'armée française. Les réformes du comte attirèrent aussi l'attention des praticiens. Le chevalier de Folard, dans un livre encore estimé, donna une approbation sans réserve aux règles de tactique introduites par le jeune colo-

nel, et n'hésita pas à prédire de grandes destinées¹ à l'auteur de cette méthode.

Le comte de Saxe avait établi sa maison sur le quai des Théâtins². L'hôtel, récemment réparé, présentait toutes les commodités que réclame une grande existence. Les appartements étaient somptueusement meublés ; dans le salon principal, il avait placé son portrait où il était représenté en costume polonais. Maurice avait apporté en France les habitudes fastueuses de la cour de Dresde ; il tenait à honneur de ne pas déroger et outrepassait même les exigences de son rang. Ses dépenses, ses prodigalités devinrent un sujet d'étonnement pour la ville de Paris, si difficile à étonner par des folies. Il était généreux avec excès. Il fut bientôt cité comme un homme de plaisirs et un dissipateur. Ces défauts étaient également une excellente recommandation à la cour de Louis XV.

La frénésie de la spéculation et du jeu avait été réprimée ; l'abbé de Fleury continuait le système politique inauguré par la Régence. Secondé en Angleterre par Walpole, au nord par l'intérêt des souverains, le ministre français maintenait l'Europe dans un état de paix et de prospérité. Mais, si la guerre avait été désastreuse pour les finances de Louis XIV, la paix n'était pas sans danger pour les classes élevées de la nation.

1. Il faut exercer les troupes à tirer selon la méthode que le comte de Saxe a introduite dans son régiment, méthode dont je fais un très-grand cas ainsi que de son inventeur, qui est un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connus ; et l'on verra à la première guerre que je ne me trompe pas sur ce que je pense.

(Le chevalier de Folard, *Histoire de Polybe*, t. III, l. II, chap. xiv, p. 4.)

2. Aujourd'hui quai Malaquais ; l'hôtel existe encore et porte le numéro 3.

Les mœurs que Louis XIV s'était toujours attaché à façonner en leur donnant un vernis de décence et d'urbanité, s'étaient corrompues. La Régence avait ouvert le champ aux frivolités et à la licence, et Louis XV marchait sur les traces du Régent. Dans une cour où régnait un jeune roi, l'oisiveté engendra de graves désordres et les plus étranges écarts d'imagination. Du premier jour, le comte de Saxe fut porté dans les rangs de cette jeunesse dissolue qu'on appelait les roués ; le fils d'Auguste se montrait digne de son père.

L'alliance de l'Angleterre, en assurant la paix de l'Europe, avait donné à la France le goût de ses mœurs et de ses usages. Les Anglais avaient institué des courses. A certains jours, les propriétaires amenaient leurs chevaux sur un hippodrome ; on les faisait lutter de vitesse ; on décernait une récompense au propriétaire du vainqueur. Le but des Anglais était de former des chevaux pour la guerre. L'utile fut rarement le mobile des institutions en France : des Français qui avaient assisté à ces luttes à Londres, eurent la pensée de faire servir à leurs plaisirs ces spectacles de la force et de l'adresse rendus plus piquants par les vives émotions du jeu. Ce fut le commencement des entreprises folles, des défis insensés, où les seigneurs des premières maisons risquaient leur fortune sur la rapidité d'un cheval. Suivant l'expression des mémoires contemporains, « la cour était à l'écurie. » Le comte de Saxe ne resta pas étranger à ces jeux. Il avait acquis des connaissances spéciales dans les pays du nord, où la production chevaline était parvenue à un très-haut degré de perfection, et par un séjour en Angleterre. Mais, soldat avant tout, envisageant les choses à un point de vue pratique, il voulut

appliquer ses connaissances à l'armée ¹. Pendant les guerres, il avait reconnu la supériorité des chevaux cosaques, sobres, infatigables : il conçut le projet d'introduire les races de l'Ukraine dans la cavalerie française et de modifier les espèces de France par des croisements avec les types du nord. Ce projet fut l'objet de ses méditations constantes ; il le poursuivit avec la tenacité que l'on retrouve dans toutes ses entreprises ; mais ne put le réaliser que longtemps après.

Le comte de Saxe ne démentait pas l'opinion que le Régent s'était formée de son caractère ; il mérita, par un dévouement sincère, l'amitié dont le prince l'honora jusqu'au dernier moment. Après la mort du duc d'Orléans (2 décembre 1723), sous les ministères du duc de Bourbon et de l'abbé Fleury, Maurice ne cessa pas de jouir des faveurs qui lui avaient été accordées. Le duc de Bourbon, frère aîné du comte de Charolais, l'estimait, et lui continua ses entrées chez le roi. Dans cette cour où le souvenir de Louis XIV avait conservé quelques traditions du cérémonial, le comte de Saxe était reçu avec les marques de distinction réservées aux familles du plus haut rang. Invité à toutes les fêtes, il venait après les princes du sang. C'est ainsi que son nom figure parmi les privilégiés peu nombreux qui eurent l'honneur d'accompagner le roi à cette fameuse chasse de Chantilly, où il y avait dix-sept femmes (1724).

La cour prenait alors beaucoup de temps et le comte de Saxe se faisait remarquer par une assiduité extrême à toutes les cérémonies. Les plaisirs tenaient

1. Le comte de Saxe imagina des guêtres en cuir, pour mettre les pieds des chevaux à l'abri de la gelée.

aussi une grande place dans les occupations du fils d'Auguste. A ce moment déjà, on chantait en vers libres ses succès « sur les toits. » A côté de ces aventures galantes et passagères, il s'occupait, sans relâche, de son régiment, et entretenait deux relations réglées qui, à des titres bien différents, devaient marquer fatalement dans sa vie. Son activité prodigieuse suffisait à tout; il s'était imposé encore d'autres devoirs plus sérieux.

Le séjour de Paris, le contact des savants n'avaient pas tardé à faire sentir au comte de Saxe l'insuffisance de l'instruction qu'il avait reçue de ses précepteurs. Il voulut combler les lacunes qui existaient dans son instruction et réparer le temps perdu dans sa jeunesse; il se mit au travail avec ardeur. C'est vers la science de la guerre qu'il dirigea son application, partageant ses moments entre le génie, les fortifications et les mathématiques.

Les théories militaires, les mille distractions de Paris ne faisaient pas oublier au fils du roi de Pologne sa famille et les pays auxquels il était attaché par tant de liens! Il surveillait, à Paris, les intérêts de la Saxe dans les traités passés par les ambassadeurs d'Auguste et des correspondances le tenaient fidèlement au courant des événements qui se produisaient dans le Nord. Plusieurs fois, dans la période de 1721 à 1725, le comte de Saxe visita Dresde et Varsovie. Franchissant avec une facilité extraordinaire, et sans exemple alors, les longues distances qui séparent la France de ces capitales, il revenait bientôt après prendre sa place à la tête de son régiment, dans les rangs des courtisans et dans les coulisses de la Comédie-Française. A Paris, ces excursions lointaines

donnaient à Maurice un caractère étrange : les fêtes , les affaires de famille étaient les motifs allégués de ces fréquents voyages ; mais le public, toujours animé du besoin de savoir et quelquefois d'un bon sens qui devine, se plaisait à pressentir sous ces apparences frivoles des conceptions d'un haut intérêt. Le public ne se trompait pas.

IV

La comtesse de Saxe.

L'existence de Maurice de Saxe à Paris était celle d'un gentilhomme qui aime les plaisirs et que rien ne gêne. Cependant le comte de Saxe était marié depuis l'année 1714.

La comtesse de Kœnigsmark, effrayée des déportements de son fils, avait espéré que les soins de la famille seraient un frein salutaire à cette nature ardente, et, à son instigation, le roi de Pologne manifesta le désir de voir Maurice prendre une épouse. Le comte de Saxe ne céda pas sans résistance.

Il y avait à Dresde une jeune personne héritière d'un grand nom et d'une grande fortune ; on disait merveille de la beauté de la comtesse de Loben ; le roi la surnommait « la jeune lionne » à cause de la

hardiessé de son caractère. Mme de Kœnigsmark avait formé le projet de faire épouser Mlle de Loben au comte de Saxe.

Maurice était le principal obstacle au succès de l'entreprise de la comtesse. Esclave des passions les plus désordonnées, bravant l'opinion, sourd aux supplications de sa mère, il se livrait aux plaisirs faciles de la galanterie, et refusait même de voir Mlle de Loben. Le résultat de cette conduite était facile à prévoir. La comtesse de Loben, dont l'esprit se montrait un peu léger, et qui avait été déjà fiancée au comte de Friesen, agréa la recherche du comte de Gersdorf. Bientôt on parla du prochain mariage.

Le hasard fit rencontrer le comte de Saxe avec Mlle de Loben. Maurice fut-il réellement frappé de la beauté de la jeune héritière? céda-t-il à une inspiration de raison ou à un mouvement d'amour-propre? avait-il réfléchi qu'il trouverait dans cette alliance une position honorable et le moyen de satisfaire ses goûts dispendieux? Peut-être, subissant un de ces caprices que nous signalerons plus d'une fois dans ses résolutions, éprouva-t-il le désir de supplanter un rival. Quoi qu'il en soit, dès ce jour il se fit en lui une révolution. Admirateur exalté de Mlle de Loben, il vanta ses grâces, ses qualités. Tout lui plaisait en elle; le nom de Victoire¹ lui semblait d'un augure favorable. Le comte réforma complètement sa façon de vivre et déclara hautement ses prétentions à la main de Mlle de Loben.

Mme de Kœnigsmark accueillit avec bonheur ce retour de son fils à la raison. Douée au plus haut de-

1. Mlle de Loben s'appelait Victoire.

gré de cette finesse qui dirige les mères et de l'expérience des cours, elle renoua les fils d'une intrigue abandonnée. Mlle de Loben fut circonvenue par ses cajoleries et ses tendresses. La mère fit valoir les avantages de Maurice; il était beau, il était brave: quel avenir ne pouvait pas ambitionner la compagne d'un guerrier vaillant, fils préféré d'un roi!... Les égarements de Maurice furent un texte adroitement commenté. Pendant qu'elle parlait ainsi au cœur et à la vanité de Mlle de Loben, Mme de Kœnigsmark sollicitait l'intervention du roi, en exposant à Sa Majesté que la fortune et le bonheur de Maurice dépendaient de ce mariage. Auguste, qui ne resta jamais indifférent pour son fils, usa des moyens de son influence en faveur du comte de Saxe, et Mlle de Loben se déclara pour le fils du roi.

Les événements ajournèrent le mariage du comte et de Mlle de Loben. La lutte engagée entre Stanislas et Auguste, à l'occasion de la couronne de Pologne, était un grave sujet d'embarras pour l'électeur de Saxe. Auguste fut forcé d'aller rétablir son autorité compromise à Varsovie. Maurice partagea les fatigues du roi; il fut associé à tous les plaisirs de la cour. Au milieu des fêtes et des voyages qui remplirent le temps de cette expédition, il n'oubliait pas Mlle de Loben et entretenait, au sujet de son mariage, une correspondance active avec Mme de Kœnigsmark¹. Ces lettres donnent la relation de ses courses avec le roi dans les provinces à Otforque, à Sandomir, et des réjouissances publiques auxquelles il assistait. Auguste ap-

1. Lettres du comte de Saxe à la comtesse de Kœnigsmark.
(13 août et 6 septembre 1713, — Cramer.)

portait en Pologne le faste et la licence de la cour de Saxe. A Varsovie comme à Dresde, il entretenait une troupe d'acteurs français; et, pour complaire à ses sujets de Saxe et de Pologne, il se ménageait dans chaque pays une favorite à laquelle il prodiguait les richesses. C'est le même roi qui résista plus d'une fois aux prières de Mme de Kœnigsmark, et lui refusa de modiques sommes pour l'éducation de Maurice.

Cependant la satisfaction d'être débarrassé de ses ennemis, la joie qu'il éprouvait de l'établissement de son fils semblent avoir inspiré à Auguste, en cette circonstance, une plus grande générosité envers lui.

« Le roi me comble, » écrivait de Varsovie le comte de Saxe à sa mère: « il a augmenté ma pension de 2000 écus. Il m'a donné deux chevaux, j'en ai vingt-quatre.... » Et aussitôt il avait hâte d'ajouter: « Je dois me marier après la campagne. » Il ne perdait pas de vue son projet de mariage.

A ce moment aussi l'attachement du roi pour la mère du comte de Saxe semble s'être réveillée. Dans ses écarts et ses dissipations il s'informait souvent de Mme de Kœnigsmark. A ces festins, où il traitait les diplomates et ses maîtresses, il portait la santé de la comtesse, « exprimant le désir qu'elle vînt passer le carnaval à Dresde.... » Maurice était heureux de ne rien laisser ignorer à sa mère; il faisait, de ces détails, l'objet de lettres aimables, d'instances pressantes, où se révèle une tendresse affectueuse et véritablement filiale. Mme de Kœnigsmark était engagée dans un chaos de procès, d'entreprises de toute sorte qui absorbèrent les derniers temps de sa vie et elle avait quitté Dresde pour aller à Hambourg où l'appelaient ses hommes d'affaires. La peste sévissait à

Hambourg. Le comte de Saxe témoigne de vives inquiétudes à l'occasion du séjour prolongé de sa mère dans cette ville ; il la prie, il la supplie pour qu'elle se mette hors des atteintes de l'épidémie en retournant à Dresde. Dans ses lettres, la pensée de Mlle de Loben se retrouve toujours sous sa plume, et comme s'il voulait, par son obéissance, disposer la comtesse à se rendre à ses prières ; il promet à Mme de Kœnigsmark de suivre ses conseils dans les arrangements de mariage.

Au milieu de ses préoccupations, la comtesse ne négligeait pas le projet de son fils. Elle veillait de loin sur Mlle de Loben, lui envoyait souvent des parures, des châles, des bijoux, lui écrivait pour maintenir ses dispositions, des lettres charmantes, comme une mère sait en écrire dans des circonstances analogues. De son côté, la comtesse de Cosel¹ témoignait un vif mécontentement du succès de Maurice. Mais Mlle de Loben promettait de persister dans sa préférence en faveur du fils d'Auguste. Voici une de ses réponses à Mme de Kœnigsmark.

Dresde, 21 septembre 1713.

« Madame,

« Vous ne pouviez m'apprendre une meilleure nouvelle que celle de votre retour dans votre retraite, car j'étais inquiète en pensant que vous étiez enfermée à Hambourg au milieu des pestiférés. Mon cher époux, le seigneur comte, m'apprend qu'il va joindre son régiment à Sandomir. Cependant le roi est encore à Varsovie. La campagne touche à sa fin, j'espère

1. Favorite d'Auguste.

donc le revoir bientôt. Ne doutez pas du bonheur que je lui souhaite, puisque le devoir et le sentiment sont d'accord.

« La comtesse de Cosel m'a reçu très-froidement. J'en suis déjà toute consolée. Je lui pardonne de jouer toute espèce de rôles, à cause de son digne frère. Je n'y prends pas la moindre part, et ne m'en soucie pas plus que s'il n'était pas de ce monde.

« Je remercie Votre Excellence de la permission qu'elle m'a donnée de lui écrire quelquefois.

« Votre bien dévouée et obéissante fille,

« DE LOBEN. »

Tout marchait au gré des désirs de Maurice. Un obstacle menaçait cependant d'arrêter la réalisation de ses vœux ; des pensées inquiètes assombrissaient ses espérances. La chronique de Dresde n'avait pas épargné la réputation de Mlle de Loben. La comtesse était-elle victime de la malice ? avait-elle succombé aux exemples contagieux de la cour ? Le doute était peu possible. Sa famille même ne semblait pas offrir des garanties rassurantes de moralité au comte de Saxe. Aussi, il insistait pour que Mme de Kœnigsmark revînt à Dresde dans l'intérêt de sa fiancée. « Elle est, disait-il, dans une maison de perdition où la mauvaise compagnie est à l'ordre du jour, ce qui peut influer sur les plus fermes. » Il recevait, sur le compte de sa fiancée, des lettres « qui le troublaient fortement » et il parlait avec une tristesse amère des hasards du mariage.

Dans le cours de ses désordres, Maurice avait contracté des dettes ; sa liberté était enchaînée. Le roi, Mlle de Loben elle-même le pressaient sur ce point de questions pénibles. Il fallait, en outre, libérer Mlle de

Loben de ses engagements avec les comtes de Friesen et de Gersdorf. Ces sortes d'engagements se libéraient en argent, et, à cet effet, Mme de Kœnigsmark avait promis cinquante mille thalers. Mais, pour Mme de Kœnigsmark et pour son fils, une somme aussi considérable à payer eût été un nouvel embarras. Ils se trouvaient l'un et l'autre dans une situation qui n'avait pas peu contribué à décider Maurice à se marier. Enfin, Maurice prit des arrangements avec les fiancés de Mlle de Loben; le roi se chargea d'aplanir les principales difficultés, et après des contre-temps sans nombre, le mariage du comte de Saxe avec la comtesse de Loben fut célébré à Mauritzbourg. Le roi, voulant donner au comte de Saxe un nouveau témoignage de son affection, pourvut à toutes les dépenses et présida à toutes les cérémonies. La cour déploya la magnificence royale des fêtes les plus somptueuses.

Les jeunes époux ne restèrent pas longtemps ensemble. La guerre ayant éclaté de nouveau en Pologne, nous avons dit comment le comte de Saxe se déroba par une escapade à de douloureux adieux pour voler en Poméranie. Mais, avant son départ, il était devenu père. La comtesse avait donné le jour à un fils qui fut baptisé sous le nom d'Auguste-Adolphe. Cet enfant semble avoir exercé dès le premier moment une influence considérable sur la destinée du comte de Saxe. Le jour de sa naissance faillit être fatal à son père. Ce jour-là, Maurice se promenait en traîneau sur l'Elbe. La glace se rompit, il disparut dans le gouffre, et ce n'est que par un prodige de force et de présence d'esprit qu'il échappa à la mort. Auguste-Adolphe mourut peu de mois après sa naissance. Il

avait cessé de vivre quand le comte de Saxe revint à Dresde, après la prise d'Usedum et de Stralsund.

Maurice éprouva une vive douleur de la perte de son fils. Le chagrin aigrit son caractère ; le seul lien qui pouvait l'attacher à la comtesse étant brisé, il s'éloigna de sa maison. Égoïste, incapable de résignation et de ce sentiment qui rapproche ceux qui souffrent de la même peine, il faisait retomber sur sa famille la responsabilité de ses malheurs. La comtesse souffrait de ses injustices ; bientôt elle eut à subir ses traitements injurieux. Maurice reprit ses anciennes habitudes de galanterie, partageant ses faveurs entre la baronne de Metzrath et la comédienne Fulke. L'exemple du comte entraîna la comtesse à oublier ses devoirs.

Malgré des désordres réels dont on ne saurait disculper la comtesse de Saxe, il serait injuste de ne pas lui tenir compte de ses repentirs et des bonnes dispositions qu'elle témoignait pour son mari.... « Étant unis par un lien si fort, écrivait-elle au roi, je souhaiterais ardemment de vivre en bonne intelligence, s'il a, seulement, un peu de complaisance pour moi. Je serai toujours contente, s'il me témoigne quelque peu d'estime et qu'il ne me brusque pas à chaque instant que je parle à quelqu'un ; au reste, je fais serment à Votre Majesté que je me conduirai d'une manière que personne n'aura quelque chose à me reprocher¹. » Mais, à ces humbles protestations, Maurice répondait par la violence, traitant la comtesse, suivant ses expressions « comme une petite fille » lui imposant les privations les plus dures, la menaçant brutalement du pain et de l'eau.

Depuis longtemps Maurice avait résolu de se séparer de sa femme. Ses dernières querelles, ses idées d'expatriation le confirmèrent dans cette résolution. Vainement le roi de Pologne opposa ses conseils et sa volonté. Le comte de Saxe resta encore une fois inébranlable. Les circonstances qui présidèrent à l'exécution de son projet sont diversement présentées.

Ainsi, on a raconté que la loi saxonne prononçait la dissolution du mariage dans le cas du flagrant délit prouvé par six témoins ; mais la mort était la peine réservée au coupable. Maurice, désespérant de vaincre la résistance de son père, recourut, dit-on, à ce moyen extrême. D'accord avec la comtesse de Loben, il se laissa surprendre dans la chambre d'une suivante. Six témoins établirent le flagrant délit. Le divorce fut déclaré par les juges, et Maurice condamné à mort. Le roi fit grâce à son fils et l'arracha aux rigueurs de la loi. Dure loi, qui ne semblait pas faite pour le règne d'Auguste ! « Si chaque adultère, observe un biographe, eût été puni de mort, la cour d'Auguste eût été bientôt dépeuplée. » D'après une autre version, au contraire, il y eut une procédure civile, et la séparation fut prononcée judiciairement contre la comtesse de Saxe.

Sans doute, la conduite de Mlle de Loben n'avait pas été exempte de reproches. Avant le mariage, Maurice, prévenu par des lettres, confiait, à cet égard ses chagrins à Mme de Koenigsmark. Après le mariage, la comtesse continua à se livrer à ses dérèglements ; et pendant ses séjours à Quedlimbourg, auprès de sa belle-mère, elle fut un sujet de scandale. Maurice resta d'abord indifférent à ces désordres. Mais le jour où son intérêt se trouva en jeu, il ne recula devant aucun moyen pour provoquer la rupture d'une

union qui était un obstacle à ses plans, et n'hésita pas à dénoncer sa femme. Une enquête étant ordonnée, les témoins furent entendus avec toute la rigueur des formes judiciaires. Il y aurait imprudence à reproduire les témoignages accablants qui accusèrent la comtesse de Saxe¹. Maurice ne se laissa arrêter par aucune considération, faisant bon marché de tout sentiment de dignité et la honte de sa femme fut constatée. Mme de Kœnigsmark elle-même fut mise en cause; et le fils, égaré jusqu'à l'injustice, osa reprocher à sa mère d'avoir fermé les yeux sur les scènes dont l'abbaye de Quedlimbourg avait été le théâtre.

Le tribunal de Leipzig rendit un jugement; la séparation fut prononcée.

Le 28 mars, le comte de Saxe écrivait au roi :

J'ay etes hier au consistoire, set à dire dans la meson de M. Lebziger, et apres que le président eu prononce avec toute la politesse du monde une sentence, qui dordinaire ne lest gere, le superintendant voulut me regaler d'un plat de son metier. Car les pretre veulet toujours se meler de tout. Mais j'abrejay la harangue; en disant : monsieur, je cese (sais ce) que vous voulez dire, nous sommes tous de grands pecheurs, celà est vray, la preuve en est faite². »

Dans une lettre de l'avocat Soulze au comte de Saxe, en date du même jour, nous trouvons ces mots : « Le jugement est complètement du goût de la comtesse.... tout est fini.... maintenant les créanciers laisseront en paix Votre Excellence.... La comtesse réclame son portrait. »

1. Enquête devant la cour de Quedlimbourg (21 janvier 1721).

2. Weber, p. 54-55.

Le comte de Saxe avait dissipé la plus grande partie de la fortune de Mlle de Loben. Cependant, après le divorce, elle épousa un officier saxon, le capitaine Runkle¹. Maurice ne témoigna aucun ressentiment à la comtesse. Il semblait même rechercher sa société, et ne manquait jamais l'occasion de lui rendre ses devoirs. Reconquérir sa liberté avait été le seul but de ses démarches ; le but était atteint. Du jour où il fut libre, on l'entendit souvent répéter un axiome dont il ne s'est jamais départi. « Il y a, disait-il, très-peu de femmes dont je voudrais être l'époux, très-peu d'enfants dont je voudrais être le père. » Malgré ces déclarations philosophiques, nous trouverons plus d'une fois le comte Maurice, dans le cours de sa carrière, très-sérieusement occupé de mariage, et tandis qu'il faisait prononcer sa séparation avec la comtesse de Loben, on parlait en Saxe de son union prochaine avec une fille naturelle du régent. Mais à ce moment l'ambition du fils d'Auguste était sollicitée par de plus hautes aspirations.

1. L'épouse du capitaine eut plusieurs enfants et mourut en 1747.

V

Le comte de Saxe duc de Courlande et de Sémigalle.

Pendant le carnaval de 1726, le comte de Saxe était à Varsovie, où le roi tenait sa cour. Les aventures de Maurice alimentaient la curiosité publique. Les fêtes, les intrigues galantes semblaient absorber tous les esprits ; mais sous cette apparente légèreté, les hommes de plaisirs savaient donner leur attention aux affaires. Une question du plus haut intérêt pour la république et le comte Maurice s'agitait alors dans les conseils d'Auguste.

Entre la Livonie et la Pologne, était situé le duché composé de la Courlande et du Sémigalle. Ancien domaine de l'ordre teutonique, état souverain reconnu en 1562, ce duché avait séance à la diète de l'Empire, où sa chaise était renversée. Le duc jouissait du droit de battre monnaie et du pouvoir absolu au spirituel et au temporel : *Summus episcopus dux*. Il levait des taxes, faisait des lois, entretenait un ambassadeur à la cour de Pologne ; le roi de France le traitait de cousin, l'empereur d'illustrissime, la Pologne d'illustrissime très-haut.

Le duché de Courlande et Sémigalle se divisait en

quatre capitaineries soumises à une régence et en soixante bailliages. La religion dominante était la confession luthérienne; le duc résidait à Mittau.

Les ducs de Courlande avaient rendu de grands services à la Pologne dans les guerres contre les Suédois. En 1619 et 1700, ils perdirent leurs États pour rester fidèles à la république. Le duché passa successivement sous la domination des Saxons, des Suédois et des Moscovites. Le dernier duc fut réintégré dans sa souveraineté en épousant Anne Ivanowa, fille du czar Jean Alexiowitz, nièce de Pierre le Grand (1710). Le duc survécut peu de temps à cette union : il mourut pour avoir bu avec excès le jour de son mariage (1711). Le duc ne laissant pas d'enfants, la souveraineté échut à son frère Ferdinand.

Ferdinand n'était pas marié; son âge et ses infirmités ne permettaient pas d'espérer d'héritiers. Il professait la religion catholique et avait été forcé de se retirer à Dantzick à cause de ses exactions. Les Courlandais s'étaient complètement désaffectionnés de leur souverain. La Russie et la Prusse ne faisaient pas mystère de leurs intentions sur la Courlande : la Pologne, de son côté, méditait de procéder avec ce duché comme avec la Mazovie, et de le réunir à la république en le divisant en palatinats.

Dès 1724, les alarmes des Courlandais devinrent très-vives à ce sujet et des émissaires furent expédiés auprès des cours de Russie et de Prusse. Brakel, résidant à Varsovie pour le compte de la Courlande, avait essayé vainement de ramener l'opinion des Polonais à un sentiment plus juste des droits de sa nation; il constatait avec douleur l'insuccès de ses démarches et s'ingéniait sans relâche à imaginer des

combinaisons nouvelles. Brakel pensait avec raison que la mort de Ferdinand serait le signal d'une invasion et du démembrement de la Courlande. Le seul moyen de combattre ce danger était, selon lui, de le prévenir, en procédant, avant la mort de Ferdinand, à la nomination de son successeur. Les constitutions réservaient le droit d'élection aux États, mais la décision des États était soumise à la sanction du roi de Pologne. Il fallait que le souverain élu remplît la condition difficile de mériter l'agrément du roi ; il fallait encore qu'il donnât des garanties pour lutter avec avantage contre les rivaux qui se pressaient en foule ; pour gouverner ses sujets et les défendre contre la convoitise des puissances étrangères. Dans un but politique, Brakel s'était lié avec le comte de Saxe. L'affection que le roi témoignait à son fils, la considération dont Maurice jouissait à la cour, ses mâles qualités et ses connaissances militaires avaient paru au ministre courlandais des titres solides au choix de ses compatriotes ; il était depuis longtemps en pourparlers avec le fils d'Auguste.

Une combinaison imaginée par l'ambassadeur français à Saint-Petersbourg secondait merveilleusement les espérances de Brakel. Lefort avait négocié le mariage du comte de Saxe avec la princesse Élisabeth, fille de l'impératrice. La princesse et sa mère étaient disposées en faveur de Maurice ; cette union assurait sur sa tête la souveraineté de la Courlande.

Auguste avait commencé par donner son assentiment aux démarches de Lefort ; Maurice était prêt à se rendre à Saint-Petersbourg ; un ordre du roi lui défendit de partir. Le comte de Saxe, forcé de renoncer au plan de Lefort, n'abandonna pas ses

visées sur la Courlande. Sans tenir compte des ordres du roi, il se mit à la tête de quelques partisans, gagna secrètement Mittau et y entama une négociation politique et galante. Les États l'avaient accueilli comme leur futur souverain ; il voulut assurer le succès de sa candidature en se faisant une alliée de la duchesse douairière.

La duchesse était douée d'une grande beauté et d'un véritable mérite : « Libérale dans ses récompenses, sévère dans ses châtimens, bonne par tempérament, voluptueuse sans désordre, elle avait de l'élévation dans l'âme et de la fermeté dans l'esprit ¹. » Séduit par tant d'avantages et peut-être un peu par calcul, Maurice essaya de lui plaire ; entreprise hardie et hérissée de difficultés ! Mais Ivanowa se laissa toucher par les témoignages de la passion du comte et lui accorda toute sa bienveillance. La duchesse douairière déclara même qu'elle était décidée à donner sa main au fils d'Auguste, futur duc de Courlande.

Ces arrangements servaient les vues du comte de Saxe et des Courlandais. Les États convoqués publièrent des universaux ; les députés de la noblesse furent appelés à une assemblée provinciale extraordinaire. Le motif de la réunion était d'entendre le rapport de Brakel, député de la province à Varsovie, de « délibérer sur les moyens de conserver à perpétuité la province dans ses immunités et libertés.... et sur ce qui serait le plus convenable pour le bien public. » On ajoutait que le commissaire des guerres du grand-duché de Lithuanie, au nom du palatin de Vilna, avait promis son assistance pour le maintien des droits de

1. *Mémoires de Frédéric, roi de Prusse.*

la province, tant « pour les affaires publiques et particulières que par rapport à la succession éventuelle sur le fondement des lois. »

Les Courlandais s'étaient ouvertement déclarés : ils voulaient élire un duc. La République s'émut : à cette heure décisive, Maurice adressait au duc électoral une lettre dont nous publions quelques extraits :

Cauen, 30 may 1726.

« Le sacrifice est prest en Courlande et l'on attend que la victime; je ne manqueray de l'être si le roy me condamne, mais je ne puis trahir des gens à qui ma parole me lie et me deshonorer chez une nation qui a mit sa confiance en moy, jespere que l'univers ne me condamnera pas, quand il scaura, que jay toujours été soumis aux ordres du roy, meme dans mon engagement avec les Courlandais.... Mon dessein pourtant est, pour ne choquer personne, de ne prendre que le titre de regent pour un an, mais de successeur pour moi et ma postérité après la mort du duc Ferdinand¹.... »

Cependant l'État de la noblesse étant assemblé, le comte de Saxe fut élu à l'unanimité. Les circonstances de son élection et les motifs qui l'ont déterminé à accepter sont habilement exposés dans la lettre de notification qu'il adressa au primat du royaume de Pologne. Elle était conçue en ces termes :

« Monseigneur,

« La noblesse de Curlande, assemblée, m'a élu pour successeur du duc Ferdinand, le 28 de ce mois. A ce

1. Weber, p. 99.

début, Votre Altesse me regardera peut-être comme le chef d'un peuple révolté; mais je la supplie de suspendre pour un instant sa décision et d'entendre les raisons qui m'ont engagé à déférer à cette élection.

« J'avoue, Monseigneur, que, persuadé comme je le suis encore de la justice des Curlandais, j'ai pendant un temps eu des vues pour cet établissement; mais S. M. à mon départ m'ayant défendu d'y penser, je me rendis à Riga pour y solliciter des prétentions que j'ai sur des terres en Livonie, et voir s'il n'y avait pas jour à traiter mon mariage avec la duchesse de Curlande, démarches qui ne pouvaient choquer ni le Roi, ni la République. En passant à Mittaw, j'ai trouvé la noblesse convoquée depuis quinze jours pour procéder à l'élection d'un successeur au duc Ferdinand. Étant à Riga, j'ai su que le prince Mentzikoff avait envoyé une de ses créatures avec des sommes considérables, pour faire déclarer la Diète en sa faveur. Le duc de Holstein s'est aussi mis sur les rangs, se faisant fort de la protection de la cour de Russie. Enfin le duc Ferdinand a fait offrir aux Curlandais de renoncer à toutes ses prétentions s'ils voulaient élire un prince de Hesse-Cassel, actuellement au service du roi de Prusse, et qui devait être soutenu par la Suède et par tout le parti protestant. J'ai craint, Monseigneur, et je crois avec raison que les Curlandais, flattés par les puissances voisines de la conservation de leurs privilèges, et menacés par la Pologne de les perdre, ne prissent un parti également contraire à la tranquillité et aux intérêts de la République : c'est ce qui m'a déterminé à me mettre au nombre des prétendants, et la Curlande n'a penché en ma faveur que parce qu'elle a pensé qu'il n'y avait

point de sujet qui dût être plus agréable au Roi et à la République, ni causer moins d'ombrage à la Pologne et à ses voisins. »

Aussitôt que la décision de la noblesse fut connue, un envoyé du prince Mentzikoff vint déclarer à la régence que la Russie s'opposerait à l'élection du 28 mai. Le prince se rendit lui-même à Mittaw; il eut une entrevue avec le comte de Saxe. Les résolutions de la Russie furent nettement exposées : les Courlandais devaient procéder à une nouvelle élection; on leur désignait le candidat à élire; un délai de quelques jours était accordé; à l'expiration de ce délai, vingt mille Russes envahiraient les duchés.

Maurice avait répondu avec fermeté au prince Mentzikoff; il se disposa à résister à la violence. Les Courlandais se montraient décidés à le soutenir de toutes leurs forces. Les ressources du duché ne pouvaient offrir des moyens de résistance suffisants : Maurice avait prévu les événements et avant d'accéder aux propositions de Brakel, il avait fait part de ces propositions au roi. Auguste eût été flatté, sans doute, de l'élévation de son fils, mais la Pologne s'était prononcée pour l'incorporation de la Courlande; le roi était forcé de ne pas heurter le sentiment national : L'État embarrassé de ses finances et les vues d'hérédité qu'il poursuivait à l'égard de la succession au trône de Pologne, ne lui permettaient pas de contrarier l'opinion de ses sujets. Le roi n'avait pas encouragé le dessein de Maurice; cependant il ne pouvait se montrer complètement opposé à l'établissement de son fils. Maurice ne comptait pas recevoir d'abord des secours du roi; mais il avait le droit d'espérer que les circonstances détermineraient la

République à venir à son aide ; et, d'autre part, il agissait par la duchesse de Courlande pour se rendre l'impératrice de Russie favorable. Si la Pologne se montrait opposée à sa nomination, le comte était autorisé à penser qu'il serait soutenu par la Russie, et dans le cas où les Russes marcheraient contre lui en Courlande, la République était intéressée à le défendre. Telle était la situation que le comte de Saxe avait entrevue et s'était habilement ménagée. Aussi, sans perdre de temps, il fit connaître à Varsovie les dispositions de Mentzikoff.

Les prévisions de Maurice ne devaient pas être immédiatement réalisées. La cour de Varsovie subissait la volonté du ministre Flemming, ennemi déclaré de la famille Kœnigsmark, et l'intervention d'Anne Yvanowa n'avait pas encore produit son effet à Pétersbourg. Le primat du royaume de Pologne répondit à la notification de Maurice, en protestant « contre une entreprise contraire à la volonté de Sa Majesté et à ses droits, ainsi qu'à ceux de la République. » Cette réponse inattendue aggravait singulièrement la situation du comte de Saxe. Il fallait agir activement. Malgré les mauvaises dispositions de Mentzikoff, la Russie semblait plus accessible que la Pologne aux moyens d'influence de Maurice : il eut recours à la Russie. La duchesse de Courlande se rendit à Saint-Pétersbourg pour solliciter l'impératrice. Maurice, de son côté, écrivit au baron d'Ostermann, conseiller privé de l'impératrice une lettre habilement conçue et fortement raisonnée. Après avoir exposé la situation de la Courlande et les motifs qui avaient déterminé son élection, il rapportait les paroles de Mentzikoff. « On menace, disait-il, les chefs de la régence de les

envoyer en Sibérie et le pays de le mettre à la discrétion de vingt mille hommes, si la Diète n'est pas rassemblée dans dix jours.

« Voilà, Monsieur, où sont réduits les Curlandais, et c'est sur une lettre de créance de S. M. Impériale, dont le prince Dolgoruki est porteur, que l'on en agit avec eux. Que dirait l'Empire de Russie si l'on traitait de même les peuples qui sont sous sa protection ? Je ne vous écris point comme à un ministre, mais comme à un homme dont j'aurais fort à cœur de gagner l'estime et l'amitié ; je me flatte que celle qui est entre vous et le prince Mentzikoff ne vous empêchera pas de réfléchir sur le sort qu'on prépare aux Curlandais, et qu'ils n'ont mérité par aucune démarche. Que Votre Excellence envisage aussi les suites qui peuvent en résulter. S'il n'y avait que moi d'intéressé à leur conservation, on pourrait les détruire sans faire attention aux conséquences ; mais ils ont une protection plus puissante, et la situation présente de l'Europe est telle, que la moindre étincelle y peut causer un embrasement général. J'ai l'honneur d'être, avec toute la considération possible, de Votre Excellence, etc.,

« *Signé* : MAURICE DE SAXE. »

A Mittaw, ce 15 juillet 1726.

A la suite de ces démarches, la conduite de Mentzikoff fut blâmée et les troupes russes reçurent l'ordre d'évacuer le territoire courlandais. Mais la Diète de Pologne était convoquée à Grodno et on annonçait des mesures sévères contre la Courlande. Cependant, Maurice s'occupait d'organiser une armée et une représentation ducale ; il ne doutait pas du succès. Ses

projets, bien connus dès ce temps, étaient inspirés par un sentiment de profonde reconnaissance et par un esprit de sagesse auquel on ne devait pas s'attendre. Il voulait se dévouer au bonheur du peuple qui lui avait confié ses destinées. Pour cela, il avait compris qu'il fallait fonder des établissements utiles, pratiquer l'économie et développer le commerce et l'industrie. Tel était le plan d'avenir politique dont il faisait part à sa mère.

La comtesse de Koenigsmark n'était pas restée indifférente dans cette entreprise. Son séjour à Mittau, au temps de l'invasion de Charles XII, lui avait fourni l'occasion d'établir dans le pays des relations qui servirent à son fils. Aussi, l'époque de cette expédition fut l'occasion d'un échange de lettres nombreuses entre Maurice et Mme de Koenigsmark. Le comte de Saxe confiait ses secrets à sa mère et il en recevait des conseils et des secours de toute sorte, des soldats et de l'argent.

Le comte n'avait pas lieu d'être mécontent de ce qui se préparait à Grodno; il avait manœuvré pour s'y assurer un parti. D'autre part, l'ambassadeur de Russie déclarait formellement que l'impératrice ne consentirait jamais à l'incorporation de la Courlande à la République, ni à un changement de gouvernement dans le duché. Maurice devait se rendre à Grodno; un ordre du roi était venu arrêter son départ.

Il écrivait à sa mère, de Kowno, le 1^{er} octobre 1726 :

« Jusqu'à nouvel ordre me voilà forcé d'arrêter mon voyage à Grodno; le roi m'a envoyé un messager pour m'empêcher de partir. La cour veut savoir quelle tournure prendront les affaires. On craint que ma présence là-bas n'aigrisse les esprits; c'est

mon affaire. Il ne faut pas se flatter là-dessus ; tout reste en état. La cour de Russie a fait déclarer par un ambassadeur qu'elle ne voulait rien changer à ce qui existe. Nous verrons ce que les maîtres de la République (les Polonais) répondront à cela. J'ai lu le *post-scriptum* de la lettre que vous avez eu la bonté d'écrire au roi ; c'est très-bien ! je vous en fais mille remerciements. J'ai répondu au comte de Kronhielm pour lui demander s'il aurait encore la bonté de rester auprès de vous. Deux mois encore et tout sera décidé. Je comprends très-bien que je dois l'entretenir ; je le ferai volontiers. J'ai l'idée de le faire intendant de mes écuries ; cette place lui conviendra, car, si je me rappelle bien les préséances, elle vient immédiatement après celle de grand-maître. Je vous prie de m'écrire s'il a des états de service militaire. Ne lui racontez pas mes projets ; cherchez à m'en faire un partisan. Je voudrais le voir avant d'en venir à une conclusion. (Le comte de Kronhielm dont il est question n'est sans doute pas le même que celui dont on a déjà parlé.) S'il se passe quelque chose de nouveau, je ne manquerai pas de vous l'écrire¹. »

La Diète condamna l'élection, proclama la réunion de la Courlande à la République. Le roi rendit un diplôme révocatoire contre le comte de Saxe et lui expédia l'ordre de rapporter à la Diète tous les actes relatifs à son élection.

1. Cette lettre et plusieurs autres que nous extrayons de Cramer avaient été primitivement écrites en français. L'auteur des Mémoires de Mme de Koenigsmark les a traduites en allemand. Nous leur faisons subir une deuxième traduction pour les rétablir dans le texte primitif ; mais nous ne pouvons conserver l'orthographe de l'auteur.

Voici la réponse de Maurice :

Grodno, 23.

« Sire,

« En arivant ici, l'on ma remis la laitre, dont V. M. ma honorés le 11 du courant, jy vois avec une doulleur extraime la nessessites, sire, de vous desobeir, ou de me deshonorés ; jappelle de ma situation au cœur de V. M., sil ne me condanne pas, je me consolerés avec plesir du saurt (sort) que la destinée me prepare¹. »

Un peu plus tard, il écrivait au ministre Flemming pour lui déclarer que les Courlandais étaient décidés à se faire tuer jusqu'au dernier homme, plutôt que de subir les volontés de la Pologne, et il terminait cette fière déclaration par une citation latine, qui témoigne de sa résolution : « *Dixi et liberavimus animam meam.* » En même temps, il mandait au comte de Friesen : « Ma situation devient de jour en jour plus gaillarde ; mais je m'en f..., et je vas toujours le maimme trein. »

Le comte Maurice avait reçu les dépêches à Kowno ; il les expédia à sa mère en lui annonçant qu'il partait pour la Courlande, où il était appelé par le devoir. Il n'est ni abattu, ni découragé, et il n'abandonne pas la partie. Il adressait à sa mère les lettres suivantes, dictées par la colère et le désespoir :

« Kowno, le 5 novembre 1726.

« Le roi n'a pas approuvé mon choix : vous pourrez voir vous-même quelle a été sa réponse. En ce mo-

1. Weber.

ment je vais en Courlande où l'on presse mon retour. Je ne peux pas manquer de me présenter à des gens qui m'ont montré tant de zèle et de fidélité. Quant à ce qui est du juif Leman, je désire qu'il reste mon ami ; il y aura bientôt des occasions où il pourra me servir et y trouver son compte. J'ai toujours jeté les yeux sur lui comme sur un homme apte aux grandes affaires. Je ne sais pas si le roi me viendra en aide aussitôt que l'occasion s'en présentera, je lui écrirai pour que Leman voie bien que je veux faire honneur à ma signature. Je vous dis surtout que jamais plan n'a mieux été dressé que le mien. J'ai pour moi une partie de la Pologne et beaucoup de membres des États-Généraux. Le feld-maréchal entretient le roi dans l'idée que tout cela n'est pas encore fait et qu'il ne faut pas trop y avoir de confiance. On a épouventé mes partisans. Enfin, le roi a fait tout ce que la République désirait. En attendant, on m'a défendu d'aller à Grodno. Le grand-maréchal s'est tenu ferme comme un roc, et sa femme m'a fait tout savoir. Il a déclaré ouvertement que si la République employait la force contre la Courlande, il y entrerait à côté de moi avec une armée. Je me console, je suis tranquille. J'espère bientôt vous montrer un ordre remarquable du fameux Otto Wilhelm.

« Je crois que l'idée ne vous viendra pas d'écrire au roi. Un silence profond vaut mieux que des plaintes qui ne le touchent pas. Vous ne savez pas tous les moyens que j'ai cru devoir employer, je ne puis vous les décrire, mais je vous assure que tout cela est sans exemple¹. »

1. Dentwurdigerten der Grafin Maria Aurora Königsmark, von Friederich Cramer, p. 115.

« Mittau, 18 novembre 1726.

« Enfin, ce maudit conseil est terminé. Je suis sacrifié. On ne m'a même pas entendu ; je ne suis ni accusé, ni jugé. Cependant le roi est de l'avis de mes ennemis. Ils peuvent me faire tuer. Si je me livrais sans armes entre leurs mains je serais perdu. Je ne crains pas la mort, mais une pareille affaire doit étonner tout le monde. Je leur montrerai que jè ne suis pas un homme qu'on joue de telle façon. On me force à prendre les armes, je les prendrai. Tant que mes mains pourront tenir une épée je m'en servirai pour laver cet affront. Laissez-moi les mains libres, madame, vous verrez un de ces jours et sous vos yeux revivre le vieux Kœnigsmark, la terreur de l'Allemagne. »

« Mittau, 22 novembre 1726.

« Toutes mes réflexions sont faites ; j'ai écrit à tous mes amis, et j'écirai particulièrement à Charles Émile (Lowenhaupt) pour le prier de m'envoyer tous les officiers de sa connaissance. En Suède, ils sont plus de mille qui meurent de faim. Je l'engagerai lui-même, s'il s'ennuie en Suède, à devenir mon lieutenant. Je ne sais pas si la paresse le retiendra ou s'il ne voudra pas faire une expédition de ce côté. Il y va de son honneur d'entrer dans mes projets ; il est destiné à jouer le premier rôle. Sa sympathie pour moi devrait lui en faire une loi, sans compter la gloire de l'entreprise. J'ai beaucoup trop à faire ; je ne puis m'occuper en même temps de guerre et de politique ; j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider. Je ne vois pas ce qu'il fait en Suède lorsque j'ai besoin de secours. Occupez-vous de tout cela. Je pense que

si je lui écris c'est une affaire faite. En un mot, j'espère avoir ses trois ou quatre mille hommes, auxquels je confierai toutes mes espérances; peut-être ne seront-elles pas vaines, qui sait ce que le destin me prépare! Le monde verra peut-être en moi un nouveau Coriolan. Peut-être serai-je plus heureux que lui. En un mot, je puis vous dire que ma situation présage de grandes choses, ou au contraire mon étoile m'abandonnera tout à fait. La duchesse de Courlande paraît atterrée de ces événements inattendus. [Pour moi, je *peut* dire comme Nicomède: si le roi ne veut *être* un roi en peinture¹.]

« Quant au roi, il n'a pas plus bougé que s'il était de pierre. Il se trouve dans la même position que ce barbier qui criait toujours: le roi Midas a des oreilles.... Vous savez le reste. Je ne puis vous le cacher, il fait avec moi comme on fait aux enfants à qui on donne un peu de miel au bout d'un bâton. Il ne fait rien pour moi, mais il m'assure que j'ai son affection. Je puis tout entreprendre tant que j'aurai à mon service de l'argent et des Courlandais. »

Cependant, les puissances conseillaient à la Courlande d'entrer en arrangement avec la République; la duchesse s'attristait de la mauvaise tournure des affaires et Auguste faisait proposer à son fils des sommes d'argent pour l'engager à se retirer en France, l'assurant de son affection, le traitant « comme un enfant auquel on offre du miel au bout d'un bâton. » Maurice était dans une grande anxiété; mais « le vieux Kœnigsmark était ressuscité, » selon l'expres-

1. La phrase renfermée dans les crochets est ainsi orthographiée dans l'original.

sion du comte de Saxe, et il ajoutait : « Soit sur une brèche, sur un échafot ou par une fièvre que je termine ma vie, il m'importe guère. » Maurice feignit pourtant de céder et quitta la Courlande, mais il travailla à se créer une armée. Il se rendit à Dresde et à Paris pour faire appel à ses amis au mois d'avril 1727. En juin, il revenait à Dresde, se réconciliait avec son père, puis aussitôt s'échappait de la Saxe, passait en Pologne déguisé en paysan, traversait les forêts à cheval et arrivait à Mittau suivi de quatre officiers.

L'appel de Maurice produisit une vive émotion en France. On fit des enrôlements, on ouvrit des souscriptions. Les jeunes seigneurs s'inscrivaient pour servir en Courlande; gentilshommes et bourgeois apportaient des sommes considérables au banquier de l'expédition. Il y eut des actes de dévouement mémorables. Les femmes ne restèrent pas étrangères à cet élan. En France, en Russie, en Pologne, elles se prononçaient hautement pour lui. L'activité déployée par les femmes en faveur de Maurice paraissait si redoutable, que les ministres de Pologne avaient fait une condition de leur silence et de leur abstention pour consentir à un arrangement favorable au comte de Saxe. A la cour de Saint-Pétersbourg, deux princesses et l'impératrice elle-même faisaient des vœux pour le succès de son entreprise; la comtesse de Kœnigsmark lui envoyait le prix de ses diamants; la comtesse Bielinska sa vaisselle d'argent; une tragédienne de la Comédie-Française, Adrienne Lecouvreur, engageait ses bijoux et fournissait 40 000 francs à la souscription. En peu de jours, Maurice eut un trésor et une armée. Malheureusement la direction des amis du comte ne seconda pas l'enthousiasme. Il

avait demandé 3000 hommes, 1800 seulement furent engagés : le corps expéditionnaire se trouva réduit à 800 en s'embarquant à Lubeck.

L'affaire de Courlande se combinait avec les difficultés de la politique européenne. L'impératrice Catherine avait formé le projet d'assujettir le Nord à son empire ; l'Angleterre s'opposait à ce projet. La Russie, d'accord avec l'Espagne, favorisait les menées du chevalier de Saint-Georges, prétendant à la couronne d'Angleterre. La France, alliée à l'Angleterre, mettait 160 000 hommes sur pied pour combattre les desseins de Madrid. Louis XV, recherchant un moyen d'influence pour appuyer Leckzinski détrôné par Auguste et la Russie, était intéressé à maintenir l'agitation sur les frontières des États du Nord. Dans les complications de cette situation, le comte de Saxe recevait des encouragements et des promesses de secours des ministres de Londres et de Paris. Par suite des circonstances et d'intrigues, la politique Russe se trouvait engagée à soutenir la Courlande contre la Pologne. Catherine s'était laissé gagner par les instances d'Iwanowa, et la diète, en déclarant l'incorporation du duché à la République, faisait cesser toute hésitation. Bertuchef déclara donc aux ministres de Varsovie que la Russie s'opposerait à l'envoi des commissaires polonais à Mittau, et promit à Maurice une armée de 80 000 hommes.

Les Russes inspiraient peu de confiance au comte de Saxe. « Grecs sont grecs, » écrivait-il à la comtesse de Kœnigsmark. Malgré ces défiances, les États se sentant appuyés, maintenaient leurs droits et envoyèrent un ambassade à Varsovie. L'ambassadeur fut traité en rebelle et jeté en prison.

Au milieu de ces graves événements, les caractères de Maurice et de Mme de Kœnigsmark apparaissent avec des contrastes singuliers de haute raison et de légèreté. Mme de Kœnigsmark se faisait rendre compte des événements, des mariages, des modes de Dresde; envoyait à son fils des vers, des épigrammes et des chansons contre la cour de Varsovie. Le comte de Saxe chantait les chansons de sa mère et lui peignait le portrait d'une belle dame française « très-aimable, adorée de tous, très-riche en sentiments et en esprit, grande comme la comtesse de Cosel avec un pied mignon et une jolie figure, maîtresse de ses actions et de bonne famille. Elle avait vingt-six ans et n'était pas mariée : depuis quatre ans il l'aimait et en était aimé. »

Les principaux traits se rapporteraient à l'actrice qui venait de signaler son attachement à Maurice par le sacrifice de ses diamants; mais les particularités relatives à la famille nous font un devoir de chercher l'original dans une sphère en dehors du théâtre. On pourrait peut-être reconnaître Mlle de Sens, de la maison de Condé, et auprès de laquelle nous trouverons, plus tard, le comte de Saxe assidu et bien accueilli.

Du reste, pendant qu'il se montrait empressé à mériter les faveurs de la duchesse de Courlande, le comte donnait aussi, à Mittau, l'exemple du libertinage. Depuis l'expédition des Russes, il était logé au palais; là, sous ce toit hospitalier, il ne ménageait pas les affronts à la princesse : une demoiselle de la suite de la duchesse avait cédé à son caprice. Un soir, un serviteur traversait les cours avec une lanterne; il aperçut un homme qui emportait une femme dans ses bras. Effrayé, il poussa de grands cris; la lanterne s'éteignit; dans les ténèbres, l'homme et son fardeau.

tombèrent : une sentinelle accourut; on releva le comte de Saxe.

Malgré ses désordres et ses désaccords avec la République, le comte ne cessait pas de correspondre avec le roi; il alla même rendre ses devoirs à son père à Pilnitz et à Dresde. Auguste ne témoigna aucun mécontentement à son fils; il ne lui parla point de la Courlande, mais il le fit prévenir de ne plus y penser sous peine de perdre toutes ses pensions. La menace devait faire impression. L'argent, élément indispensable du succès, faisait défaut au comte Maurice; il suivait des négociations ruineuses avec des juifs et Mme de Kœnigsmark engageait pour lui ses dernières ressources. Dans ce temps-là, Catherine mourut; cette circonstance pouvait apporter des changements dans la politique de la Russie. L'impératrice avait fini par subir la séduction de Maurice; elle lui témoignait un intérêt qui touchait à la tendresse. La mort de Catherine était une catastrophe pour le comte de Saxe; il tenta vainement de ramener les ministres de la République. L'envoi de commissaires polonais à Mittau lui fut annoncé comme une mesure irrévocable.

Incertain sur l'attitude que prendrait le gouvernement du czar, menacé par les ministres de la République, Maurice ne pouvait résider en sûreté à Mittau. A chaque instant, la capitale de Courlande, ville ouverte, était exposée à une attaque des Russes ou des Polonais. Cependant les négociations en Angleterre et en France étaient encore en pleine activité. Le comte se retira successivement à Kœnigsberg et à Libau pour correspondre avec ses émissaires; là, il reçut de Dantzik ses équipages et quelques troupes; mais désespérant d'obtenir des secours des puissances étran-

gères, il vint s'enfermer dans l'île d'Usmaiten le 8 août. « Pries Dieu pour moi, écrivait-il, à la veille de prendre cette résolution, je vais entreprendre l'aventure la plus périlleuse. » La situation était critique, en effet, et exigeait des résolutions extrêmes.

Usmaiten était une position facile à mettre à l'abri d'un coup de main. Le comte de Saxe s'occupa de fortifier l'île. Son armée comptait quelques centaines de soldats; il ramassa une centaine de paysans et commença à construire des fortifications. A Crachnitz, dans une simple maison, quelques hommes armés à la hâte avaient résisté victorieusement, sous ses ordres, à des détachements bien supérieurs de Polonais. Que n'avait-il pas droit d'espérer avec des troupes disciplinées, dans un poste fortifié par la nature et par des ouvrages d'art?

Au point où était parvenu le débat, un conflit pouvait éclater entre les Russes et les Polonais et Maurice calculait sur cette éventualité pour dégager sa situation. L'envoi des commissaires en Courlande constituait, de la part de la République, une prise de possession du duché; la Russie voulait s'opposer par les armes à l'exécution de cette mesure; on devait, selon toute apparence, en venir aux mains. Le comte de Saxe resterait-il simple spectateur de la lutte? Il se proposait, au contraire, de prendre parti pour la République. « Mentzikoff se trouvera entre deux feux, écrivait-il à sa mère; vous savez que je préfère ceux-ci (les Polonais) à ceux-là (les Russes). » Il comptait d'ailleurs, encore sur le roi et sur ses partisans de Pologne. Mais, à tout événement, soit pour résister à ceux qui l'attaqueraient, soit pour attaquer les Russes, il appela les Courlandais aux armes.

Sa proclamation, premier acte d'autorité souveraine du comte de Saxe, produisit un effet contraire à celui qu'il s'était proposé. La lutte avec les Russes ou les Polonais présentait de grands périls et nécessitait des dépenses ruineuses. La noblesse courlandaise était brave, mais avare : elle ne répondit pas à l'appel de son souverain ; Maurice fut déçu dans ses espérances. Tandis que ses sujets lui refusaient tout secours, le duc Ferdinand faisait saisir à Dantzick un convoi de mille fusils destinés pour l'île d'Usmaiten ; en Prusse, on arrêtait deux cents recrues en marche vers la Courlande ; des bateaux, des munitions de guerre étaient retenus à Dresde ; les envois d'argent éprouvaient des retards de toute sorte à Hambourg et à Lubeck. Les Russes, de leur côté, demandaient impérieusement l'annulation de l'élection de Maurice, son expulsion du territoire courlandais, et une délibération des États pour s'opposer à la division du duché en palatinats et à l'incorporation avec la Pologne.

Au milieu de ces dangers et de ces contre-temps, Maurice, réduit à ses seules forces, travaillait avec ardeur aux fortifications de son île ; il refusa de répondre aux communications des envoyés Russes et attendit l'arrivée des commissaires polonais qui devait faire éclater les hostilités.

Le traité d'Oliva¹, portant défense d'élever des forteresses en Courlande, servit de prétexte aux généraux russes pour faire avancer leurs troupes contre l'île d'Usmaiten. Sommé d'accéder aux intimations du czar, le comte de Saxe demanda des garanties pour une retraite honorable, et un délai de dix jours

1. 1666.

pour évacuer ses bagages et ses munitions. Maurice n'avait point l'intention de capituler : les travaux de fortification n'étaient pas assez avancés pour opposer une sérieuse résistance ; il voulait gagner du temps et se mettre en état de défense respectable. A cette ruse autorisée par les usages de la guerre, le général russe répondit par une trahison inexcusable d'après les lois de l'honneur : il fit proposer une entrevue et disposa une embuscade. A un signe, un corps de douze cents hommes devait s'emparer du comte de Saxe. Maurice fut prévenu. Il se rendit au lieu désigné, aborda le général avec un noble courroux, lui reprocha sa trahison ignominieuse et le menaça de le poignarder au moindre mouvement.

Le lendemain, le général russe fit dire au comte qu'il lui accordait vingt-quatre heures pour se retirer ; à l'expiration de ce délai, il devait être traité sans quartier. Maurice avait, pour tous moyens de défense, deux cent quarante-sept hommes et neuf canons. Reconnaissant l'impossibilité de résister, il s'était déjà dirigé vers la Prusse, en traversant le lac, abandonnant tous ses bagages. Le bruit se répandit à Dresde qu'il avait été fait prisonnier. Mais il parvint à s'échapper avec trois domestiques.

A l'abri de ses ennemis, le comte de Saxe ne s'éloigna pas du théâtre des événements. La solution des difficultés n'était pas définitive. Les Russes et les Polonais restaient en présence, les armes à la main ; une lutte pouvait s'engager. Maurice se tenait prêt à se jeter dans la mêlée. Retiré d'abord en Prusse, il se rendit plus tard secrètement à Dantzick, où Mme de Koenigsmark lui fit tenir des sommes considérables. A Dantzick, il fut rejoint par plusieurs seigneurs courlandais.

Les commissaires de la République entrés en Pologne, malgré les protestations des Russes, avaient commencé l'exécution du mandat rigoureux dont ils étaient chargés.

Les équipages du comte de Saxe furent distribués aux soldats polonais.

Le 8 décembre, une nouvelle régence fut établie.

Les Russes protestèrent ; les Courlandais firent des réserves et députèrent des commissaires à Saint-Petersbourg ; Ferdinand signifia son opposition à la régence ; le comte de Saxe envoya une protestation à toutes les cours de l'Europe.

Ainsi fut amortie une discussion qui pouvait entraîner de grandes guerres. Cette entreprise, que l'ambassadeur Lefort avait appelée une *guerre de quenouille*, à cause de l'intérêt que les femmes témoignaient à Maurice, présentait par elle-même, des chances de succès presque certaines. Le comte de Saxe s'était entouré des précautions les plus sages. Fils du roi Auguste, il ne devait inspirer aux Polonais ni craintes ni jalousies en devenant souverain d'un petit État vassal de la République. Cependant, les Polonais lui furent hostiles à Grodno ; ils obéissaient aux manœuvres de la Russie et aux instigations du ministre Flemming. Maurice avait été tacitement approuvé par son père ; il avait reçu des promesses de la France, de l'Angleterre et de l'impératrice Catherine. Auguste, contraint par la Diète de Grodno, déposséda son fils de la souveraineté qu'il l'avait aidé secrètement à conquérir, et, plus tard, traita d'aventure de *galopin* une tentative qu'il avait lui-même conseillée. Les grandes puissances abandonnèrent les Courlandais à leur sort. La Courlande,

eu égard à son défaut d'activité et d'énergie, mérita d'être appelée par Voltaire la *moderne Bèotie*.

On remarque toujours quelque figure romanesque mêlée aux événements de la vie du comte de Saxe. Il avait su plaire à la duchesse de Courlande; Anne Ivanowa lui offrait de partager avec elle la souveraineté ducale. Il ne sut pas apprécier la tendresse d'Ivanowa et perdit, par une légèreté impardonnable, l'affection d'une princesse qui aurait pu lui donner plus tard une couronne d'empereur. D'autre part, les intrigues de Lefort, dont on ne dé mêle pas l'intérêt et le motif, et qui tendaient à marier le comte Maurice tantôt à la princesse Élisabeth, tantôt à la fille de Mentzikoff, tantôt à une parente de l'impératrice, ne furent probablement pas étrangères à l'insuccès de Courlande. Quoique les prétentions du comte de Saxe fussent dès lors irrévocablement jugées, il n'en retint pas moins le titre d'Altesse, duc de Courlande et de Sémigalle.

Le comte de Saxe revint en France.

On raconta, alors, qu'en arrivant à Paris, il courut chez la tragédienne qui l'avait si généreusement aidé dans son entreprise. Adrienne Lecouvreur était absente et une lettre ouverte, oubliée sur la cheminée, révéla au comte certaines circonstances qui ne pouvaient lui laisser aucun doute sur la nature des relations établies entre elle et un neveu de l'abbé de Tencin. Aussitôt il se fait conduire chez son rival, le ramène chez Lecouvreur, et après un profond salut, se retire en disant :

« Je m'éloigne, belle dame. Je sais que le vaincu doit céder la place au vainqueur. »

Nous rapportons cette anecdote comme un bruit du

temps ; mais nous ne saurions l'admettre comme l'expression d'un fait vrai. Si elle est dans les mœurs de l'époque et d'un des principaux personnages, on verra par la suite quelle est en contradiction avec le caractère violent et jaloux du comte de Saxe.

VI

Adrienne Lecouvreur.

Le retour du comte de Saxe à Paris fut un véritable triomphe. L'expédition de Courlande avait revêtu à tous les yeux des proportions héroïques ; on l'élevait au niveau des faits les plus éclatants. Paris protestait contre la Pologne et la Russie, en maintenant à Maurice les titres d'Altesse et de Duc. Ce n'était pas assez : les beaux esprits évoquaient les souvenirs du passé et cherchaient dans l'histoire de glorieux rapprochements afin d'honorer le fils d'Auguste. Un héros du Nord, Arminius, avait joui de la confiance d'un Auguste et tenu en échec les troupes romaines ; Maurice s'était défendu contre les armées russes : Arminius et Maurice avaient ambitionné le pouvoir souverain : Maurice fut surnommé Arminius. A la cour, dans les coulisses de l'Opéra, dans ces petites maisons où gentilshommes et financiers, comédiennes et dames de

haut rang aimaient à se rencontrer sur le pied de l'égalité, où le comte de Charolais recevait tour à tour la Delisle¹ et Mme de Courchamp², Arminius était accueilli comme un héros victorieux.

Le comte de Saxe ne résista pas aux séductions qui venaient au-devant de sa nature ardente ; il chercha dans les plaisirs une consolation aux rigueurs de la fortune. Duc élu par les Courlandais, flatté, encouragé par les amis nombreux qui s'étaient associés à sa fortune, il portait haut la conscience de ses droits et ne négligeait rien pour les faire valoir.

Le duc Ferdinand était réintégré dans l'exercice de l'autorité souveraine : les cours de Varsovie, de Prusse et de Saint-Petersbourg, semblaient ajourner leurs compétitions. Cependant, les intrigues n'étaient pas ralenties : la Pologne continuait ses menées et préparait ouvertement l'incorporation de la Courlande à la République, pour le moment où Ferdinand cesserait de vivre. Maurice était opposé à ce projet ; il voulait maintenir l'intégrité de la Courlande comme État séparé et maître de ses destinées ; il ne doutait pas qu'une nouvelle élection ne lui fût favorable. Mais, par quel moyen le maréchal de camp des armées du roi de France pouvait-il lutter contre les forces d'un royaume ? Maurice avait des partisans dans toutes les cours de l'Europe. En France, il pouvait compter sur l'opinion et sur les gazettes, deux puissances qui commençaient à établir leur influence en regard des armées et de la diplomatie. Dès le dé-

1. Célèbre actrice de l'Opéra.

2. Angélique-Sébastienne Ruau du Tronchet, mariée à Jean-Louis Guillemain, baron de Courchamp, maître des requêtes.

but des affaires de Courlande, les sympathies de la France s'étaient prononcées ; les gazettes françaises n'avaient laissé échapper aucune occasion de publier des bulletins favorables à l'expédition. Ce concours ne fit pas défaut à Maurice dans sa défaite ; il sut habilement en tirer parti.

Le 18 février 1729, on lisait dans le *Mercur* : « La Russie promet des secours à la Courlande, pour une nouvelle élection, après la mort du duc Ferdinand. » Plus tard, au mois de mai, on lisait encore : « On assure que le czar a écrit au roi de Pologne pour l'engager à être favorable au comte Maurice dans la nouvelle élection. »

Ces bruits étaient évidemment répandus dans l'intérêt du comte de Saxe, peut-être imaginés par lui-même. C'était un cri d'alarme, une protestation de la part de Maurice pour tenir ses amis en éveil, pour leur dire qu'il était toujours sur la brèche.

Cette époque fut pour le comte de Saxe un temps de succès frivoles et d'occupations sérieuses. Les entraînements du monde occupaient ses nuits. Il consacrait une partie du jour aux soins de son régiment et aux études militaires. Avec son tempérament robuste et son esprit tenace, il faisait face aux travaux les plus divers. Maurice accordait des égards pressés à deux femmes placées par la naissance aux extrémités opposées de l'échelle sociale, et dont nous avons trouvé les noms réunis dans les affaires de Courlande. L'attachement de Maurice pour l'une de ces deux femmes semblait augmenter par la reconnaissance, peut-être aussi par le pressentiment de la fin prochaine qui la menaçait.

Les mémoires et les historiens se taisent sur la

liaison qui aurait existé entre le comte de Saxe et une princesse de la maison de Condé, Mlle de Sens¹. On n'a que des conjectures sur ces relations ; mais elles semblent assez concluantes pour en induire avec certitude qu'un commerce d'une nature intime et secrète a existé entre la petite-fille des Condés et le fils d'Auguste. Nous en avons rapporté un commencement de preuve dans une lettre du comte, précédemment citée. Des faits viennent corroborer ce premier témoignage et le caractère même du comte pourrait fournir un argument à l'appui d'une opinion que les circonstances rendent vraisemblable. Les attentions de Maurice n'ont jamais passé pour des extases platoniques. Or, la princesse de Sens ne craignait pas de recevoir publiquement la cour du comte de Saxe.

L'hiver de 1729 fut excessivement rigoureux ; le thermomètre descendit au froid de 1709 ; la Seine était prise au-dessus et au-dessous de Paris ; les voitures ne pouvaient circuler sur les pavés couverts de neige et de glace ; les théâtres étaient fermés. Dans cette interruption forcée des amusements ordinaires, l'imagination créa des passe-temps nouveaux : on vit apparaître des voitures de forme nouvelle, au Cours-la-Reine et à Versailles. Pendant que le peuple se chauffait aux brasiers et aux feux entretenus sur les places publiques, le roi, les seigneurs se promenaient dans des traîneaux, en costumes des plus galants, avec bourse de taffetas blanc, nœuds de rubans couleur de rose, bonnets et redingottes fourrés, moustas-

1. Sa mère était Madame la Duchesse, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan, elle était sœur des princes de Conti, de Charolais et de Clermont.

ches postiches. Les dames portaient bagnolettes¹, mantille, et, par-dessus les habits, des manières de casaquin à la polonaise. Le comte de Saxe était l'organisateur de ces divertissements. Homme du Nord, élevé à la cour d'Auguste, il connaissait toutes les ressources des pays septentrionaux pour égayer la saison des frimats. Sous sa direction, on mit à la mode les courses en traîneaux et la population fut agréablement captivée par ce spectacle. Les chevaux, richement harnachés et caparaçonnés, faisant résonner des grelots d'argent, couraient sur le sol glacé; les traîneaux, couverts de peintures éclatantes et d'ornements bizarres, étaient pavoisés de couleurs diverses; des fanfares retentissantes se mêlaient à ces courses : c'étaient les fêtes de la Newa ou de la Vistule transportées sur les bords de la Seine. Les plus grands seigneurs et les dames des plus illustres maisons prenaient part à ces courses. Le duc de Retz, le prince de Carignan, la duchesse de Bourbon étaient cités pour leur magnificence et leur adresse à conduire ces fragiles équipages et plus d'une fois la princesse de Sens se montra dans son traîneau, mené par le comte de Saxe avec une habileté et une hardiesse qui enlevaient tous les suffrages. Ce voisinage autorisait les médisances. Nous aurons à recueillir dans la suite d'autres faits qui laissent peu de doute sur l'intimité qui a existé entre ces deux personnes.

En même temps que le comte s'acquittait de ses

1. Son Altesse royale veuve du régent, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, habitait Bagnolet. La mode adopta certains ajustements des paysannes de ce village et on les appela des Bagnolettes

devoirs de soldat et de courtisan, il se montrait d'une grande assiduité à la comédie, où il était attiré par une passion déclarée pour une célèbre tragédienne. Cette passion est un épisode saillant dans la vie du comte Maurice. La femme qui en fut l'objet était douée des grâces de l'esprit et des agréments extérieurs; elle illustra son art; elle fut encore recommandable par l'élevation de son caractère; elle sut mériter les applaudissements d'un public léger, « toujours prêt à tirer l'épée pour des filles d'opéra¹, » et l'admiration des hommes supérieurs de son temps. Le cardinal de Fleury l'appelait « Mademoiselle Lecouvreur; » on lui dédiait des poésies; elle était placée dans le poème du Temple du Goût. Sa fin fut déplorable et a donné lieu aux opinions les plus étranges. Voltaire a rendu un hommage éclatant à la comédienne; elle fut, à son début, l'objet des soins du poète et resta son amie toute sa vie.

Les témoignages de cet attachement abondent dans les œuvres de Voltaire. En 1723, il écrivait de Rouen à Thierrot : « Je partage mes soins entre une ânesse et *Marianne*². Dites à Lecouvreur qu'il faut qu'elle hâte son voyage, si elle veut prendre du lait d'ânesse dans la saison. N'oubliez pas de lui dire combien je serais charmé de pouvoir passer quelque temps avec elle. » Voltaire, l'homme occupé de tant de choses, suivait avec intérêt les progrès de Lecouvreur. « Mademoiselle Adrienne réussit à merveille, écrit-il en 1725; elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné la préférence; elle oublie au milieu de ses triomphes qu'elle me

1. Lettres de Mlle Aïssé.

2. Tragédie de Voltaire jouée en 1724.

hait. » Les femmes du plus haut rang et les plus respectées encourageaient la protégée de Voltaire. Dans une lettre du poëte à la présidente de Bernières, on lit ces mots : « La petite Lecouvreur réussit à Fontainebleau comme à Paris; elle se souvient de vous dans sa gloire et me prie de vous assurer de ses respects » (novembre 1724). L'abbé Nadal¹ accusa Lecouvreur d'avoir mal joué une fois dans sa vie de peur qu'il ne fût applaudi une fois dans la sienne (Voltaire, 1725. L. à Thierrot).

Adrienne Lecouvreur s'est rendue célèbre par ses qualités personnelles autant que par son talent²; le monde l'accueillit avec distinction. Sur ce théâtre difficile, elle sut se faire estimer par un rare désintéressement, et un tour de franchise qui semblait une piquante nouveauté dans les sociétés où elle était reçue. Son origine est restée fort obscure. On la disait fille d'un chapelier et cousine germaine d'une blanchisseuse. On rapportait que tout enfant elle courait nu-pieds par les ruisseaux. Dumarsais et Baron passent pour avoir été ses maîtres. Voltaire, lord Pétersbourg et plusieurs autres, eurent, dit-on, ses faveurs. On doit remarquer que les mémoires touchent avec une extrême discrétion à la vie intime de Lecouvreur. La comédienne semble avoir dans sa nature et affecter dans ses actions une réserve, un air de mystère devant lesquels on s'arrête avec respect.

1. Nadal, auteur d'une tragédie de *Marianne* qui fut sifflée à la représentation. Lecouvreur jouait le principal rôle.

2. Seule, de la nature elle a su le langage.
Elle embellit son art, elle en changea les lois.
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage :
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

(Voltaire, quatrain pour le portrait de Mlle Lecouvreur.)

On ne connaît point le lieu où furent son berceau ni sa demeure¹ ni sa tombe ; on connaît à peine ses amants. Les faiseurs d'anagrammes avaient trouvé par une transposition des syllabes que Lecouvreur formait le mot couleuvre. En dépit du préjugé, elle était comme la couleuvre inoffensive, élégante et timide.

« Lecouvreur avait une tête charmante, très-variable, où le sourire n'était pas tout à fait dégagé de la mélancolie. L'air de tête avait un vif agrément ; les yeux s'ouvraient dans l'azur et dans la flamme : beaux yeux qui chantaient toutes les symphonies de l'amour. Qui avait plus qu'Adrienne Lecouvreur, la science des passions ? quand elle parlait en scène des tempêtes de son cœur, on la croyait au premier mot, car on savait que celle-là avait étudié l'amour.... en aimant². »

1. Dans une publication récente, M. Jules Lacroix, le savant conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, a relevé un document d'après lequel Adrienne Lecouvreur aurait habité la rue du Batoir-Saint-André, quartier de l'École de médecine. Cette rue commence au coin de la rue Hautefeuille et finit à la rue de l'Éperon. En 1300 elle se nommait rue Platrière ; Serpente en 1521. En 1525, elle prit le nom de Haute-Rue dite du *Batoir*. On voyait un *batoir* à l'enseigne de la maison Dubreuil.

L'appartement d'Adrienne Lecouvreur était au n° 13. Nous copions M. Jules Lacroix : « Dans l'aile gauche, sur la cour, on voit deux pièces dont les plafonds sont peints d'arabesques en or, avec le chiffre de A. Lecouvreur. Au dessus de la cheminée du boudoir, maintenant servant de cuisine à une brocheuse, on voit représenté Orphée charmant avec sa lyre une femme assise représentant l'Étude. Cette sculpture est bordée en or et surmontée de deux aigles et de deux écussons dont un représente un palmier et l'autre est un peu effacé. Nous pensons que cela paraît se rapporter au maréchal de Saxe. » La maison du n° 13 existe encore ; mais il ne reste aucune trace des vestiges cités plus haut.

2. *Galerie du dix-huitième siècle, princesses de comédie et déesses d'opéra*, par Arsène Houssaye, p. 3.

Selon mylord ***, il n'y avait que quatre merveilles dans Paris, et Lecouvreur était la deuxième¹.

Si Adrienne couvrit d'un voile mystérieux quelques faiblesses de son cœur, elle fit éclater au grand jour sa passion romanesque pour le comte de Saxe qu'elle aima jusqu'à la fin de sa vie. Dès son arrivée à Paris, Maurice s'attacha à Lecouvreur : la comédienne répondit à ces sentiments par une tendresse et un dévouement dans lesquels elle fit entrer toutes les facultés aimantes et nobles de son âme. Adrienne, applaudie sur la scène, recherchée dans les salons, triomphant dans tout l'éclat du talent et de la beauté, exposée à toutes les séductions, garda longtemps à Maurice une fidélité peu commune. Parmi les plus empressés à lui plaire, on citait le comte Augustin d'Argental. Le jeune comte était « le plus joli garçon du monde, » au dire de Mlle Aïssé² : sa position de famille lui donnait un rang honorable. Aux avantages de la fortune et de sa personne qui semblaient devoir assurer ses succès auprès d'une femme de théâtre, il joignait beaucoup d'esprit et une grande sensibilité.

Lecouvreur, qui donnait un exemple si rare de fidélité au comte de Saxe, n'était pas moins sûre dans les relations d'amitié. Elle eut l'heureux privilège de conserver pour amis ceux qui avaient été admis dans son intimité à un titre plus particulier. On sait la part active et dévouée qu'elle prit à l'affaire de Courlande. C'est à quelques fragments de lettres adressées par Adrienne à un de ses amis qu'il faut demander quelques-uns des secrets de cette affaire.

1. Lettre à mylord ***, par Dalainval.

2. Lettres de Mlle Aïssé, publiées par Ravenel, p. 157.

Lecouvreur écrivait au lendemain de la défaite, d'après les confidences de Maurice; elle dévoile les intrigues puissantes qui ont autorisé et préparé la tentative et les intérêts qui l'ont fait échouer. Il est intéressant de connaître ce document diplomatique tracé par une comédienne sur l'événement le plus considérable de la vie du comte de Saxe : il donne en même temps une idée de l'énergie des sentiments qu'Adrienne avait voués à Maurice.

« Mlle Lecouvreur à M.

« De Paris, le 31 décembre 1726.

« J'ai été très-longtemps sans recevoir des nouvelles de Courlande, et puis j'ai reçu neuf paquets en deux jours. Le charme est cessé, et depuis j'en reçois deux fois la semaine régulièrement. Il est impossible, quand on voit tous les détails de cette affaire, de n'être pas dans la dernière des impatiences contre le père; la conduite de l'un est aussi blâmable et inconcevable que celle de l'autre est intéressante et digne et habile au milieu de tous les revers. Mais que faire contre la force et la faiblesse honteuse d'un roy qui se laisse gouverner par le plus cruel ennemy de sa gloire, et par l'homme du monde le plus déchaîné contre ce fils dont il n'est pas digne. Assurément ils ont autorisé tout ce qui luy était contraire par haine, par envie, ou par intérêt, et découragé ceux qui voulaient contribuer à une si belle entreprise. Les anciens rivaux qu'un seul mot pouvoit confondre recommencent de plus belle, depuis la proscription prononcée par la diette et signée par le roy. Concevés-

vous que l'on ait pu signer un acte qui mette cette tête à prix ? Un père, pour un projet si noble, qu'il a approuvé d'abord et qui luy seroit très-utile à l'avenir ! L'ascendant du Fl.... est insurmontable, ou plutôt il n'y a plus ny humanité, ni raison dans cette âme. Tout cela est avec des circonstances qu'il m'est impossible de vous écrire, mais qui vous feroient redoubler d'estime et d'attachement pour le proscrit, de même que d'impatience, pour ne rien dire de plus, contre celui qui a tant de faiblesse ; car il ne tenoit qu'à luy, de l'avouer même de ses plus grands ennemis. Les sujets menacés tiennent encore bon ; mais que feront-ils contre deux puissants royaumes et un aussi grand empire ? car les Prussiens sont unis aux Russes ; tous deux dissimulent encore, mais il ne faut pas se flatter ; je crois cette affaire très-manquée. L'Angleterre avoit promis un secours qu'elle ne veut plus donner, et prend pour prétexte que l'on ne veut pas manquer au roy père qui s'est déclaré si authentiquement opposé à la confirmation de cette élection. On se barricade dans la capitale, et on ne veut pas abandonner des gens qui veulent périr pour leurs droits et leur choix. Mais ils se feront tous écharper, s'ils persistent ; ils seront attaqués de tous côtés, dès que les premiers auront commencé. Voilà la perspective où je suis dans un temps où l'on me témoigne plus d'affection et de confiance que jamais. Toute cette affaire ressemble parfaitement à un roman, et je meurs de crainte d'approcher de la catastrophe. En vérité cela serait affreux, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis tourmentée. Toutes ces circonstances ne doivent pas vous déterminer à partir. Si le succès étoit plus apparent, s'il y avait moins loin, et

si ce n'était pas une si considérable démarche, il y a longtemps que je vous aurois exhorté de partir. Mais tout est trop en l'air pour pouvoir risquer une entreprise d'où dépend toute votre fortune; et celle de celui pour qui vous la vouliez faire est trop déplorable par elle même pour s'engager à de telles reconnaissances. Il n'y en a déjà que trop qui l'ont suivi, pour lesquels je suis assuré qu'il est plus embarrassé que pour luy même. Ses pensions sont saisies, et sa tête à prix : il a pensé même être arrêté aux environs de cette diette où il se rendait les nuits inconnito. »

Deux ans après, le comte de Saxe était parti pour Dantzick; il poursuivait son projet de mariage avec la duchesse de Courlande. Le but de ce voyage était un mystère en France; les amis de Maurice s'en inquiétaient. A cette occasion, nous extrayons encore quelques lignes d'une lettre de Lecouvreur :

« Vous voulés savoir des nouvelles de notre héros, car, entre nous deux et tout bas, c'en est un, au moins en le comparant aux princes du siècle; il est reparti pour Dantzick, parce que son père le veut marier. A juger sans prévention de cette affaire, je n'ai pas opinion qu'elle réussisse; non que je la déconseille ni que je me flatte, je fais mon devoir et par delà, mais cette alliance est telle, qu'il est impossible qu'il ne s'y trouve de grandes difficultés des deux parts. J'attends cependant si on le fera passer plus loin; cela peut très-bien arriver, et, sous le prétexte de mariage, on peut négocier des choses dont le succès en rendroit l'exécution plus facile. Peut-être aussi reviendra-t-on dans deux mois. Cette alternative ne laisse pas d'agiter ceux qui y prennent

beaucoup d'intérêt; je vous en donneray des nouvelles ¹. »

Avec quelle mesure, avec quelles expressions délicatement nuancées d'orgueil et de résignation, Mlle Lecouvreur parle « tout bas » de « notre héros, qui en est un, au moins en le comparant aux princes du siècle » — « son père veut le marier » — « je ne le déconseille ni ne me flatte, » dit la pauvre femme menacée dans son amour. Ce trait élève certainement Lecouvreur à la hauteur des héroïnes dont elle interprétait les nobles sentiments sur la scène. On est tenté de croire qu'elle ne trouve que pour Maurice de ces beaux effets de simplicité et d'éloquence. Elle paraît avoir peu écrit; les trois lettres rapportées par extrait sont les seules qui aient été conservées dans les mémoires de la tragédienne.

Le comte de Saxe, au milieu de ses dissipations, conservait une affection sincère pour Adrienne. Dans la longue liste des femmes qu'il captiva, Lecouvreur est la seule qui semble avoir relevé un moment sa nature grossière. La comédienne commandait le respect et l'admiration à cet Arminius, qui avait tout fait pour mériter la réputation d'un débauché et d'un brutal. Surprise par la mort dans son amour et dans le triomphe de son talent, on la porta de la scène au tombeau. Ses derniers moments furent une manifestation touchante des sentiments qui avaient inspiré sa vie. Adrienne confia à d'Argental l'exécution de ses volontés testamentaires; elle mourut dans les

1. *Pièces intéressantes*, par l'abbé de la Porte, t. II, p. 210. — V. Ch. Nisard, *Mémoires et Correspondances historiques et littéraires*, p. 148-150.

bras de Voltaire, les yeux attachés sur un buste du comte de Saxe.

Sa mort avait été soudaine et imprévue. Le public, avide de mystère, voulut voir dans cette fin prématurée une vengeance et un crime. Une aventure récente, dont les chroniques scandaleuses s'étaient occupées, servit de texte aux suppositions.

Le comte de Saxe avait été en galanterie avec la duchesse de Bouillon¹; malgré son infidélité, il

1. Mme de Bouillon s'était pris de fantaisie pour le comte de Saxe. Le comte n'était ni flatté ni curieux de répondre aux emportements de Mme de Bouillon, qui fut outrée de voir ses charmes méprisés et qui ne mit pas en doute que la Lecouvreur ne fût l'obstacle qui s'opposait à la passion que le comte devait avoir naturellement pour elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut de se défaire de la comédienne. Elle fit faire des pastilles pour servir à cet horrible dessein, et elle choisit un jeune abbé qu'elle ne connaissait point pour être l'instrument de sa vengeance. Mlle Lecouvreur reçoit un jour, en rentrant chez elle avec un de nos amis et une comédienne nommée Lamothe, une lettre anonyme par où on la prie instamment de venir seule ou avec quelqu'un de sûr au jardin du Luxembourg, et qu'au cinquième arbre d'une des grandes allées elle trouvera un homme qui avait des choses de la dernière conséquence à lui apprendre. Comme c'était précisément l'heure du rendez-vous elle remonte en carrosse et y va avec les deux personnes qui étaient avec elle. Elle trouve l'abbé qui l'aborde et lui raconte l'odieuse commission dont il est chargé. La Lecouvreur le mène dans son carrosse chez M. Hérault qui, sur l'exposition du fait, demanda à l'abbé les pastilles et les jeta à un chien qui creva un quart d'heure après. Il lui demanda ensuite laquelle des deux Bouillon lui avait donné cette commission, et quand l'abbé lui répondit que c'était la duchesse, il n'en fut point surpris. Au bout de quelques mois, on ne sait par où ni comment, cette aventure fut publique. Elle fit un bruit horrible. On arrêta le pauvre malheureux abbé et on le mena à la Bastille. La Lecouvreur écrivit au père de l'abbé, qui demeurait en province et qui ignorait les malheurs de son fils. Le pauvre homme vint tout de suite à Paris, sollicita et demanda que l'on fit le procès dans les formes à son fils ou qu'on lui rendit la liberté. Il s'adressa au car-

n'abandonna pas Lecouvreur et refusa de sacrifier la comédienne à la duchesse. La duchesse était d'un caractère violent; elle entra en rivalité ouverte avec la comédienne. Celle-ci, forte de son affection, se résignait en silence aux oublis passagers auxquels elle était condamnée; cependant elle supporta mal ce nouvel affront. La duchesse, animée par la jalousie, céda au ressentiment de son amour-propre offensé; elle fit éclat de sa liaison et manifesta un mépris insultant pour sa rivale. La guerre était déclarée et se poursuivait par des propos, des procédés injurieux. On jouait *Phèdre* à la Comédie-Française; Mme de Bouillon assistait à la représentation; Lecouvreur remplissait le rôle de *Phèdre*. Désignant du geste la loge de sa rivale, les yeux attachés sur la duchesse avec une intention marquée, l'actrice récita les vers suivants avec une force qui trahissait les émotions de son cœur et la violence de ses mépris :

. Je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

L'intention n'échappa pas au parterre; l'actrice fut

dinal, qui demanda à Mme de Bouillon si elle voulait que l'on instruisit cette affaire, parce que l'on ne pouvait le retenir en prison sans cela. Mme de Bouillon redoutait des éclaircissements; et, comme elle ne pouvait le faire assassiner à la Bastille, elle consentit à son élargissement. Pendant deux mois que le père est resté à Paris, on n'a rien dit au fils. Le père étant retourné chez lui, l'abbé a eu l'imprudence de rester à Paris. Il a disparu tout à coup; on ne sait s'il est mort; on n'en entend plus parler.

(Lettres de Mlle Aïssé, publiées par Ravenel, p. 236.)

couverte d'applaudissements. Trois jours après (mars), on l'emportait mourante du théâtre. A cette nouvelle inattendue, le public s'émut. On prétendit qu'Adrienne avait été victime de la jalousie; on parla de poison. Il se fit une grande rumeur, et cette rumeur fut assez accréditée pour prendre place dans les mémoires du temps.

Pour donner plus d'autorité à cette histoire, on fit intervenir la douleur du comte de Saxe. On raconta qu'il avait placé dans sa chambre à coucher le buste de la tragédienne couvert d'un crêpe, couronné de cyprès, et à côté une coupe renversée, avec cette inscription :

- DUCHESSE DE BOUILLON, 1730.

Une note écrite et signée par Voltaire fait justice de ces bruits¹. Quant à la douleur du comte, il serait difficile de croire qu'elle ait été bien vive et bien durable. En effet, peu de jours après la mort de Lecouvreur, nous le trouvons en Saxe, en compagnie de l'actrice Carton². L'ambition et le plaisir l'avaient conduit au camp de Muhlberg.

1. Elle mourut (Adrienne Lecouvreur) entre mes bras, d'une inflammation d'entrailles; et ce fut moi qui la fis ouvrir. Tout ce que dit Mlle Aïssé sont des bruits populaires qui n'ont aucun fondement. (Note de l'écriture même de Voltaire et signée de lui.)

(Lettres de Mlle Aïssé, par Ravenel, p. 236.)

2. Chanteuse des chœurs à l'Opéra. Une des courtisanes le plus à la mode.

VII

Mort de Mme de Königsmark et du roi de Pologne.

Au commencement de l'année 1728, le comte Maurice voyageait en Hollande et essayait de se réconcilier avec la cour de Saxe. Une lettre adressée par lui à sa sœur de Breslau, le 10 janvier de cette année, nous donne l'exposé de sa situation présente :

« Souhaits de bonnée, écrit Maurice à la princesse de Holstein, remplie de contantemens, je ne dis pas de plaisirs brillans, passeque je supose que se la sen vas sen direz.

« Je vais ganer Paris, et je conte y aitre à la fein de la semaine prochaine.

«.... Je suis tretés durement, et sen doute très mal en cour, mais je trouveres des cœurs juste et des amis fidelle qui me consoleront.

«.... Écrivez-moi ce que l'on a contre moy.... il me semble impossible que le cœur du *patron* soit d'acor avec la fasson dont il me trète, car je n'ay rien à me reprocher ; se diable de m'enteuffel m'oret-il encors joues quelque tour, je sais bien qu'il ait capable des man'hœuvre les plus noire et les plus faches (facheuses), mais encore je vouderes bien savoir sur coy.

Il avait brûlé ses billets doux et ses archives galantes.... « Si les Polonais les avaient vus, il leur serait poussé des cornes, même à ceux de la commission. Ils ont un portrait de la P. Contis¹.... (cela est facheu). »

« Chair belle et grande sœur.... je vous laisse sur les bons vouloir, soiez toujours triomfante et conservez mois un peu de part à vos bontés. si vous trouvez des jans qui m'onhorent de leur amities dites leur du bien du mois, le bon Dieu vous le rendras et mois aussi cant je le pourrès.... »

Maurice se décida à aller négocier lui-même à Dresde la réconciliation qu'il avait d'abord attendue de l'intervention de la princesse de Holstein.

Auguste avait le dessein de rendre la couronne de Pologne héréditaire dans la maison de Saxe. Cette arrière-pensée inspira, sans doute, la condescendance dont il fit preuve envers les diètes polonaises, dans l'affaire de Courlande. En dépouillant le comte Maurice, il travaillait à se concilier la confiance des Polonais dans l'intérêt du prince électoral. Mais l'attachement de la nation ne lui semblait ni une garantie suffisante, ni une conquête certaine; il essaya de se créer, en dehors de ses sujets, des moyens puissants de parvenir à son but. Les ambassadeurs du roi négociaient à Berlin pour resserrer l'alliance qui existait déjà entre les maisons de Saxe et de Prusse. On traitait du mariage du prince électoral avec la princesse Sophie.

A la suite de ces négociations, le roi de Prusse ac-

1. L'original de cette lettre est déposé à la bibliothèque publique de Strasbourg.

cepta l'invitation de venir à Dresde pendant la saison du carnaval. C'était, de la part de S. M. Prussienne, un témoignage de courtoisie envers Auguste. Cette visite royale devait ajouter un nouvel éclat à la cour de Saxe, réputée la plus brillante de l'Allemagne et que la licence de ses mœurs avait fait surnommer à bon droit *l'île de Cythère*. Le roi de Pologne avait ordonné, à cette occasion, des réjouissances magnifiques. Mais Frédéric, ennemi du faste et de la représentation, voulut se soustraire aux cérémonies de la réception qui l'attendait.

Un soir (14 janvier 1728), il y avait fête chez la comtesse de Cosel; un personnage masqué en domino s'attachait à suivre le roi avec une persistance inquiétante. On se disposait à arrêter ce domino; il se démasqua : c'était le roi de Prusse.

Le comte de Saxe était alors à Dresde, et malgré les dépenses énormes que lui avait coûtées l'entreprise de Courlande, il étalait toujours un grand luxe. Le roi affectait de le tenir éloigné de sa personne. Frédéric, qui aimait le caractère aimable et audacieux de Maurice, s'entremet pour une réconciliation, et le comte de Saxe fut réintégré à la cour.

Après le départ du roi de Prusse, Maurice revint en France pour l'inspection de son régiment et profita des heures de loisir pour y renouer quelques intrigues politiques et galantes. Du reste, son séjour à Paris fut de peu de durée : le 20 avril, il arriva à Dantzik.

La princesse douairière de Courlande résidait alors dans cette ville. Le comte de Saxe n'avait pas abandonné l'espoir de reconquérir l'amour et la haute position qu'il avait perdus par ses légèretés. La prin-

cesse l'accueillit avec une bonté qu'un tendre souvenir inspirait, et Maurice se crut autorisé à trouver dans cette bienveillance un encouragement à ses prétentions; mais la politique se mit de la partie pour combattre son ambition. La cour de Russie avait proposé un prétendant à la main de la princesse. Anne Yvanowa déclara au comte, sans détours, qu'il devait renoncer à l'espérance de l'épouser.

Maurice ressentit une véritable douleur. Repoussé par la princesse, il se rejeta avec une ardeur nouvelle dans les désordres et les intrigues. Ces débordements couvraient des menées politiques; ses émissaires parcouraient, en effet, la Courlande, agitaient les esprits et réchauffaient le zèle de ses partisans. En Russie, en Angleterre, en France, des amis travaillaient à le rendre populaire et à lui recruter des alliés parmi les souverains. Ces agents étaient des compagnons de débauche du comte, qui servaient avec l'ardeur de la jeunesse la cause à laquelle ils s'étaient dévoués. En se reportant à cette époque, on est étonné de l'importance de Maurice de Saxe. Dans tous les pays, dans toutes les cours de l'Europe, le peuple répétait son nom avec admiration; les monarques recevaient ses envoyés.

Cependant, le fils d'Auguste se trouva ramené vers des idées de mariage par un événement qui frappa le plus redoutable de ses ennemis : le comte de Fleming était mort à Vienne le 30 avril 1728. Le roi eut la pensée de rétablir la position du comte de Saxe en lui faisant épouser la veuve, seule héritière des immenses trésors du ministre. Maurice se prêta aux premiers pourparlers; mais bientôt ce projet dut être abandonné. Le fils d'Auguste obéissait à la légèreté

de son caractère; il n'avait pas, d'ailleurs, renoncé aux rêves d'une ambition plus haute.

Auguste, poursuivant le projet de marier le prince électoral avec la princesse Sophie, se rendit à Berlin, et le comte de Saxe accompagnait le roi. Parmi tous les seigneurs, l'élite des gentilshommes de Dresde et de Varsovie, on admira la supériorité du comte Maurice. Dans les exercices qui composaient les divertissements de la société de ces temps, aux courses de bagues, aux passes d'escrime, Maurice emporta tous les suffrages par son élégance et son adresse: il abattait un sanglier d'un coup de sabre, discutait les manœuvres, les questions de tactique militaire qu'il avait étudiées en France, et savait habilement flatter le roi de Prusse. Il ne recherchait pas les succès en vue d'une passagère satisfaction d'amour-propre; ses visées avaient un but plus élevé. Né sur les marches d'un trône, il avait ressenti, de bonne heure, cette soif de domination, cette fièvre de régner qui conduisent aux grandes actions ou aux grands forfaits, quand elles ne sont pas soutenues par la vertu et la noblesse. En captivant le roi de Prusse, dont l'alliance était désirée par les plus puissants monarques, il servait la politique de son père; il suivait aussi le plan d'une politique personnelle. Frédéric avait fondé un royaume et s'était fait roi; ne devait-il pas être disposé en faveur d'un ambitieux hardi qui voudrait marcher sur ses traces? La Courlande subissait la domination des forces polonaises, mais elle avait protesté pour maintenir l'élection du comte de Saxe; le comte lui-même avait maintenu, par des protestations énergiques, ses droits méconnus dans les diètes de Pologne et en Russie. La Prusse était

engagée dans la question. Maurice voulait gagner Frédéric II à sa cause, en flattant sa manie guerrière et son avarice. Ces tentatives avortèrent : Maurice se heurtait, sans pouvoir l'ébranler, contre la diplomatie d'un souverain qui, après avoir eu l'habileté de placer sur sa tête une couronne royale, eut encore l'adresse d'en assurer la transmission à sa famille.

A ce moment, le comte de Saxe avait éprouvé une perte qui l'atteignait gravement dans ses vues d'ambition. La comtesse de Koenigsmark était morte à Quedlimbourg.

Aurore de Koenigsmark a été une des figures les plus intéressantes de son époque. Elle apparaît avec un caractère particulier de désintéressement et de fidélité dans la longue galerie des royales favorites qui méritèrent les attentions d'Auguste. Aurore était prédestinée aux agitations ; la famille de Koenigsmark semblait marquée du sceau d'une triste fatalité. Mère délaissée, elle quitta le monde. Noble, résignée, commandant le respect par ses belles qualités, elle avait été sans orgueil aux jours de la prospérité ; elle fut sans faiblesse dans la disgrâce, ne conservant d'autres trésors que les épaves d'héritages disséminés et grevés de contestations litigieuses ; mais elle emporta dans sa retraite des avantages plus précieux. Aurore savait peindre ; elle excellait aussi dans l'art de la musique et dans la poésie.

Vers les derniers temps de sa vie, la brillante comtesse de Koenigsmark, qui avait aiguisé de si fines épigrammes, composé de si délicieuses pastorales et des fêtes mythologiques si appréciées, passait les heures à discuter sur les maladies et à fabriquer des drogues. Elle entretenait des correspondances avec

des médecins étrangers et possédait un laboratoire de pharmacie. Ses préoccupations au sujet de sa santé étaient compliquées d'embarras financiers et de mesquines rivalités de couvent. Aurore avait dominé un roi ; elle succomba dans ses luttes avec une abbesse. La comtesse de Kœnigsmark mourut dans la nuit du 15 au 16 février 1728. Ses funérailles furent accompagnées de circonstances pénibles. Son enterrement avait eu lieu sans pompe, et en février 1729 le cercueil ne reposait pas encore sous les voûtes du caveau réservé aux vénérables dames de Quedlimbourg. Il n'y avait pas d'argent pour payer les frais de la cérémonie. A la suite d'une négociation entamée à ce sujet avec Maurice, la cérémonie fut célébrée ; mais, un mois après, les prêtres se plaignaient de n'avoir pas reçu leurs honoraires.

Le comte de Saxe donna peu de regrets à sa mère. Son esprit était complètement absorbé par les plaisirs et ses visées chimériques de mariage et de souveraineté. Depuis l'affaire de Courlande, l'ambassadeur Lefort, qui n'avait pas renoncé à l'espoir de procurer un établissement au fils d'Auguste à la cour de Russie, au moyen d'une alliance avec la princesse Élisabeth, poursuivait ses intrigues à ce sujet, et continuait à entretenir une correspondance avec le roi de Pologne et le comte de Saxe. Élisabeth témoignait des dispositions favorables au comte ; mais celui-ci et Auguste ne paraissent pas avoir accueilli avec empressement les ouvertures de l'ambassadeur. Cependant Maurice avait consenti à aller en Russie ; et le roi de Pologne avait donné son assentiment à cette démarche, quand la conduite irrégulière de la princesse, conduite qui « engendrait le mépris » de

l'aveu même de Lefort, détourna les amis de Maurice de ce projet d'établissement (mars 1729).

Peu de temps après, Anne Yvanowa, duchesse douairière de Courlande, avait été proclamée impératrice de Russie (1730). Encore une fois la fortune semblait devoir faire repentir le comte de Saxe de ses fautes et réveiller son ambition. Les fêtes que le roi de Pologne donna à Muhlberg au roi de Prusse, fournirent à Maurice l'occasion de faire de nouvelles tentatives au sujet de la Courlande.

Un fragment de lettre datée de Muhlberg, sans nom d'auteur, mais que nous avons toutes raisons d'attribuer au comte de Saxe, nous fait connaître quelques particularités de ces fêtes militaires.

« On ne sçaurait se faire une idée de la magnificence de l'armée de Darius que par celle-ci. Il n'y a point de sous-lieutenant de cavalerie dont le cheval, avec le harnais, ne vaille au moins mille écus. Il y a trois tables chez le roi de vingt-quatre couverts chacune, servies en vaisselle d'or, et plusieurs autres au nombre de trois cents couverts en vaisselle d'argent. Les tentes seules du quartier du roi sont estimées 10 millions. Ce qu'on voit de toute sorte de voitures, carrosses, chaises et chevaux de selle pour les étrangers et pour les dames, est inconcevable. On distingue ici des officiers généraux et autres de toutes les troupes de l'Europe, et un concours infini d'étrangers de toutes nations. Je ne sçai si le calcul est juste, mais on compte qu'outre les troupes il y a trois cent mille âmes dans le camp ou aux environs.

« Au reste, il n'est question, ici, que de colonnes dans le goût de celles du livre du chevalier de Follard ; petits et grands, tout le monde se mêle de faire

des colonnes. Il y a un jour destiné exprès où toute l'infanterie ne fera que des colonnes; et le roi de Prusse, qui y était totalement opposé il y a deux ans, s'est enfin rendu à l'opinion de l'auteur de ce livre et à la supériorité, sur le fait des colonnes.

« Le roi de Pologne m'a fait l'honneur de me dire qu'il ferait dessiner toutes les évolutions qui se sont faites pour que je vous les envoie. Mais de tout ce qu'on a fait de joli, beau, sera sans doute un passage de rivière. L'Elbe est deux fois large ici comme la Seine à Paris. On établira trois ponts, en présence de l'ennemi, à la faveur du canon. Ces ponts seront mobiles et descendront la rivière, s'établiront, pour ainsi dire, dans un moment, et le passage se fera de vive force; on peut dire, sans craindre le ridicule, que ce sont jeux de prince. A Dieu, cher chevalier, je vous écrirai plus au long quand je pourrai vous envoyer les dessins de tout ceci¹. »

Le fils d'Auguste parvint, en effet, à ramener l'opinion du roi de Prusse au sujet des colonnes; mais il ne paraît pas avoir réussi également dans les intérêts politiques qui l'avaient mené à Muhlberg. Il ne put encore obtenir de Frédéric des dispositions favorables à ses projets sur la Courlande, ni un appui auprès de l'impératrice Yvanowa. Après le camp, il accompagna le roi Auguste à Dresde, et rentra en France sans avoir osé rien entreprendre en Courlande ni à la cour de Russie.

Avec ses goûts militaires et son esprit éminemment positif, le comte s'était adonné avec succès aux mathématiques, qui sont la base de la science de la

1. *Mercur de France*, juin 1730.

guerre. Par l'étude et la fréquentation des savants, il était parvenu à ce degré de connaissances qui développent le besoin d'application. Mais une profonde paix régnant en Europe depuis le traité d'Utrecht, les esprits se tournèrent vers le commerce et les arts. Maurice suivit la pente du temps ; il inventa une machine destinée à faire remonter les bateaux de Paris à Rouen, et par l'Elbe jusqu'à Hambourg, sans le secours de chevaux. En vue de créations industrielles, il avait aussi obtenu un privilège en Saxe pour les aciers et les soufres ; mais ces projets restèrent sans résultat.

Maurice, infatigable, abandonnait ses expériences infructueuses pour tenter encore des nouvelles démarches sur la Courlande. Le duc Ferdinand était âgé et d'une santé chancelante ; il n'avait jamais été marié et ne laissait pas d'héritiers. Les compétiteurs à la souveraineté ducale attendaient sa mort pour agir ; mais, à la sollicitation de ses sujets, Ferdinand épousa la princesse de Saxe-Weissenfels. Cette circonstance opposait un grave obstacle aux plans de Maurice. L'avenir sur lequel il avait basé ses calculs avec la patience de sa robuste nature, ne lui laissait plus entrevoir que des chances incertaines. Passant subitement de la réserve diplomatique à la brusquerie du soldat, il résolut de violenter la fortune. Le fils d'Auguste, frustré d'une souveraineté ducale, eut l'ambition démesurée de partager le trône de Pierre le Grand. Vainement Anne Yvanowa avait manifesté clairement l'état de ses sentiments pour Maurice, en refusant de seconder ses desseins sur la Courlande et d'entendre les paroles de repentir qu'il lui avait adressées ; le comte de Saxe, infatué peut-être des marques d'intérêt que lui avait données la duchesse,

ne pouvait se croire tout à fait oublié. Il partit pour Dantzick, et de là tous les ressorts dont il disposait en Russie furent mis en mouvement. Un chambellan de la cour, ami du fils d'Auguste, se chargea de remettre une lettre du comte à l'impératrice; il fut renvoyé de sa charge, et, par un hasard singulier, cette tentative devait faire la fortune d'un rival de Maurice. La place du chambellan fut donnée à un certain Biren¹. Honoré des bonnes grâces de la souveraine, le nouveau chambellan recueillit bientôt à la cour les plus grandes faveurs, et, par le crédit de l'impératrice, fut dans la suite nommé duc de Courlande.

Le séjour du Nord, on le comprend, ne pouvait plus offrir d'attrait au comte de Saxe; ses goûts, ses habitudes de dissipation le rappelaient à Paris. C'était en France qu'il pouvait se promettre de rencontrer des sympathies plus vives et des soldats pour la grande entreprise de Courlande. Après sa défaite, il y avait reçu un accueil flatteur; il y était salué de ce titre d'Altesse pour lequel il avait aventuré sa fortune et sa vie. Désormais, c'était à la France qu'il semblait vouer ses affections et confier son avenir. A Paris, il s'était fait des habitudes selon ses penchants, et une popularité qui flattait son amour-propre. De tout temps, Paris s'est plu à distinguer certaines individualités originales, qui deviennent les idoles de la multitude; celle-ci applaudit à toutes leurs excentricités, à leurs ridicules, même à leurs vices. Les

1. Biren était Courlandais; son père avait eu un emploi dans les écuries du duc de Courlande. Parvenu à de hauts grades et à la faveur de l'impératrice de Russie, il chercha à relever son origine et prétendit descendre des Biron de France. Il prit les armes de cette famille.

moindres actions de ces originaux occupent la ville ; ils sont le grand pivot de la badauderie parisienne. Le comte de Saxe avait l'honneur d'être l'objet d'un de ces engouements frivoles. On aimait à le voir à la tête de son régiment ; on cherchait son nom dans les romans scandaleux qui alimentaient la médisance. Le public, les salons, la cour prenaient pour texte des rumeurs et des causeries les aventures licencieuses, les prodiges de force du moderne Arminius. On racontait un jour qu'il avait brisé, d'un tour de main, un fer de cheval ; une autre fois, s'étant pris de querelle avec un charretier, il avait lancé son homme dans un tombereau rempli de boue liquide. Les amours d'Arminius n'étaient pas un sujet moins fécond pour la chronique, et la vanité de Maurice, qui n'était pas indifférente à l'attention du public, le ramena au lieu de ses triomphes. Il rentra en France au mois de septembre 1731.

A peine de retour à Paris, le comte s'occupa de perfectionner l'organisation de son régiment. Les soldats reçurent un uniforme neuf et furent exercés à des manœuvres nouvelles. Une revue eut lieu dans la plaine des Sablons, aux applaudissements d'une foule innombrable. Le roi adressa des compliments au comte de Saxe.

Les revues étaient pour Maurice un moyen de satisfaire son ostentation naturelle ; elles avaient aussi pour lui un objet plus important : elles l'entretenaient dans le commandement et habitaient ses soldats aux manœuvres. Il apportait un soin extrême à leur instruction et mettait toute sa sollicitude à perfectionner le maniement des armes. Son régiment était cité pour la tenue, l'instruction et la discipline.

Les hommes spéciaux rendaient justice à ses talents, à son zèle, et ses supérieurs eux-mêmes suivaient ses exercices. Il avait érigé en axiome que la tactique est dans les jambes. Basant sur ce principe tout un système nouveau d'évolutions, il fit connaître le pas cadencé, qui épargne la fatigue en même temps qu'il favorise l'ensemble et la précision du mouvement des masses. Les officiers français, malgré la susceptibilité nationale, ne pouvaient refuser leur estime à l'officier saxon, qui avait mis son épée au service de la France.

A la faveur de cet empressement, il s'était formé une petite cour près de la personne du comte de Saxe. Une troupe de gentilshommes, dont la fortune était ébréchée et d'officiers d'espérance, se tenaient attachés à ses pas, vivant de ses prodigalités, partageant ses plaisirs et suivant sa destinée. C'est ainsi qu'à son départ pour la Pologne, au mois de juillet 1732, une escorte de ces partisans l'accompagna au camp de Varsovie. Le goût des aventures dissimula le but réel du voyage de Maurice, qui était toujours le duché de Courlande.

Les résultats du séjour du comte de Saxe et des Français en Pologne ne tardèrent pas à apparaître. Une Diète extraordinaire devait être convoquée; les esprits furent encore une fois en proie aux agitations et aux intrigues. Les Polonais travaillaient dans le sens de l'incorporation de la Courlande et de Sémi-galle à la République, et les amis de Maurice parlaient hautement de faire valider l'élection des Courlandais par une nouvelle délibération de la Diète. L'assemblée polonaise persista dans ses résolutions. Les prétentions de la République furent maintenues; le maréchal de la Diète Mareinkiewitz, répondant à ceux

qui essayaient d'établir les droits du fils d'Auguste à la souveraineté du duché, blâma ouvertement le gouvernement de n'avoir pas usé de tous ses moyens pour obtenir la restitution du diplôme délivré à Maurice par les États de Courlande.

Le comte avait fait sa soumission au roi; il avait souscrit à toutes les conditions qui lui étaient imposées par la tendresse d'un père plutôt que par la volonté du roi. Mais il s'était refusé absolument à se dessaisir de ce diplôme qui confirmait son droit au duché, le seul trésor qu'il eût sauvé du naufrage de son éphémère souveraineté. Du reste, l'abdication de ce prétendant ne pouvait modifier la situation d'une manière sensible en faveur de la Pologne. Les Courlandais ne cessaient de manifester une opposition énergique au projet d'incorporation. Il est vrai que le comte de Saxe avait soin de réchauffer vivement leur patriotisme par des promesses aux grands, par les assurances qu'il faisait répandre dans le peuple au sujet d'une intervention des puissances occidentales. Plus les circonstances semblaient critiques, plus Maurice, l'instigateur et l'auteur de ces mouvements, déployait une ardeur infatigable. Ainsi il assistait au camp de Varsovie en août, animant les Courlandais et essayant d'enlever une danseuse du théâtre de Dresde. En septembre, il était à Paris; deux mois après, on le voyait à Dresde avec le chevalier de Folard. Le 1^{er} janvier 1733, il faisait sa cour à Versailles, et le 12 du même mois il arrivait à Dresde.

Auguste avait formé des projets qui pouvaient entraîner une conflagration dans le Nord. Il travaillait, comme on l'a vu, à rendre la couronne de Pologne héréditaire dans sa famille. Pour arriver à cette fin,

il fallait accorder à la Prusse et à la Russie une compensation d'avantages aux dépens de la République; il y était résolu. Maurice, initié à ces graves projets, ne dissimula pas à son père que la guerre était inévitable dans ce conflit d'intérêt. Les désastres de 1706, les victoires de Charles XII devaient être des leçons profitables pour les vaincus. Le comte de Saxe rappela que les Suédois étaient entrés sans combat dans Dresde; il conseilla de mettre la capitale à l'abri d'un ennemi victorieux en augmentant les fortifications de la ville. Le chevalier de Folard succédait à Vauban dans l'art de la défense des places, et s'était acquis une grande réputation par ses travaux, notamment comme stratéliste; il était le maître et l'ami du comte de Saxe, qui vanta fort ses talents au roi. Auguste chargea Folard de mettre Dresde en bon état de défense. Maurice voulut accompagner le chevalier à la cour de Saxe; tous deux partirent de Paris au commencement de l'année 1733.

On était à la veille de graves événements. Il est très-vraisemblable qu'un concert fut établi entre le roi et le comte de Saxe pour le triomphe de leurs desseins respectifs. La Diète de Pologne était convoquée. Le comte de Saxe arriva à Dresde; Auguste était parti pour Varsovie. Maurice s'apprêtait à suivre son père en Pologne, lorsqu'un courrier apporta au prince électoral la nouvelle de la mort du roi. Un astrologue avait prédit à Auguste qu'il succomberait sur un champ de bataille; cette prédiction ne s'accomplit point. On rapporte qu'en apprenant autrefois la fin du régent, qui avait rendu le dernier soupir dans les bras de Mme de Phalaris, Auguste s'était écrié : « Que je meure donc de la mort de ce juste ! »

Ce vœu impie ne fut pas non plus réalisé. A son arrivée à Varsovie, le roi fit, en descendant de son carrosse, une chute qui causa sa mort le 1^{er} février 1733.

Le comte de Saxe donna de sincères regrets au roi. Auguste, après des marques d'une affection qui ne s'était jamais démentie pour le fils de Mme de Kœnigsmark, se disposait peut-être à mettre le comble à ses bienfaits en l'aidant à conquérir une souveraineté. Maurice, subitement dépouillé du prestige que la royauté de son père faisait rejaillir sur lui, déçu dans ses rêves d'ambition, à la veille de mettre la main sur une couronne qu'il avait tant convoitée, se voyait maintenant rejeté dans la foule des officiers de fortune, qui n'ont pour parvenir que leur génie et leur épée.

Les complications où l'Europe fut engagée par la mort d'Auguste devaient fournir au comte de Saxe l'occasion de satisfaire son rêve de gloire et de fortune. L'électeur s'était religieusement attaché à témoigner du respect dont il était pénétré pour la mémoire du roi et il avait usé des procédés les plus délicats et les plus généreux envers les fils légitimés de son père. Dès son avènement au trône électoral, il augmenta les pensions du comte, du chevalier de Saxe¹ et du comte Rutowski². Mais, dans la crise qui s'annonçait,

1. Le chevalier Georges de Saxe, fils d'Auguste et de la comtesse de Teschen, élevé dans la religion catholique, possédait de grandes connaissances militaires; il se signala au siège de Dantzic, servit dans l'armée du prince Eugène, dans la campagne de Bohême avec la France et ensuite au siège de Prague.

2. Le comte de Rutowski, né en Pologne de Mme de Spiégel, ressemblait beaucoup au roi son père par la force, l'adresse, la valeur et la politesse. Élevé en France selon les principes de la religion catholique, il s'engagea au service de Victor-Amédée et du

Maurice pouvait apporter un appui considérable à un parti ; il comptait des adhérents dans le Nord, et son expérience militaire était justement estimée. L'électeur lui offrit le commandement de l'armée saxonne.

Les dernières espérances du comte de Saxe semblaient avoir été emportées dans la tombe du roi ; les seuls liens d'affection qui l'attachaient aux pays du Nord étaient brisés. Maurice aimait sa nouvelle patrie ; il avait apprécié sa puissance, il associa décidément son sort aux destinées de la monarchie française. Le maréchal de camp des armées de Louis XV refusa le commandement de l'armée saxonne ; il rentra en France.

VIII

Campagne de 1733. — Le maréchal de Noailles. — Les rêveries.
Le comte de Saxe lieutenant général.

Depuis le traité d'Utrecht la paix ne s'était maintenue en Europe qu'à l'aide de compromis peu sincères ; en quelque sorte, par artifice. La mort de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, vint renverser le fragile édifice de cette paix plâtrée.

roi de Prusse ; servit avec distinction au siège de Dantzick et en qualité de volontaire dans l'armée impériale sur le Rhin.

Le 12 septembre, Stanislas Leczinski fut proclamé roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, à l'unanimité des suffrages de la Diète générale.

A la vérité, quelques palatins avaient refusé de prendre part au vote et s'étaient réunis à Prague, dans le palatinat de Mosavie. Cette opposition servit les desseins de la Russie. Un corps d'armée moscovite s'avança sur la Vistule, et la minorité factieuse, encouragée par cette manifestation, procéda à une élection irrégulière qui appela au trône l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, fils du feu roi. Les palatins, attachés au parti de Leczinski, se levèrent en armes, et les hostilités commencèrent avec toutes les horreurs d'une guerre d'invasion, compliquée d'une discorde civile.

Stanislas était arrivé secrètement de France à Varsovie. Il ne put voir sans chagrin les maux que les Polonais avaient attirés sur leur pays par un fidèle attachement à sa cause. Résolu d'épargner à sa patrie un sujet de déchirements, il prit le parti de s'éloigner, et se réfugia à Dantzick. Les Russes vinrent mettre le siège devant Dantzick ; la capitulation de la place fut signée le 7 juillet. Peu de jours avant la reddition, Stanislas, déguisé en matelot, parvint à sortir de la ville et dut affronter les plus grands dangers pour regagner la France.

Louis XV discerna fort bien les motifs qui avaient poussé la Russie à faire annuler l'élection de Stanislas par une assemblée frauduleuse et la connivence de l'empereur dans cette fraude violente. L'intention des deux cours était manifeste : en donnant l'exclusion à Leczinski, elles se prononçaient ouvertement contre le roi de France ; les faits revêtaient les cou-

leurs d'une offense personnelle. Le 10 octobre, Louis XV déclara la guerre à l'empereur.

Ainsi, après une longue paix, la France allait encore une fois prodiguer ses enfants et ses trésors pour une cause lointaine, qui touchait peu aux intérêts et aux légitimes susceptibilités de la nation. Sans doute, les forces militaires et les ressources de l'État s'étaient accrues ; la tranquillité avait favorisé le développement de la population et de la richesse publique. Cependant si on pouvait se flatter de retrouver dans les troupes nouvelles la bravoure héréditaire des Français, on cherchait avec inquiétude parmi les généraux les hommes capables de mettre ces masses en mouvement. Mais, dans quelles circonstances la France s'est-elle montrée inférieure à ses brillantes destinées ? Il semble que, par un heureux privilège de la fortune, elle ait toujours en réserve des hommes éminents, tout prêts à l'illustrer. La campagne actuelle devait fournir un exemple de plus de ce bonheur singulier. Le comte Maurice de Saxe fit ses premières armes pour le roi de France et jeta, dans cette campagne, les fondements d'une gloire qui devait le rapprocher des grands hommes du siècle de Louis XIV.

L'armée du roi, sous les ordres du maréchal de Berwick, se réunit en Alsace. Le comte de Saxe, luthérien et Allemand, fut chargé du commandement des troupes d'avant-garde contre ses compatriotes et ses coreligionnaires. Le 12 octobre, il traverse le Rhin à Ognat, à la gauche de Kehl, et protège la construction des ponts. A l'approche des Français, les populations de la rive droite s'enfuient. Le comte de Saxe garantit l'inviolabilité des personnes et des propriétés, parvient à arrêter la désertion des habi-

tants et achève de rendre la confiance aux riverains allemands en usant des réquisitions avec une extrême modération. En obéissant aux ordres du roi, le comte de Saxe satisfaisait à un sentiment naturel d'humanité ; il évita toujours à la guerre les rigueurs inutiles.

Le 14 octobre, Berwick passa le Rhin à la tête de l'armée et investit le fort de Kehl, qui capitula le 28. Pendant les opérations du siège, le comte de Saxe tint la campagne ; il était chargé de garder les communications du Rhin et d'éclairer le pays. Sa bravoure lui faisait regretter de n'avoir pas une part directe à l'attaque contre la place. Jaloux de se signaler par quelque action d'éclat, il recherchait les dangers avec l'ardeur d'une noble ambition. Le régiment allemand dont il était colonel, ayant été commandé de tranchée, le comte voulut, comme chef de ce corps, partager ses périls et il fit preuve d'une rare intrépidité : un capitaine de grenadiers fut tué à côté de lui. Il s'acquitta, d'ailleurs, de son commandement avec une grande habileté ; sa tâche était sans doute facile. La cour de Vienne, surprise par une brusque déclaration de guerre, n'avait pas eu le temps de rassembler son armée pour se porter à la défense des frontières de l'empire. Lorsque l'avant-garde déboucha du Wurtemberg par Durlach, le sort de la place de Kehl était décidé : ce détachement marcha jusqu'à Stollhoffen et tomba à l'improviste sur un parti de dragons français. Le comte de Saxe se porta de sa personne au secours des dragons et força l'ennemi à se retirer en désordre.

Après l'occupation de Kehl, le comte de Saxe retourna à Paris.

Si cette courte campagne ne répondit pas aux es-

pérances que le comte en avait conçues pour la gloire, il y trouva l'occasion de se lier étroitement avec le duc de Noailles. Le duc, nommé maréchal de France quelque temps après, devait lui donner plus tard des preuves d'attachement, en employant son crédit à mettre en relief des mérites qu'il fut le seul, peut-être, parmi les généraux de Louis XV, à reconnaître sans aucun mélange de jalousie. Doué d'une sagacité merveilleuse pour discerner les hommes, le duc de Noailles avait pressenti les qualités d'un héros dans le comte de Saxe; du premier coup, il devina un grand capitaine. De retour à Paris, le comte lui envoya le manuscrit de ses *Réveries*, ouvrage composé dans ses fiévreuses insomnies. L'estime qu'il avait des connaissances et de l'esprit du duc lui faisait attacher un grand prix à son approbation. Le titre même de l'ouvrage en marque le défaut principal. La guerre n'est pas une science spéculative; ses règles se déduisent de l'expérience, et son principe fondamental est de ne rien livrer au hasard des conjectures ou à l'incertitude des théories abstraites. Les *Réveries* du comte de Saxe renferment une foule d'aperçus ingénieux, mais singuliers, tellement éloignés de la pratique, qu'ils sont vraiment chimériques. A côté de ces conceptions hasardeuses, on trouve en plus grand nombre des idées justes qui annoncent une intelligence profonde de la guerre et des connaissances positives dans cet art. Le duc de Noailles fut frappé par ce mérite solide. Il semble qu'il ait eu l'intention de critiquer, par allusion, la partie purement imaginaire du livre par l'éloge qu'il fait des idées applicables dans le passage suivant de sa lettre de remerciement : « L'opinion que j'ai d'un ouvrage qui

vient de vous n'augmente pas peu ma reconnaissance, connaissant comme je fais, combien vous êtes capable de donner d'excellents principes sur le métier de la guerre, par le bon usage que l'on vous en voit faire. »

La campagne suivante allait confirmer l'opinion avantageuse que le duc de Noailles avait des talents militaires du comte et rendre plus vives les sympathies qui unissaient déjà les deux généraux.

Au commencement d'avril 1734, l'armée aux ordres du maréchal Berwick se mit en marche pour le Rhin. On avait résolu le siège de Philipsbourg. Afin de donner le change à l'ennemi, un corps détaché sous le commandement du comte de Belle-Isle se porta dans les évêchés par la Moselle. Le comte de Saxe marcha avec ce détachement et se signala, au début de la campagne : avec deux cents dragons, il battit une escorte nombreuse qui protégeait un convoi considérable en route pour Luxembourg. A l'assaut de Traerbach, il exposa sa vie comme le dernier de ses soldats. Le comte tenta deux fois d'escalader : à la seconde tentative, il eut sept grenadiers tués à côté de lui. Les assiégeants firent un feu terrible et mirent en usage, pour la première fois, les bombes nommées Comminges, regardées alors comme l'invention la plus meurtrière. La garnison se rendit le 2 mai.

L'armée française passa le fleuve le même jour et vint camper à Ipfitzheim. Le comte de Saxe alla rejoindre Berwick après la reddition de Traerbach. Un mot du maréchal marque la confiance qu'il avait dans les qualités de Maurice; il dit en le voyant : « Je songeais à faire venir un renfort de trois mille hommes; mais vous voilà, je puis m'en passer. »

Avant de rien entreprendre contre Philipsbourg, il

était indispensable d'enlever aux Impériaux la position qu'ils tenaient à Ettlingen, où ils avaient construit une immense ligne de défense. Le duc de Noailles fut chargé d'aller reconnaître les passages, par la montagne, avec deux régiments de dragons, les hus­sards, quatre cents gardes du corps et quatorze compagnies de grenadiers. Maurice commandait les hus­sards. Ce corps de troupes se porta au delà de la Murg et prit poste à Rastadt.

Le 3 au matin, le comte de Saxe, à la tête de ses hussards et d'un détachement de dragons, s'approcha des retranchements à portée de mousquet. Malgré le canon de l'ennemi qui tirait à mitraille, il enleva douze cents moutons sur la lisière même des lignes. Après ce coup de main, il s'enfonça dans les gorges et trouva un défilé qui débouchait dans la plaine d'Ettlingen. Il écrivit au duc de Noailles : « Vous pouvez assurer, monsieur le maréchal (de Berwick), que je serai demain à six heures du matin au delà d'Ettlingen, prêt à lui ouvrir la barrière. »

Le 4, les troupes du duc de Noailles prirent le chemin découvert par le comte de Saxe, et se portèrent en avant. On présenta l'attaque. Le comte de Saxe s'avance à la tête d'un détachement de grenadiers, fait mettre bas les havre-sacs et charge à la baïonnette. Le feu de l'ennemi ne peut arrêter les grenadiers; Maurice franchit les obstacles et pénètre dans les lignes. Le détachement conduit par le duc de Noailles acheva de débander les Impériaux.

Les résultats de la journée étaient considérables; l'armée impériale perdait de formidables moyens d'action et de résistance. Le succès coûta à peine aux Français vingt hommes tués et à peu près un pareil

nombre de blessés. Un avantage aussi précieux était le fruit d'une heureuse inspiration et des chances favorables qui firent réussir la témérité du comte Maurice. Quelques jours après, écrivant au duc de Noailles pour l'engager à solliciter du roi un avancement qu'il croyait mériter, le comte ne fait pas difficulté de revendiquer une bonne part du succès d'Ettlingen. » Je me trouve, disait-il, dans le cas de me louer moi-même.... J'ai eu le bonheur de faire une action d'éclat; c'est moi qui vous ai frayé le chemin.... » Il fait valoir les dangers qu'il a courus et regrette de n'avoir ni parents ni amis à la cour qui puissent le recommander auprès de Sa Majesté. « Il y a quatorze ans, ajoute le comte, que j'ai l'honneur d'être au service du roi; je ne suis pas d'espèce à être assujetti aux règles et à vieillir pour parvenir aux grades. »

Le ton de cette lettre ferait croire que Maurice était capable de se laisser entraîner par un sentiment présomptueux. En étudiant son caractère et les actes de sa vie, on demeure persuadé que l'opinion qu'il laisse voir de lui-même en cette circonstance n'est pas l'inspiration d'un vain orgueil : c'est l'effet de la confiance que donnent une âme grande et une haute intelligence. D'ailleurs, la nature confidentielle de ces épanchements enlève à l'expression d'un sentiment un peu avantageux ce qu'il peut avoir de choquant. On verra par la suite que ce n'est pas près du duc de Noailles que le comte cherchait à s'en faire accroire. Les preuves abondent, dans la correspondance de Maurice, d'une déférence pleine de modestie pour les lumières et les conseils du duc dont il ne craint pas de se dire le disciple en toute occasion,

même après que la fortune l'eut élevé aux plus grands honneurs de la carrière militaire.

Le siège de Philipsbourg était résolu après la destruction des lignes d'Ettlingen. Les opérations commencèrent; le 3 juin, on ouvrit la tranchée. Le comte de Saxe, attaché à la division du duc de Noailles, fut chargé de couvrir les assiégeants. Outre ce poste d'observation, en sa qualité de maréchal de camp et de colonel du régiment allemand, il eut ses jours de tranchée et fut appelé à conduire un grand nombre d'attaques contre la place. Dans ces divers combats il eut l'avantage d'emporter plusieurs redoutes. La résistance de la garnison fut des plus opiniâtres. L'acharnement des deux partis rendait les actions extrêmement meurtrières. Le 12 juin au matin, le maréchal de Berwick eut la tête emportée d'un boulet de canon. Cette perte priva l'armée d'un de ses plus vieux et de ses plus braves officiers généraux. Le marquis d'Asfeld, le plus ancien des lieutenants généraux, prit le commandement en chef des forces françaises, et peu de jours après fut confirmé dans ces fonctions par ordonnance du roi, avec le titre de maréchal de France. Le duc de Noailles fut élevé à la même dignité.

Sur ces entrefaites, le prince Eugène vint camper à Weisenthal, proche des lignes françaises. On devait croire qu'il avait l'intention d'envelopper l'armée assiégeante. Le maréchal d'Asfeld chargea le duc de Noailles de garder la tête des retranchements avec quarante mille hommes. Le comte de Saxe resta sous les ordres du duc, qui lui réserva les postes de confiance. L'ennemi se proposait d'attaquer le pont construit sur le Rhin par les Français; le maré-

chal de Noailles donna ordre au comte Maurice de se porter à la défense du pont et d'établir des postes le long du fleuve. Il l'invita à rester de sa personne à Gemersheim, « afin, » ajoute le maréchal, « que j'aie quelqu'un de sûr, auquel je puisse m'adresser. »

Pendant que cet ordre lui était expédié, le comte montait la tranchée. Il s'approcha avec ses hommes d'une redoute défendue par le neveu du baron de Wutgenau, gouverneur de la place, l'attaqua et força le poste qui l'occupait à se retirer.

Les dispositions prises par le comte, en conséquence des instructions du duc de Noailles, furent habilement conçues. Le maréchal les approuva complètement. Telle était cette confiance que, dans toutes les circonstances qui exigeaient de la pénétration, du calcul et de la vigueur, le maréchal avait toujours recours au comte de Saxe. Le 17, l'ennemi devait essayer de jeter un pont à Rousson, afin de se porter sur la gauche du Rhin. Le comte de Saxe reçoit l'ordre de s'opposer à cette tentative.

Ce même jour, 17 juillet, le gouverneur de Philipsbourg arbora le drapeau blanc. Il obtint une capitulation honorable.

Le roi apprît avec une vive satisfaction la réduction de Philipsbourg. A l'occasion de ce glorieux fait d'armes, il fit une promotion : le comte de Saxe fut nommé lieutenant général.

Le jour même où sa nomination était signée à Versailles, le comte Maurice se distinguait par un acte d'audace. Après la reddition de Philipsbourg, le prince Eugène alla camper à Bruchsal avec son armée. Le maréchal d'Asfeld se proposant de forcer les Impériaux à lui abandonner le pays qu'ils occupaient,

chercha à les attirer au delà de la Necker en faisant mine de se porter sur Mayence. Ce mouvement décida le prince Eugène à traverser la Necker. Dans sa marche, le maréchal d'Asfeld avait envoyé en avant un détachement commandé par le comte de Saxe. Le 1^{er} août, celui-ci apprend que le fort de Nider-Ulm était occupé par des troupes impériales; il se présente devant le château, fait deux cents prisonniers et s'empare d'un magasin de vivres.

La marche du comte de Saxe est une suite rapide de succès. Le 2 septembre, conduisant un détachement, il entre dans Altkirch. Le 12, le maréchal d'Asfeld l'envoie à Bibrach pour lever des fourrages dans la vallée de la Kinthe. Le comte occupe successivement Bibrach et Zell, déloge de Walfach un parti d'Impériaux, s'empare à Ettenheim d'un magasin de subsistances gardé par huit cents hommes et procure ainsi à l'armée des vivres et des fourrages abondants. Le 19, à la tête de cent grenadiers, il a un engagement avec des hussards impériaux et les oblige à se réfugier dans la Forêt-Noire. Dans cette rencontre, Maurice fut frappé à la tête par le commandant ennemi d'un coup de sabre; il tua de sa main l'officier de hussards.

Dans les premiers jours d'octobre, l'armée française repassa le Rhin et entra en quartier d'hiver. Le comte de Saxe se rendit près du roi, à Fontainebleau, et reçut des témoignages publics de la satisfaction de Sa Majesté.

IX

Campagne de 1735. — Le comte de Saxe à Paris. — La marquise de Pompadour. — Le chevalier de Folard. — Intrigues.

Le vœu général de l'Europe appelait la fin de cette guerre au fond de laquelle aucun intérêt légitime n'était en jeu.

Dès le mois d'avril 1734, l'Angleterre s'était concertée avec les États-Généraux de Hollande pour faire agréer une médiation commune entre les belligérants. Les cours de Versailles et de Vienne ayant répondu par des dispositions favorables, les deux puissances médiatrices rédigèrent un projet d'accommodement. Ce projet ne put être soumis au roi de France qu'au mois de mars de l'année suivante.

Louis XV, malgré son désir de rétablir la paix, ne jugea pas que la base du traité proposé fût acceptable. Néanmoins, il invita les médiateurs à travailler à un nouveau plan. De son côté, la cour de Vienne présenta des objections qui, sans détruire complètement les vues du projet, exigeaient un examen et ajournaient ainsi les espérances qu'on avait d'abord conçues.

En l'état des négociations, le roi différa l'ouverture de la campagne. L'armée du Rhin s'assembla seule-

ment dans le commencement de mai sous les ordres du maréchal de Coigni, qui commandait en Italie l'année précédente. Le comte de Saxe, chargé de conduire devant Manheim un corps de quatorze bataillons et de dix escadrons, fit prendre à ses troupes un poste avantageux. Soit que les manœuvres du maréchal de Coigni eussent donné à réfléchir au prince Eugène, soit que le dessein qu'on lui prêtait ne fût qu'une ruse de guerre, les Impériaux ne firent aucun mouvement jusqu'à la fin de la campagne. Coigni, établi dans son camp, à Veinolsheim, passa trois mois uniquement occupé de lever des contributions et de faire des fourrages.

Ces expéditions attirèrent sur le maréchal les railleries des Français; un poète satirique du temps les a ridiculisées dans le quatrain suivant :

Près des bords où le Rhin vient porter son hommage,
S'élève un camp formé de cent mille guerriers;
Bellone tous les jours les conduit au fourrage,
Et leur donne du foin en guise de lauriers.

Au mois de septembre, le prince Eugène fut joint par un renfort de troupes russes. L'arrivée de ces forces lui permettait de porter son armée sur la Moselle. Le maréchal de Coigni, devinant les intentions des ennemis, envoya le comte de Belle-Isle vers Trèves. Le comte de Saxe, détaché au corps du comte de Belle-Isle, reçut ordre d'attaquer le village de Rusnich et de s'emparer du pont sur la Solm, qui donnait accès au village. Le comte se rendit maître de la position; mais l'ennemi étant revenu en nombre et avec du canon, les Français furent obligés

d'abandonner le village et le pont. L'infanterie de Coigni était restée en arrière à cause de l'état des chemins défoncés par les pluies ; on n'avait à opposer qu'un corps de cavalerie et peu d'artillerie ; il était impossible de se maintenir de front avec des forces aussi insuffisantes. Les Impériaux se rangèrent sur la Solm pour marcher contre les Français. Belle-Isle rallia rapidement ses troupes, les forma en bataille, et donna le commandement de l'aile droite au comte de Saxe. Le terrain était fangeux, les chevaux tenaient à peine ; une charge générale est ordonnée. Le corps de Belle-Isle est en danger d'être coupé : Maurice assume sur lui la responsabilité d'un ordre contraire et arrête le mouvement de la droite. Belle-Isle, prévenu de ce changement d'ordre, approuva des dispositions qui devaient être le salut des Français.

Cette justesse du coup d'œil et cette sûreté de jugement donnaient un grand poids aux avis du comte de Saxe. Son intelligence lui faisait saisir sur-le-champ les avantages ou les désavantages d'une position, et son génie lui inspirait sans efforts les ressources les plus propres aux diverses situations. La marche de l'armée française avait été inhabilement conduite, il n'y eut aucun ordre dans les opérations, et point d'unité dans le commandement. Le comte, dans une lettre confidentielle adressée au maréchal de Noailles, alors à l'armée d'Italie, signale les fautes énormes commises par l'imprévoyance et l'étourderie des chefs ; cette critique révèle une science profonde de la guerre.

La paix rendit le comte de Saxe à ses études favorites et à ses plaisirs. En rentrant dans la vie privée, il reprit ses travaux dans les sciences militaires avec

toute la passion qu'il apportait aux choses de la guerre. Éclairé par l'expérience, il rectifia un grand nombre d'opinions qu'il avait insérées dans ses *rêveries*; mais il n'en effaça pas complètement le tour un peu trop idéal. La réforme pour l'habillement de l'infanterie française, qui occupait alors les militaires, et qui fut réglée par ordonnance royale quelque temps après, fournit au comte l'occasion de produire ses idées sur cette partie importante de l'organisation des troupes. Parmi beaucoup d'excellentes vues sur cette matière, il ne manquait pas de mêler à la question quelques singularités, fruit d'un esprit hardi, allié à une imagination romanesque.

Le meilleur fonds d'étude pour le comte de Saxe était dans les entretiens familiers du chevalier Folard, auquel il était attaché, ainsi que nous l'avons dit, par des sentiments d'estime et d'affection. Maurice continuait avec le chevalier le commerce intime qu'il avait entretenu dans sa jeunesse. On ne pouvait refuser à Folard des connaissances dans l'art militaire; mais, nourri des anciens, il s'inspirait très-volontiers de leurs exemples et de leur autorité. Le comte, qui manquait des premiers éléments de cette érudition, puisa dans les enseignements du chevalier ce goût de l'antiquité qui égare quelquefois ses jugements. Plus tard, Frédéric II, roi de Prusse, tout en rendant justice aux talents militaires du comte de Saxe, ne pouvait s'empêcher de relever avec malice cette constante préoccupation qui le portait vers l'imitation des anciens.

Folard avait été un des premiers à reconnaître dans Maurice le germe de dispositions extraordinaires pour le métier des armes, et l'avait annoncé comme un

des plus rares génies qu'on eût vu depuis longtemps dans l'art de la guerre. Rien n'atteste mieux l'ascendant irrésistible de ces dispositions naturelles que le penchant exclusif qui entraînait le comte à l'étude de la guerre. Hors de cette application, il semblait qu'il fût né seulement pour la dissipation et le plaisir.

Aiguillonné par des appétits grossiers, il ne cherchait point à modérer la fougue de ses passions ; et quoiqu'il eût une âme sensible, il s'abandonnait à ses goûts jusqu'à la licence. Aussitôt qu'il fut revenu de l'armée, il reprit sans retenue le cours d'une vie dissipée. Les courtisanes les plus en renom de ce temps furent pour lui des conquêtes enviables ; il ne craignit pas d'afficher la bassesse de ses amours en subvenant avec munificence au luxe des Messaline qu'il allait prendre sur les théâtres. Il souffrait que le public fût mis dans la confidence de ses dérèglements, en se montrant sans honte à côté de prostituées, aux spectacles et dans les promenades. Quelque sévère que soit l'opinion exprimée plus tard au sujet de ses mœurs par Mme de Pompadour, son amie, il la justifia dès lors par ses désordres. « Il poussait, dit la favorite de Louis XIV, la bassesse jusqu'à la crapule.... Il ne connaissait point l'amour délicat, et ne prenait d'autres plaisirs dans la société des femmes que celui de la débauche.... Il traînait après lui un sérail de filles de joie. » Cette rudesse d'expressions n'exagère point la vérité ; elle dit au naturel ce que fut la vie privée du comte de Saxe. Sans doute, ces mœurs impures étaient celles de la société du temps ; mais le comte en aggrava le scandale. Sa conduite licencieuse avait certainement sa source dans les écarts d'une imagination dérégulée unie à un tempérament d'une

extrême énergie ; elle avait aussi une cause effective dans les exemples de la cour du roi Auguste.

Au milieu de ces plaisirs où il semblait qu'il dût oublier les intérêts les plus sérieux, le comte suivait d'un regard attentif les affaires de Courlande. Il comptait encore que la mort du vieux duc Ferdinand lui permettrait de revendiquer avec des chances de succès ses droits à la couronne ducale. La réussite de ses prétentions exigeait que le nouveau roi de Pologne se montrât mieux disposé à les seconder que ne l'avait été le feu roi, son père. Il devait craindre qu'en s'attachant dans la dernière guerre à une cause opposée à celle de l'électeur, il n'eût amené quelques nuages sur les sentiments qu'Auguste III lui avait témoignés à son avènement ; il était de son devoir, comme de son intérêt, de les dissiper.

Au mois de mai, le comte de Saxe partit pour Dresde. Il fut reçu d'abord avec froideur. L'électeur était resté un peu aigri du refus par lequel le comte avait répondu à l'offre du commandement important de l'armée saxonne. Mais la glace fut bientôt rompue par l'intervention du marquis de Livry, ami particulier de l'électeur. Frédéric-Auguste rendit ses bonnes grâces au comte, le décora de l'ordre de Henri et lui accorda une partie des biens confisqués de Hoym. Maurice, traité avec faveur par le roi de Pologne, employa tous les moyens de persuasion, afin de l'amener à lui promettre son appui au moment où la souveraineté de Courlande viendrait à vaquer. Frédéric-Auguste ne pouvait donner au comte, sur ce point, des assurances que les événements eussent démentis. Il n'ignorait pas que l'influence de la Russie allait dominer exclusivement dans

les affaires de Courlande; et il était trop l'obligé de cette puissance pour se mettre en opposition avec elle.

L'obstacle créé par l'ambition de la Russie n'était pas capable d'arrêter les projets du comte de Saxe, tant étaient grandes ses illusions de souveraineté. L'année suivante, le duc Ferdinand mourut sans postérité. Maurice, résolu à se jeter dans les aventures, sollicita vainement du roi de Pologne les moyens de soutenir ses droits à la couronne ducale. Réduit à de misérables intrigues, il ne parvint point à empêcher l'élection de Biren, chambellan et favori de l'impératrice Anne Yvanowa.

Pour un ambitieux ordinaire, tant d'oppositions réunies eussent été la ruine de ses espérances; pour le comte de Saxe, elles ne firent qu'irriter son ardeur à défendre des droits qu'il regardait comme inviolables et imprescriptibles. Mais ses protestations, ses efforts étaient d'avance frappés de stérilité et d'impuissance. S'il entra quelque motif politique dans la répugnance que les cours du Nord montrèrent contre la ratification de l'élection de Maurice, il paraît non moins certain que la naissance illégitime du prétendant fut l'obstacle le plus considérable à son élévation sur le trône ducal de Courlande.

Quelque sensibles que fussent ces disgrâces pour l'amour-propre et l'ambition du comte, elles ne l'empêchèrent pas de se livrer à ses inclinations galantes et il trouva à se dédommager de son insuccès au milieu des plaisirs de la cour. Après un séjour prolongé à Dresde, il retourna à Paris et y poursuivit avec application ses études militaires.

Sa manière de vivre se ressentait des habitudes

fastueuses qu'il avait contractées à la cour du roi son père, et de la facilité de mœurs que lui avaient donnée la fréquentation et le commerce des femmes de théâtre. Médiocrement attiré à Versailles où l'étiquette lui refusait le rang qu'il croyait dû à sa naissance, où, d'ailleurs, il avait peu d'amis, il s'était fait un train de vie conforme à ses goûts. Chez lui, la profusion remplaçait le luxe. Un grand nombre d'officiers et un nombreux domestique, une grande quantité de chevaux et d'attelages, une table somptueuse donnaient à sa maison un air princier qui s'accommodait mieux à son orgueil de souverain qu'à la modicité relative de ses revenus ; aussi ses dettes étaient considérables. Son hôtel était le rendez-vous d'une société mêlée. Quelques gentilshommes qui lui étaient affectionnés pour ses qualités personnelles, comme le duc de Noailles ; quelques grandes dames qui n'étaient pas la fleur des pois des vertus de Versailles comme Mlle de Sens, de la maison de Condé ; des militaires détestant la contrainte et chérissant la bonne vie ; des comédiennes aux allures libres, et quelques auteurs dramatiques protégés par ces dames, formaient le cercle de ses relations familières. Cet entourage, à quelques exceptions près, répondait mieux à l'abandon d'un seigneur dissipé qu'à la grandeur d'un prince aspirant à une couronne.

Dans la belle saison, le comte se retirait au château de Piple, près de Boissy-Saint-Léger, qu'il tenait à bail. Il avait réuni dans cette propriété tout ce qui pouvait faciliter un genre de vie qu'il aimait : une bibliothèque choisie, un équipage de chasse, un théâtre. Là, les réunions avaient un caractère plus intime. On s'y observait moins, et cette liberté don-

nait lieu au public de comparer la résidence de Piple aux petites maisons que les riches débauchés de ce temps entretenaient aux environs de Paris, pour la commodité de leurs secrètes orgies. Triste contradiction qui allie tant de faiblesse à une âme capable d'héroïsme. Mme de Pompadour a rendu avec une remarquable vigueur d'expression ce contraste singulier de petitesse et de grandeur : « Tout dans ses actions privées, dit-elle, tenait de l'homme ordinaire; il n'était grand qu'un jour d'action. Mais après la bataille, cette belle âme rentrait dans le néant de sa petitesse, et il ne restait de grand en lui que le bruit de ses actions. »

Le comte de Saxe passa ainsi près de trois années dans l'oisiveté. A cette époque, il s'était fait *gazetier*, selon ses propres expressions. Il adressait au roi de Pologne les nouvelles de Paris dans une correspondance écrite « par lui-même, » sans signature,... permettant de mettre un « manteau d'été aux choses¹.... » Mais cette inaction prolongée ne convenait guère à sa vivacité naturelle; le mouvement et l'agitation lui étaient nécessaires.

Vers la fin de 1739, Maurice partit pour la Saxe. Un voyage aussi lointain, entrepris sans motif apparent dans une saison où les amusements de Paris allaient avoir une animation nouvelle, semblait inexplicable. On supposa une cause politique. On imagina qu'il avait pour mission d'aller disposer la cour de Saxe à un concert qui devait se rapporter aux affaires de l'empire.

En arrivant à la cour de Saxe, le comte ne parut

1. Weber, p. 164.

point y être appelé par un motif bien sérieux; il se montra occupé de fêtes plus que des graves intérêts dont on le supposait chargé, partageant son temps entre les intrigues galantes, les spectacles, la chasse et les exercices militaires. Un accident déranger ses plaisirs. Dans une partie de chasse à Mauritzbourg, il fit une chute de cheval et se fracassa le genou. Cette fracture eut des complications; la blessure que le comte avait reçue à la cuisse au combat de Crachnitz se rouvrit et exigea un traitement sévère. Cette circonstance prolongea le séjour du comte à Dresde.

Au mois d'avril 1740, l'état de sa blessure s'étant améliorée, le comte quitta la Saxe et se rendit aux eaux de Balaruc, en Languedoc, où il acheva sa guérison. Maurice profita de son voyage dans le midi pour visiter la Provence. Il se rendit à Toulon. Une flotte espagnole s'y trouvait bloquée par l'amiral anglais Mathews. Le spectacle que présentait la réunion de ces forces navales l'intéressa vivement. Il désira visiter le commandant de la flotte anglaise, et fut reçu à son bord avec des honneurs extraordinaires, au milieu des salves de toute l'artillerie. L'amiral lui offrit à dîner et déploya dans sa réception la magnificence dont on n'use d'ordinaire qu'à l'égard des têtes couronnées. Le titre de lieutenant général dans les armées du roi de France ne pouvait justifier un hommage aussi éclatant en faveur du comte de Saxe. Cet accueil pompeux était plutôt une sorte de protestation contre l'investiture qui venait d'être donnée à Biren, duc de Courlande, par l'influence de la Russie. Maurice se rendit ensuite à Paris, et il n'attendit pas longtemps l'occasion de se retrouver à la tête des troupes du roi, objet de son ambition et de tous ses vœux.

X

Campagne de Bohême (1741). — Prague. — Egra.

Le 20 octobre 1740, Charles VI, dernier rejeton mâle de la maison d'Autriche, mourut à Vienne, léguant à sa fille Marie-Thérèse des droits à la couronne qu'il croyait solidement garantis. Plusieurs compétiteurs revendiquèrent l'héritage de Charles VI. La France se déclara pour l'électeur de Bavière, qui prétendait des droits à la couronne impériale, consultant moins la légitimité de cette revendication que son désir d'amoindrir la maison d'Autriche.

Le 31 mai 1741, un traité d'alliance et de secours lia à la même cause l'électeur de Bavière, le roi de France et le roi d'Espagne. Un peu après, le maréchal de Belle-Isle fit accéder à ce traité Frédéric II, roi de Prusse et le roi de Pologne. Il semblait que la monarchie autrichienne, assaillie par tant d'ennemis à la fois, abandonnée de ses anciens alliés, l'Angleterre et les États de Hollande, dût s'anéantir sous les coups de cette puissante coalition. Mais la grandeur d'âme et le courage viril de Marie-Thérèse inspirèrent cette princesse; elle brava les dangers; la fidélité et l'affection de ses sujets lui donnèrent la force de les surmonter.

Pendant que le roi de Prusse occupait les troupes autrichiennes en Silésie, l'électeur de Bavière fit avancer vers la haute Autriche un corps de vingt mille hommes. Le 31 juillet 1741, il s'empara de Passau sur le Danube, ainsi que de la forteresse d'Oberhaus.

Le comte de Saxe, dans l'année précédente, avait secrètement fait offrir de rentrer au service de la Saxe et n'obtint point de réponse. Il fut désigné pour servir en qualité de lieutenant général dans l'armée française, qui devait opérer comme corps auxiliaire sous les ordres de l'électeur de Bavière. Par l'effet d'une bienveillance particulière, le roi lui donna le commandement en première ligne de l'aile droite des troupes. L'armée française, au nombre de quarante mille hommes, se réunit en Alsace au mois d'août. Elle était formée en deux corps.

La colonne de droite du premier corps commença à passer le Rhin au Fort-Louis, le 15 août, sous la conduite du marquis de Leuville. La colonne de gauche du même corps, commandée par le comte de Saxe, franchit le fleuve le 19 août. Les deux colonnes se réunirent à Donawert, place de la Bavière située sur le Danube. Le comte de Saxe partit le 12 septembre de Donawert avec la cavalerie et marcha à Passau.

Le 4 octobre, l'armée alliée passa l'Ens. Le comte de Saxe conduisait l'avant-garde; un détachement ennemi attendait en bataille en avant de Waldsée. Le comte l'attaqua bravement et le mit en fuite; un grand nombre de prisonniers resta entre ses mains. Après le combat, il se rendit sur le Danube et s'empara de quelques bateaux chargés de provisions, ressource précieuse. En arrivant le 7, l'armée de l'Élec-

teur allait se trouver sans vivres et réduite à la nécessité de fourrager pour subsister.

Pendant qu'il essayait d'intimider la reine par des sommations et d'ébranler la fidélité des Viennois par d'inutiles proclamations, l'électeur apprit que des troupes autrichiennes tirées d'Italie étaient près d'envahir la Bavière par le Tyrol. On savait, en outre, que le roi d'Angleterre, au mépris de l'acte de neutralité qu'il venait de signer, levait une armée de trente mille hommes dans son électorat de Hanovre, sous prétexte de pourvoir à la défense de ses États d'Allemagne, mais avec plus d'apparence afin de secourir la reine en jetant cette armée dans le royaume de Prusse.

Dans cette conjoncture, Belle-Isle pressa l'électeur de revenir au premier plan d'opérations, c'est-à-dire de faire entrer, sur-le-champ, l'armée en Bohême, de s'emparer de Budweis et d'établir à Manthausen, près de Lintz, une communication sur le Danube. Mais les événements avaient modifié la situation des alliés, et Belle-Isle ne tenait pas compte des changements survenus.

Le comte de Saxe voyait un grave inconvénient à abandonner le pays occupé et à laisser libre le cours du Danube, si près de Vienne. Il conseilla à l'électeur de se mettre à cheval sur le fleuve à Krems et de fortifier les deux têtes du pont qu'il proposait de jeter dans cette ville au-dessous de Mantern; en même temps, il insistait pour qu'un détachement fut porté à Thabor et que l'on occupât Budweis. Il était facile, dans cette position, d'arrêter la marche de l'armée ennemie qui se réunissait alors à Znaïm et de l'empêcher de filer du côté de Prague; on devait donner

ainsi au marquis de Gassion et aux troupes saxonnes la facilité de faire le siège de la capitale de la Bohême sans être inquiétés sur leurs derrières. Cet avis, tout judicieux qu'il était, ne fut point écouté.

Le 20 octobre, l'armée alliée commença son mouvement de concentration sur Prague. Emmenant avec lui plusieurs régiments de cavalerie commandés par le comte de Saxe, l'Électeur retourna à Ens, pour se rapprocher de Prague. Le corps du marquis de Gassion se présenta devant Prague le 20; le même jour, l'armée saxonne, forte de vingt mille hommes, commandée par le comte de Rutowsky, frère de Maurice de Saxe, vint camper à Troja, à trois milles nord de la ville. En même temps, dix mille Prussiens détachés de l'armée de Silésie se rapprochaient de l'Elbe. Leur dessein était d'offrir une diversion au grand-duc¹, maître de la droite de Moldau, par la faute des Bavares qui avaient abandonné Wesely à l'approche des Autrichiens.

Quoique cette réunion de troupes dans le voisinage de Prague indiquât des projets hostiles contre la place, le grand-duc ne sembla pas s'émouvoir des mouvements des alliés. Un siège immédiat était une témérité. Aucun général prudent ne pouvait oser le tenter, dans la mauvaise saison, avec les faibles ressources dont disposaient les alliés, surtout ayant à dos une armée ennemie. Cette confiance fut trompée.

L'électeur fit reconnaître les abords de la place. Un siège en règle était impossible dans les circonstances où se trouvait son armée; il était réduit à

1. François de Lorraine, grand duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse. Il partagea l'autorité souveraine échue à sa femme sous le nom de corégent.

cette alternative, ou de conserver ses troupes sous Prague en les exposant au cœur de l'hiver aux épreuves d'un climat rigoureux et à toutes les privations que la difficulté de subsister en pays ennemi ne manquerait pas d'occasionner, ou de brusquer la fortune en s'emparant de Prague par un coup de main. Le comte de Saxe l'exhortait à cette dernière résolution; il voulait tenter de surprendre la ville par escalade. Malgré le peu de succès que semblait promettre une entreprise aussi hasardeuse, l'Électeur adopta le projet du comte et lui en confia la conduite.

Le 25 au matin, Maurice traversa la Moldau entre Konigsal et Prague, avec mille fantassins et deux mille chevaux. A peine arrivé sur la rive droite, il apprit que les Autrichiens arrivaient à marche forcée.

L'armée de la reine une fois en communication avec la ville, les alliés devaient renoncer à saisir Prague et probablement à se maintenir en Bohême. On pouvait échapper à cette extrémité tant que les troupes du grand-duc n'avaient pas paru; mais il fallait mettre les moments à profit; il fallait agir avec vigueur.

Le comte de Saxe fit ses dispositions. Une lettre écrite au chevalier de Folard par le comte retrace, avec exactitude et sous une vive couleur, le détail de cette action mémorable; il nous a semblé qu'aucune autre relation ne pouvait égaler l'intérêt de ce document. Nous le reproduisons ici par extrait :

« Je fis sur-le-champ, écrivait le comte de Saxe, rappeler le marquis de Mirepoix¹; je ramassai quel-

1. Le marquis de Mirepoix avait été chargé par le comte de Saxe de garder le pont sur la Moldau.

ques échelles et j'accommodai deux poutres avec des cordes pour me servir de bélier. Le marquis de Mirepoix vint me rejoindre à neuf heures du soir avec ses mille hommes d'infanterie, et nous marchâmes sur-le-champ vers Prague. Mais comme la partie que j'avais commencé à reconnaître était celle de la citadelle, qui était très-forte, je coulai tout le long du fossé jusqu'à New-Thor (à l'est et sur la rive droite de la Moldau), la seule porte non murée de ce côté de la ville.

« J'allai donc auprès de cette porte, qui est la seconde en deçà de la basse Moldau, dans le dessein d'y planter mon escalade.

« Les échelles ayant été distribuées aux grenadiers, j'ordonnai au premier sergent de monter avec huit grenadiers et de ne point tirer, telle chose qu'il arrivât; de poignarder les sentinelles s'ils pouvaient les surprendre et de ne se défendre qu'à coups de baïonnettes s'ils trouvaient résistance.

« Le sergent étant parvenu au haut du rempart avec les huit grenadiers, les sentinelles donnèrent l'alerte. Je m'étais assis sur le bord du fossé, au bout de la plate-forme de gravois, vis-à-vis le bastion dans lequel M. de Chevert devait monter. J'avais caché huit troupes de dragons à trente pas derrière moi; je me levai et criai : « A moi, dragons ! » Ils parurent sur-le-champ. Tout ce qu'il y avait d'ennemis sur le polygone et sur la courtine, nous ayant découverts, se mit à tirer sur nous; j'y fis répondre par un très-grand feu. Pendant ce temps-là, M. de Chevert montait avec les grenadiers; les ennemis ne s'en aperçurent que lorsqu'il y eut une compagnie sur le rempart. Alors ils vinrent à la charge, tirèrent beau-

coup, et croisèrent leurs armes avec les grenadiers ; mais ceux-ci ne se défendirent qu'à grands coups de baïonnettes et tinrent ferme. M. de Chevert fut bientôt suivi des trois autres compagnies de grenadiers et du comte de Broglie avec ses piquets ; mais comme on se pressait de monter sur les échelles et qu'elles ne pouvaient soutenir le poids de tant d'hommes, il en rompit beaucoup, ce qui faillit à tout déconcerter ; j'envoyai au plus vite un officier pour y remédier, et je m'empressai d'arriver au pont de la porte avec mes huit troupes de dragons. Dans le moment que j'arrivai, M. de Chevert, qui avait forcé le corps de garde par le dedans de la ville, m'abattit le pont-levis. Le pont-levis baissé, je me portai avec la cavalerie au point qui sépare la ville en deux. Toute la garnison, ayant mis bas les armes, fut enfermée dans les casernes. »

Il était un peu plus de quatre heures du matin lorsque la ville de Prague tomba au pouvoir des alliés. En quelques heures, l'audace et la valeur d'un petit nombre vinrent à bout d'une entreprise qui semblait difficile, même pour une armée disposant de tous les moyens que l'art peut fournir pour réduire une place.

Dès son entrée dans la ville, le comte de Saxe se rendit à la demeure du gouverneur. Un peu après entraient ses frères le comte de Rutowsky et le chevalier de Saxe, qui venaient de forcer la petite ville à la tête des Saxons ; il alla au devant d'eux, les embrassa, et voulant diminuer le regret qu'ils devaient éprouver d'avoir été devancés, leur dit plaisamment : « Canailles, je vous ferai toujours voir que je suis votre aîné. » Les ordres sévères du comte

préservèrent les habitants des excès de la victoire.

Prague échappa au pillage qui suit presque toujours l'occupation par la force. Une modération si grande et si rare mérita au comte la reconnaissance de ceux dont les biens et la vie avaient été épargnés. Les magistrats de la ville voulurent reconnaître un service aussi éminent ; ils firent présent à Maurice de Saxe d'un superbe diamant estimé quarante mille écus de Bohême ou un peu plus de deux cent mille francs de notre monnaie. Une inscription gravée sur la monture rappelait le sentiment de gratitude qui avait inspiré cet hommage.

Le lendemain, l'électeur de Bavière fit son entrée solennelle. La possession de Prague donnait momentanément à Charles-Albert la couronne de Bohême. Le comte de Saxe se porta au-devant de Son Altesse Électorale et lui présenta les clefs de la ville en le saluant roi de Bohême. « Roi de Bohême ! lui répondit celui-ci en riant, comme Votre Altesse Souveraine de Courlande ! » Il complimenta avec effusion le comte, et ne craignit pas de lui montrer que sa reconnaissance égalait son admiration.

Pendant que le nouveau roi de Bohême prenait possession de sa capitale, l'armée du grand-duc conservait la position avancée où elle s'était portée tardivement. Le roi ordonna plusieurs détachements pour surveiller les Autrichiens et les rejeter de l'autre côté de la Zasava. Le comte de Saxe eut le commandement de la plus importante de ces colonnes. Le 29 novembre au matin, à la tête de cinq mille hommes, il atteignit l'arrière-garde des Autrichiens et la contraignit à se replier sur le corps d'armée en repassant à la hâte la Zasava.

Le maréchal de Belle-Isle était à Dresde, plus occupé des négociations secrètes qui devaient aplanir l'élection de l'empereur que de la conduite de la guerre. En apprenant que la ville de Prague était occupée par les alliés, il se mit en route et arriva près du roi de Bohême. Après avoir séjourné à Prague jusqu'au 27 décembre, le maréchal se rendit à Francfort afin d'appuyer l'élection de l'empereur, et remit le commandement supérieur de l'armée française au maréchal de Broglie, que la cour de France avait envoyé en Bohême pour le remplacer. Peu de jours après, le roi Charles-Albert partit pour Munich par le chemin de Dresde, accompagné du comte de Saxe, qui s'arrêta à la cour de son frère où il devait attendre la reprise des opérations.

Vers la fin du mois de janvier 1742, le comte de Saxe, de retour à Prague, fut chargé par Broglie d'escorter jusqu'à Iglau le corps des Saxons qui avait ordre de s'établir en Moravie. Après cette expédition, le maréchal lui confia le commandement de la cavalerie française cantonnée à Pilsen et aux environs jusqu'aux frontières du haut Palatinat. Ce corps devait surveiller les mouvements du général Kevenhüller qui, à la tête de vingt mille Autrichiens, venait de ressaisir la haute Autriche, d'entamer la Bavière en s'avancant jusqu'aux portes de Ratisbonne, et pouvait tenter d'entrer en Bohême par Tham et Waldmunch,

Presque toute la Bohême était soumise au nouveau roi. L'ennemi concentré au sud, à la droite de la Moldau, s'appuyait à Budweis. Au nord, il détenait encore la place d'Égra et pouvait inquiéter les communications entre le haut Palatinat et l'intérieur de

la Bohême. La possession de cette place était nécessaire à la sûreté de l'armée d'occupation. Charles-Albert, malgré la rigueur de la saison et les avis contraires de Broglie, envoya l'ordre de s'emparer d'Égra, et le comte de Saxe, alors à Felsen, fut nommé pour prendre le commandement du siège. Cette nomination excita l'émulation des régiments français ; un grand nombre de chefs de corps, briguant l'honneur de servir sous un général aussi habile, sollicitèrent la faveur de le suivre. Le comte arriva devant Égra au commencement d'avril ; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 7 au 8 avril.

Le comte de Saxe n'avait que peu de troupes pour conduire le siège. Ses hommes étaient exténués par les fatigues et les misères de la campagne. Plein d'humanité pour ses soldats, voulant ménager leurs forces, il employa aux travaux de la tranchée six cents paysans. On n'usa ni de réquisitions ni de contrainte. Chaque ouvrier recevait vingt sols et une ration de pain par jour. Ce qui honore infiniment la bonté de Maurice, c'est le soin qu'il prenait de ces volontaires. Les officiers chargés de les surveiller avaient ordre exprès de ne pas exposer la vie des travailleurs. Cette recommandation fut suivie avec une si grande attention, qu'on ne perdit qu'un seul de ces hommes dans les opérations du siège.

En cinq jours, les assiégeants s'avancèrent jusqu'au chemin couvert et commencèrent à battre en brèche le corps de la place. Le commandant demanda à capituler le 19. Une convention fut signée le lendemain et la ville remise immédiatement aux Français.

La prise d'Égra mérita au comte de Saxe les éloges des plus habiles généraux de ce temps. Sous l'impres-

sion de ce glorieux fait d'armes, le maréchal de Broglie écrivit au comte :

« Je vous fais mon compliment de tout mon cœur, monsieur, sur la prise d'Égra, et je m'applaudis fort de vous avoir choisi par préférence pour cette entreprise ; car, à la façon dont les ennemis se sont défendus, sans un homme comme vous, peut-être n'y aurions-nous pas réussi, ou du moins cela aurait duré davantage, ce qui n'aurait pas été notre compte dans la situation présente où nous sommes. J'en rends compte à la cour dans les termes que je dois ; elle ne saura assez reconnaître vos services. »

Charles-Albert écrivit aussi de Francfort au comte de Saxe :

« Souffrez à mon amitié, cher comte de Saxe, de prendre pour elle le zèle que vous ne devez qu'à la gloire du puissant monarque que vous servez, afin qu'il me soit permis de vous en remercier et de vous complimenter sur la conquête importante que vous venez de faire de la forte place d'Égra. Je vous devais déjà celle de Prague, et c'en était assez pour mériter mon estime particulière ; mais vous en voulez à ma reconnaissance ; que ne puis-je vous rendre des services aussi essentiels que ceux que vous me rendez.

« Mes ennemis ont évacué quelques places de mes États à l'approche de l'armée française ; mais les désordres qu'ils y ont commis sont irréparables. Que ne pouvez-vous être partout !... »

Peu de jours après la capitulation d'Égra, le comte de Saxe obtint un congé pour se rendre à Saint-Petersbourg où l'appelait un intérêt considérable. Il s'agissait de la restitution d'une terre située en Livonie, dépendante de la succession de sa mère, et qui

avait été confisquée sous le règne de la princesse Anne. Ce voyage cachait aussi un autre but. Le comte partit pour Dresde, arriva le 1^{er} mai dans cette ville et se mit en route pour la Russie.

XI

L'impératrice Élisabeth. — Le comte se nourrit de couleuvres. —
Il lève un régiment de mille cavaliers. — Mlle Dangeville.

Maurice de Saxe arriva en Russie précédé d'une renommée qui l'égalait déjà aux plus grands généraux de son temps. La noblesse russe l'accueillit avec la distinction que méritaient son rang et son illustration. Il était descendu chez le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France; l'ambassadeur le présenta à l'impératrice Élisabeth. Sa réputation, ses mérites personnels, peut-être aussi sa belle figure et sa bonne mine, lui attirèrent les bonnes grâces d'Élisabeth. D'après certains témoignages, on pourrait croire qu'il entra un sentiment plus sympathique et plus doux que l'admiration dans la bienveillance d'une princesse dont le comte de Saxe aurait pu, autrefois, devenir l'époux, et qui, d'après l'ambassadeur Lefort, « n'aurait jamais le cœur de se poignarder, si elle donnait un coup de canif au parchemin conjugal¹. »

1. Weber, p. 93.

La restitution qu'il sollicitait lui fut accordée ; mais le comte avait un motif plus important de prolonger son séjour en Russie : il y était retenu par l'espoir d'obtenir la reconnaissance éventuelle des droits qui lui étaient plus chers sur la souveraineté de Courlande. Tout porte à croire qu'il fit auprès de la cour de Russie des tentatives pressantes pour arriver à ce résultat. Élisabeth venait de s'emparer du gouvernement ; elle avait cassé l'élection par les États de Courlande d'un prince de la famille de Brunswick Wolfenbützel, alliée à la grande-duchesse Anne, régente pour le jeune Iwan III, qu'elle avait détrôné¹. Maurice pouvait croire qu'Élisabeth se montrerait favorable à ses prétentions. Mais la politique de la Russie, qui consistait à s'inféoder la Courlande, ne devait pas s'accommoder d'un candidat qu'elle eût difficilement assoupli à ses vues. D'ailleurs, la vacance du trône ducal n'était pas encore déclarée ; les droits de Louis-Ernest de Brunswick subsistaient, quoiqu'ils fussent méconnus par la Russie. En cet état, Élisabeth ne pouvait se prêter aux desseins du comte de Saxe. Maurice quitta Moscou au mois de juillet et arriva le 23 du même mois à Dresde, où il trouva ses lettres de service pour l'armée de Bavière. A la fin de juillet, il était au camp de Nider-Altaich, sur la gauche du Danube, un peu au-dessus du confluent de l'Iser.

Le comte de Saxe avait pris, en arrivant à Nider-Altaich, le commandement supérieur de l'armée de Bavière par droit d'ancienneté. Dans les premiers

1. La grande-duchesse Anne, nièce de l'impératrice Anne Iwanowa, avait épousé le prince Antoine-Ulric de Brunswick-Wolfenbützel.

jours d'août, le comte de Breteuil, ministre de la guerre, l'informa que le roi avait résolu d'envoyer au secours des troupes bloquées à Prague l'armée du maréchal de Maillebois, alors en Westphalie. Il lui prescrivait d'assembler les troupes de son commandement et de se porter sur le prince Charles.

Le 18 août, Maurice leva le camp de Nider-Altaich et arriva sans accident à Deckendorff. Cette marche, au milieu de gorges occupées par une armée ennemie, fit le plus grand honneur au comte de Saxe; elle est restée comme un exemple de ce que peuvent à la guerre l'ordre uni à l'intelligence.

A peine arrivé à Deckendorff, le comte fut prévenu qu'un détachement d'une trentaine de fusiliers était resté en arrière dans une redoute établie sur la route pour protéger la marche. Investie par des husards ennemis, cette poignée d'hommes se défendait avec vigueur. Maurice fut touché du sort de ces braves soldats; il voulut les délivrer à tout prix. Le chevalier d'Espagnac, aide-major général de l'infanterie¹, reçut l'ordre de les dégager. Le chevalier marcha avec cent fusiliers par le bas de la montagne; le comte de Saxe, en personne, s'avança par la plaine, à la tête de cent cavaliers. A l'approche de ce renfort, l'officier de poste fit une sortie avec ses hommes et rejoignit les cavaliers. En se retirant, on eut à essuyer de vives escarmouches. Le comte se mit en ligne; habilement secondé par les manœuvres du chevalier d'Espagnac, il ramena sa troupe saine et sauve à Deckendorff.

1. D'Espagnac, lieutenant général et gouverneur des Invalides.

Après le départ des Français de Nider-Altaich, Kevenhuller s'était porté sur les hauteurs qui dominent le fleuve. Son intention était de surprendre le camp de Deckendorff. Le comte de Saxe, voyant sa position dominée, conçut l'idée téméraire de sortir d'embaras par un coup de main. Il assemble un conseil de guerre et propose d'enlever l'ennemi. C'était un remède héroïque : le cas n'était ni assez grave ni assez désespéré pour recourir à une telle extrémité. Une seule voix dans le conseil approuva la proposition ; ce fut le duc d'Harcourt. Le comte dut renoncer à son entreprise. Forcé d'employer la prudence, il s'attacha à dérober à l'ennemi ses mouvements, ainsi qu'il l'avait fait à Nider-Altaich. Dans la nuit du 5 au 6 septembre, deux ponts furent jetés ; les troupes et les équipages passèrent. Cette promptitude le sauva d'une attaque qui l'eût certainement exposé à de grands malheurs.

Pendant que ces mouvements s'opéraient, l'armée du maréchal de Broglie était acculée contre les murs de Prague. En présence des maux affreux auxquels la garnison était en proie, Belle-Isle et Broglie demandèrent une capitulation honorable. Mais les ordres de la reine étaient formels : l'armée devait rester prisonnière de guerre. C'était outrager un ennemi dont on aurait dû apprécier mieux l'orgueil et le courage. La nouvelle de l'arrivée prochaine de Maillebois releva le courage des assiégés. Malheureusement Maillebois et le comte de Saxe furent arrêtés dans les défilés de Bramahoff et forcés de revenir sur leurs pas. Après deux jours de repos à Egra, l'armée se mit en mouvement. Maurice ouvrait la marche. Au delà de Chulm, il déposa des hussards autrichiens enfermés

dans Folkenau et marcha dans la direction d'Elenbogen. La ville, située sur une montagne, était défendue par un château fort. En s'approchant d'Elenbogen, le marquis de Courtivron s'étant assuré que le château était bien gardé, fit part au comte de l'état de la place ; Maurice se hâta de lui répondre par ces mots tracés au crayon : « Mon cher Courtivron, j'arrive. » Il arriva, fit avancer deux pièces de canon, et canonna la citadelle. Le lendemain, les assiégés capitulèrent en se réservant les honneurs de la guerre. Dans la capitulation, le commandant donnait au comte de Saxe le titre d'Altesse Sérénissime.

De plus grandes difficultés attendaient l'armée. En avant de Schlakeuwert, les routes traversent un pays montueux et deviennent impraticables pour les équipages. Maillebois voyait une impossibilité absolue à conduire les bagages par ces gorges profondes. D'ailleurs, les ordres de la cour lui prescrivant d'éviter tout engagement avec les Autrichiens, il songea à une retraite. Cependant, le comte de Saxe s'était assuré d'un passage ; il voyait la possibilité d'aller à Leitnéritz, où le maréchal de Broglie avait envoyé quelques subsistances pour recevoir les troupes. Cette certitude ne put déterminer Maillebois à se séparer de ses bagages. Il donna l'ordre de rétrograder sur Egra. Le comte, resté sur les derrières de l'armée, apporta un ordre admirable et une prudence consommée dans la marche : grâce à cette vigilance, la retraite se fit sans le moindre embarras.

Pour avoir manqué d'énergie, Maillebois venait de perdre la chance la plus probable de délivrer l'armée de Bohême. On l'accusa d'incapacité, de jalousie, de trahison. Il fut bafoué, chansonné, inju-

rié¹. La médisance et la calomnie n'épargnèrent pas davantage les autres généraux de l'armée française. Le public les immola impitoyablement à la raillerie et fit pleuvoir sur eux de méchants quolibets.

Ainsi qu'il arrive dans ces désastres, les généraux se renvoyaient la responsabilité des événements malheureux. Au milieu de ces récriminations, la subordination disparaissait; le relâchement de la discipline était une des causes les plus actives d'affaiblissement qui conspiraient contre le salut de l'armée. Seul, le comte de Saxe, excellent juge des fautes qui se commettaient, semblait comprendre le danger de cette indiscipline; il donnait l'exemple de l'obéissance en se résignant sans murmurer, comme on l'a déjà vu, même aux ordres qu'il désapprouvait. C'est avec une extrême discrétion que, dans une correspondance confidentielle, il signale d'une manière générale les tiraillements et les désordres qui règnent dans l'armée. Il se plaint; il n'accuse personne. Cette modération, dont il faisait preuve à l'égard de ceux qu'il lui était facile de désigner, on ne l'observait pas à son égard. Le mécontentement, l'envie peut-être, avaient plus de parts que la justice dans les reproches qui ne lui furent pas épargnés. Ce fut, probablement, à un dissentiment de ce genre qu'il faut attribuer le motif d'un duel, dont on n'a d'ailleurs aucune preuve cer-

1. Voici un couplet qui courut; il se chantait sur un air fort populaire :

Voici les Français qui viennent,
Hongrois sauvons-nous (*bis*).
Nenni, s'écria la reine,
C'est Maillebois qui les mène,
Je m'en f....

taine, qu'il soutint contre le fils du maréchal de Broglie, major général de l'armée de Bavière.

Une indécision malheureuse avait paralysé les mouvements de Maillebois à son retour d'Égra. Un ordre du roi vint parer à propos aux conséquences de cette conduite hésitante. Le maréchal de Broglie fut tiré de l'armée de Bohême et prit, le 21 novembre, le commandement de l'armée de Bavière.

Broglie devait tendre à porter toutes ses forces sur le bas Danube. Pendant qu'il manœuvrait à cette fin par la droite du fleuve, le comte de Saxe, resté sur la gauche, recevait l'ordre de marcher à Deckendorff et d'en chasser les Autrichiens. Il s'acquitta de sa mission avec son entrain ordinaire. Informé que les défilés qui règnent sur la route de Deckendorff étaient gardés par des éclaireurs qui ne manqueraient pas de se replier à son approche et de donner l'éveil à la garnison de Deckendorff, il usa de ruse pour cacher son arrivée à l'ennemi : des bateaux sont rassemblés à Straubing; il y embarque onze bataillons qui se laissent dériver jusqu'au-dessus de la place. Par cette manœuvre, les postes ennemis sont franchis, les Français s'établissent à portée de la ville avant que leur marche y soit connue. L'ennemi, surpris, céda la place aux troupes de Maurice.

Le premier soin du comte de Saxe fut de renforcer sa position; il prévoyait que ce poste, essentiel à la sûreté des frontières de la haute Autriche, ne manquerait pas d'être attaqué. On éleva plusieurs ouvrages autour de la ville et sur les hauteurs qui la dominent. Maurice s'attacha à ne pas laisser de troupes oisives. Par ces utiles travaux, il entretenait parmi ses soldats l'activité, la force, le contentement, et

prévenait tous les abus que l'oisiveté favorise. En même temps, il donnait une attention particulière aux moyens de subsistance. Cette sollicitude était nécessaire ; les troupes avaient une grande difficulté à vivre ; on peut juger du dénûment que les soldats avaient éprouvé jusque-là par le passage suivant d'une lettre du comte au chevalier de Folard : « Je me suis nourri de couleuvres, disait Maurice ; mais je n'ai pas à vous décrire des misères. » La légèreté avec laquelle il glisse sur ce détail montre la philosophie que le comte savait opposer aux privations qui lui étaient personnelles. Il n'en était pas de même pour ses soldats ; nous avons dit avec quel esprit de prévoyance il avait essayé de pourvoir à leurs besoins lorsqu'il conseillait à Maillebois de se maintenir sur la Naab. Telle fut la bonne police qu'il établit dans son camp de Deckendorff, qu'il se concilia la confiance des habitants, et, à la faveur de cette disposition, il tira du pays des vivres en abondance. Le fait suivant témoigne de l'attachement que Maurice portait aux soldats, surtout aux vieux soldats. Un jour, il voyait de vieux carabiniers du corps sous Prague, retenus alors à l'armée de Bavière, se conduire avec un grand sang-froid dans une action fort vive ; admirant leur courage, il laissa échapper cette réflexion devant ses officiers : « D'où vient, dit-il, que cela est si bon ? C'est que l'âge et l'expérience ont mûri ces courages-là ; il n'y a qu'à les bien mener. Quelles troupes, et qu'on est bien avec ces gens-là !... »

Il était décidé que l'armée française abandonnerait Prague. Belle-Isle avait ordre de ramener ses troupes en France. Il est, dans l'histoire des guerres, peu d'exemples d'une entreprise aussi audacieuse, aussi

remplie de difficultés et de périls que celle que ce général accomplit. Elle a été comparée à la fameuse retraite des Dix-Mille, immortalisée par Xénophon ; il y a quelques différences essentielles à faire entre deux actions. Les Grecs eurent moins à souffrir du climat de la Perse et des soldats d'Artaxerce que les troupes françaises sous la rude température du ciel de la Bohême et continuellement harcelées par des hordes féroces de cavaliers hongrois. On fait ressortir avec raison cette autre différence à l'honneur des Français : c'est que les dix mille Grecs furent cent fois près de se révolter contre leurs chefs, tandis que les troupes commandées par Belle-Isle manifestèrent, au milieu des plus cruelles souffrances, une obéissance absolue, une fermeté inébranlable, et une patience grande comme leur courage.

Les Autrichiens étaient entrés dans leurs quartiers d'hiver ; le comte de Saxe partit brusquement pour Paris, le 8 février. Il s'accrédita qu'il était chargé par le maréchal de Broglie de démontrer au roi la nécessité absolue de rappeler prochainement les troupes de Bavière, opinion que le maréchal avait exprimée plusieurs fois, mais infructueusement, à la cour de France. Maurice fut reçu à Versailles avec une bienveillance marquée. Le roi lui accorda, selon son désir, l'agrément de lever un régiment de mille cavaliers, moitié dragons, moitié hulans. Il eut l'honneur d'être reçu plusieurs fois en audience particulière par Sa Majesté ; cette circonstance parut confirmer la mission supposée.

A Paris, le comte renoua le commerce de galanterie qu'il avait entretenu précédemment avec les femmes d'une vertu facile. On le voit, peu de jours après, as-

sister à la représentation de la *Méropé* de Voltaire, à la Comédie-Française, placé à l'amphithéâtre, à côté de Mlle Dangeville¹, qu'il régala de liqueurs fraternelles. Les gazetiers auxquels ne peuvent échapper les moindres traits qui se rapportent à une grande figure, remarquent, à ce propos, qu'il n'applaudit pas. Il fallait que le comte assistât au spectacle d'une manière fort distraite ; il avait, en effet, le sentiment des grandes et fortes passions pour ressentir les situations et les beautés que Voltaire a semées dans la pièce. Cette indifférence a probablement son excuse dans l'empressement qu'il montrait auprès de l'actrice.

Le comte passa peu de jours au milieu de ces sociétés et de ces plaisirs. La formation de son nouveau régiment l'occupait d'un très-vif intérêt ; il s'agissait pour lui de mettre en pratique des idées nouvelles qu'il avait sur l'organisation de la cavalerie.

Au mois de mars, il se rendit à Haguenau, en Alsace, où le régiment se rassembla. Il surveilla par lui-même les détails de l'incorporation et posa les bases de l'instruction et de la discipline. Sur ces entrefaites, des recrues et des chevaux que le comte avait demandés en Pologne furent arrêtés aux frontières de la Saxe. Maurice se rendit sur-le-champ à Dresde, et n'obtint pas sans beaucoup de peine que ses recrues pussent traverser les États de son frère, qui craignait d'enfreindre la neutralité. A Dresde, le comte fut informé que le maréchal de Broglie lui destinait, pour l'ouverture de la campagne, la mission de ravitailler la place d'Égra, dont les Autrichiens se proposaient de faire le siège. Le temps qu'il employa à vaincre les

1. Actrice de la Comédie-Française.

hésitations du roi de Pologne lui fit perdre une occasion précieuse de se distinguer. Dès qu'il eut tout aplani, il se hâta d'accourir à Amberg, d'où devait partir l'expédition destinée pour Égra. Il était trop tard. Broglie, pressé par les préparatifs des Autrichiens, avait envoyé au vicomte Du Chayla l'ordre de prendre le commandement du corps de ravitaillement. Lorsque Maurice arriva à Amberg, les troupes étaient en route depuis quelques heures.

XII

Le comte de Saxe et le duc de Coigny. — Lettres de Louis XV et du maréchal de Noailles. — *Le Logement des Nations.*

Le 23 avril 1743, le comte de Saxe retourna au camp de Deckendorff; il fut envoyé à Amberg. Dès ce moment, le sort de l'armée de Bavière était décidé; il ne dépendait plus de la valeur ou de la science de ses généraux de changer la fortune.

Le comte ne disposait que de forces inférieures; les manœuvres des Autrichiens lui firent craindre d'être coupé de Stat-Amhoff où était sa base d'opération. Il abandonna le cours supérieur de la Naab afin d'assurer ses communications avec le Danube et le corps de Broglie. Le 30 mai, il se replia sur Stat-Amhoff et envoya l'ordre aux postes disséminés dans

le rayon d'Amberg de se retirer du côté d'Ingolstat si l'ennemi se portait sur eux. Une aventure qui lui arriva en cette circonstance prouva son insouciance et sa tranquillité d'âme au milieu des graves événements qui l'entouraient. Il revenait un jour de dîner chez le comte de Deckendorff, général des Bavares ; il apprit que sa cassette avait été volée : « Voilà, dit-il gaiement, la première fois que j'ai eu de l'argent et on me l'a pris ! » Il n'en montra pas la moindre fâcherie à son valet de chambre, dont la négligence avait occasionné le vol.

Maurice fut suivi sur les bords du Danube par des forces supérieures. Il se décida, dans l'impossibilité évidente de leur faire tête, à passer le fleuve et à aller asseoir son camp en arrière de Ratisbonne. Le 8 juin, il fut rejoint par le maréchal de Broglie, qui se repliait devant le prince Charles. L'armée française se trouvant ainsi réunie, se mit en marche le 9 par la rive droite du Danube, dans le but de se rapprocher de Donawerth.

Le comte de Saxe subissait avec chagrin l'humiliation de se retirer sans combattre devant les armées autrichiennes. Il écrivit le 3 juillet au maréchal de Noailles : « Oserai-je vous demander ce que vous faites de nous ? Il me semble que vous nous renvoyez en France comme mauvaise compagnie. Ne m'excepterez-vous pas du nombre, et mon admiration pour vous, mon tendre attachement ne me feront-ils pas faire grâce ? »

Le duc de Noailles lui répondit le lendemain : « Il s'en faut que je veuille vous renvoyer en France comme mauvaise compagnie. Je parle surtout de vous, monsieur et très-cher comte ; j'aurais bien

voulu vous avoir ici le jour de notre affaire de Dettingen, quoique nous n'ayons pas absolument raison de nous plaindre; je suis bien sûr qu'avec le secours de votre présence nous aurions mis un grand deuil dans l'armée des ennemis. Prenez la poste, je vous prie, pour venir me joindre quelque part que je sois; j'ai besoin de vous et de vos conseils. Je me propose de vous donner un corps considérable à commander à portée de moi et pour assurer notre communication. »

Il n'y avait plus d'illusion à se faire : cette marche rétrograde ramenait l'armée de Broglie sur le Rhin. Les troupes partirent de Donawerth le 27 juin. Le comté de Saxe conduisait la deuxième division. Des nuées de hussards ennemis ne purent réussir à ébranler sa colonne ni à lui enlever un seul chariot. Toutes les troupes de Bavière furent rendues le 8 juillet à Wimpfen, au-dessus de Spire. Broglie en remit le commandement au comte de Saxe, qui devait les conduire au maréchal de Noailles.

Après une démonstration vers Haguenau, le prince Charles remontait le Rhin vers Brisach. Le comte suit ses mouvements et arrive en même temps que lui à Markeslin sous Brisach, le 10 août. Son infatigable activité pourvoit à la défense avec une prodigieuse fécondité d'expédients et de ressources. En cet endroit, le Rhin est semé de nombreuses petites îles boisées qui gênaient la surveillance de la rive droite. Ces atterrissements pouvaient favoriser une surprise. Maurice imagina d'armer de grandes barques capables de porter chacune une compagnie de grenadiers et les embossa au-dessus de la position. Au cas où des partis se seraient aventurés dans les îles, ces barques devaient se laisser dériver par le dehors et prendre

ces partis à revers, moyen tout à fait ingénieux, et qui, dans des situations analogues, peut être appliqué avec de grands avantages.

Le lendemain de son arrivée, le comte, satisfait de lui-même, mande au maréchal de Noailles, avec la confiance de la force, qu'aucun parti, petit ou grand, ne peut pénétrer en Alsace.

Au moment où le comte déploie, pour protéger la frontière française, les inépuisables ressources de son génie et de son zèle, on apprend que le roi a nommé le maréchal de Coigny au commandement supérieur de la haute Alsace. Maurice doit résigner entre les mains du maréchal les pouvoirs qui lui avaient été confiés par Noailles, et dont il a fait un si bon usage. En subordonnant le comte de Saxe au duc de Coigny, la cour manifestait contre le général, qu'elle faisait descendre de son commandement, un sentiment de défiance dont on veut connaître le motif. On trouverait peut-être la cause de cette mesure dans l'un des deux faits que nous devons rapporter à titre d'éclaircissement. Le prince de Conti, revenu d'Allemagne avec l'armée de Bröglie, s'était flatté de commander dans la haute Alsace. Le choix fait par Noailles devait aigrir la sourde rivalité qui régnait entre lui et le comte de Saxe. Déjà, en Bavière, Broglie avait montré une certaine partialité en retirant Maurice de Deckendorff pour en donner la défense au prince. Malgré sa bravoure éprouvée et des talents qui n'étaient contestés par personne, le prince ne profita pas avantageusement, pour la conservation de cette place, des moyens de défense que le comte de Saxe y avait disposés. Maurice fut piqué sans doute de la préférence de Broglie. Habitué à parler avec une grande

liberté, il n'eut garde de se prévaloir du peu de succès du prince de Conti. Il n'est pas impossible que le ressentiment de ces propos blessants et un peu de jalousie du métier aient influé secrètement sur le remplacement du comte de Saxe.

A défaut de cette raison, on peut conjecturer encore que la cour de Versailles était prévenue contre Maurice, à cause de sa qualité d'étranger et de ses relations de famille. Louis XV hésita alors à confier le salut de son royaume à un général qui ne lui avait pas encore donné, à son gré, de suffisantes preuves de la sincérité de son dévouement.

Toutefois, et sans recourir à des motifs cachés, le roi avait une raison qui, seule, pouvait suffire à justifier la nomination de Coigny : Noailles avait une trop grande étendue de territoire à couvrir. Cette considération nécessitait l'organisation d'une seconde armée auxiliaire, mais indépendante de Noailles : le commandement de ce corps ne pouvait appartenir qu'à un maréchal de France.

Le comte de Saxe allait se trouver sous l'obéissance du duc de Coigny; une incompatibilité, plus forte que le dépit qu'il aurait pu éprouver, lui rendait cette subordination pesante. On est souvent réduit à chercher dans des circonstances futiles la génération des plus grands événements. Au dire des chroniqueurs du temps, Coigny, se prévalant de son illustration et de sa fortune, aurait eu le tort, aux yeux du comte de Saxe, de le supplanter dans les faveurs d'une femme légère qui ne méritait guère cet excès de susceptibilité.

Le comte de Saxe, blessé de se voir retirer le commandement, écrit au duc de Noailles les dégoûts qu'il éprouve; il laisse percer clairement sa répugnance

à relever des ordres de Coigny. « Si j'ai à être subordonné à quelqu'un, dit Maurice, je me flatte que vous me garderez plutôt que de m'envoyer servir sous les ordres d'un autre. »

Le maréchal, appréciant la susceptibilité du comte, sollicita de Sa Majesté l'agrément de le faire passer à son corps d'armée, et Louis XV confia à ce sujet, à Noailles, le véritable état de ses sentiments pour le comte de Saxe. Tout en reconnaissant qu'il n'y avait guère de généraux français qui visassent au grand comme lui, il convenait qu'il n'avait pas dans le comte toute la confiance possible. Le roi insistait sur la qualité de huguenot de Maurice, sur son ambition de la dignité de souverain, sur ses menaces vraies ou fausses de passer à un autre service pour la moindre contrariété : « Est-ce là du zèle pour la France ? » disait le roi. Maurice était encore à ses yeux un homme d'humeur légère, peu *souciante*, attaché seulement pour une maîtresse qu'il oubliait bientôt, et d'autant moins sûr que le roi de Pologne, son frère, allait peut-être se déclarer contre la France. Cependant il consentit à ce que Maurice allât servir sous Noailles, près duquel il accordait que le comte pouvait rendre d'utiles services.

Noailles, dans sa vive affection pour le comte, s'empessa de faire évanouir la fausse impression du roi. Il lui écrivit : « Les officiers, sire, qui visent au grand sont aujourd'hui si rares, que, dans l'opinion que j'ai du comte de Saxe, je le regarde comme un homme précieux pour votre État; qui mériterait des distinctions particulières s'il était né votre sujet; qui, étant étranger, en mérite encore de plus grandes, afin de l'attacher plus étroitement à Votre Majesté. Il a de l'élévation d'esprit et des sentiments dans le

cœur; la méfiance l'éloignerait, et la confiance, au contraire, l'attachera de plus en plus. Il n'y aura, sirè, què des mortifications marquées qui puissent jamais le porter à quitter votre service. On lui en a fait essuyer en Bohème, capables de donner du dégoût; mais quoique les Allemands soient sujets à passer d'un service dans un autre, il y a des règles et des bienséances auxquelles ils ne sauraient manquer sans se rendre méprisables, et le comte de Saxe y manquera moins qu'un autre, parce qu'il est jaloux de son honneur. »

En annonçant au comte son changement de corps, Noailles s'attacha à lui rendre moins sensible la perte de son commandement par des protestations qui devaient toucher le cœur de Maurice. Il lui mande le 18 août : « Il n'est plus question pour vous que de défendre, d'ici à huit jours, le passage du prince Charles, soit sur le Rhin, soit par la Suisse, et de remettre la besogne entre les mains de qui elle doit être, sans qu'elle ait été ni entamée, ni gâtée. Nous irons ensemble vers la Moselle; je me flatte que vous ne serez pas fâché de vous trouver avec une personne qui sera occupée en tout temps et en tout lieu de ce qui peut contribuer à votre gloire et à votre satisfaction. »

Le comte de Saxe arriva le 31 août au camp sous Landau. Noailles se proposait de défendre la ligne de la Queich contre les Anglais qui se combinaient à Worms avec des forces hollandaises. Maurice fut chargé de couvrir les approches de l'Alsace et de la Lorraine. Il commença à se fortifier d'une manière redoutable et lança des détachements dans la campagne. Après quelques tentatives infructueuses, le prince Charles et le roi d'Angleterre firent rentrer leurs troupes dans les quartiers d'hiver.

..

Quoique la campagne du Rhin eût été courte et qu'elle n'eût été marquée par aucune action importante, elle ne laissait pas de faire grand honneur au comte de Saxe. Il en résumait ainsi les phases, en ce qui le concernait, dans une lettre écrite à sa sœur, la princesse du Holstein : « J'ai confessé le prince Charles sur le Haut-Rhin, et ensuite le roi d'Angleterre sur la Loutre; je les ai absous et renvoyés chez eux. » On oublie volontiers la petite fanfaronnade qui est dans les termes de ce bulletin confidentiel, lorsqu'on se souvient qu'en réalité, avec ses seules forces, Maurice arrêta l'Autriche et l'Angleterre aux frontières de la France; on lui fait grâce facilement, en songeant que, par cette jactance, le comte se proposait moins une satisfaction d'amour-propre qu'un triomphe pour l'orgueil d'une sœur qu'il aimait.

Des suffrages moins intéressés allaient bientôt décerner à Maurice le prix de ses honorables services dans l'armée d'Alsace. Après le départ des alliés, le comte passa à Strasbourg pour voir son régiment, alors composé de quatre cent cinquante hommes, et se rendit à Fontainebleau où il arriva le 15 novembre; il y fut reçu comme un général dont l'épée était nécessaire. En même temps, la reconnaissance publique lui ménageait un hommage moins éclatant, mais non moins flatteur. Dans une pièce allégorique¹, un bel esprit le logeait au Luxembourg, à l'enseigne de la *Renommée*, image fade et puérile, mais qui peint naïvement le sentiment d'admiration pour un général auquel on n'avait pas à reprocher une seule faute dans tout le cours de la dernière campagne.

1. *Le Logement des nations.*

XIII

Projet de restauration des Stuarts. — Le comte de Saxe maréchal de France. — Campagne de Flandre (1744-45). — Fontenoi. — Chambord.

Un traité signé à Worms, le 13 septembre 1743, réunissait contre la France les armes de l'Angleterre, de la reine de Hongrie et de la Sardaigne. Par un autre traité du 20 octobre, l'Autriche s'était assuré, dans les mêmes vues, l'alliance de la cour de Saxe. La France était seule pour tenir tête à cette coalition.

Ce n'était pas assez pour Louis XV de susciter à la reine de Hongrie un ennemi puissant et déterminé dans la personne de Frédéric, roi de Prusse; il jugea qu'il atteindrait encore la coalition en portant la guerre au cœur même de la Grande-Bretagne. Les prétentions des Stuarts survivaient dans la personne de Jacques III. La conduite de l'Angleterre pouvait faire oublier facilement les garanties solennelles données à la maison de Hanovre : Louis XV résolut de se prêter à une restauration des Stuarts. Une expédition française fut décidée; elle devait aider les partisans de la dynastie déchue à replacer sur le trône le fils de Jacques II.

Pour cette guerre aventureuse, il fallait un chef

habile, énergique, capable par son caractère de dominer la confusion qui naît d'une insurrection. Le choix de la cour se porta sur le comte de Saxe.

Le comte reçut de d'Argenson, ministre de la guerre, ses instructions définitives. Le corps destiné à l'expédition était de 9 695 hommes : infanterie, 8 960 ; dragons, 595 ; canonniers, 120. C'est avec cette petite force que Maurice allait reconquérir au profit de Jacques III, alors à Rome, la couronne d'Angleterre.

Le comte de Saxe se rendit, en février, à Dunkerque, où ses troupes devaient se rassembler et s'embarquer. L'état de la mer empêcha les premiers départs. Maurice disait que « le vent n'était pas jacobite. » Une circonstance plus fâcheuse arrêta l'expédition toute entière. L'Angleterre était prévenue du dessein de la France. Une escadre aux ordres de l'amiral Norris, partie secrètement de Portsmouth, vint se placer devant les dunes, et tint le port de Dunkerque en état de blocus. Maurice reçut de la cour l'ordre de ralentir ses préparatifs. Bientôt il ne s'agit plus de lenteurs calculées ; l'exécution de l'entreprise fut ajournée à des temps plus favorables. En communiquant au prétendant une résolution dont il s'afflige lui-même, Maurice l'assure qu'il ne renonce pas à l'espoir de tromper la surveillance des vaisseaux de Norris. Non moins audacieux que Charles-Édouard, il a conçu le projet téméraire d'embarquer, non plus 9 000 hommes, mais 30 000 sur de frêles barques de pêcheurs : le conseil de la marine s'opposa à cette folle tentative. L'expédition fut manquée. L'aventureux Charles-Édouard ne se laissa pas décourager. Parti seul pour l'Écosse, après plusieurs exploits suivis de victoires glorieuses et de revers affreux, il

devait ensevelir sans retour les droits des Stuarts dans les champs funestes de Culloden.

Le comte de Saxe revint à Paris. Il ne tarda pas à avoir la preuve éclatante du retour qui s'était opéré dans les idées et les dispositions de Louis XV à son égard, par l'influence du maréchal de Noailles. Le 26 mars, le roi le nomma maréchal de France. C'était le premier protestant élevé à cette dignité depuis la révocation de l'édit de Nantes. Sous l'empire du préjugé qui semblait exclure un protestant des grandes charges, on pouvait considérer cette nomination comme une concession faite au mérite supérieur. Elle ne fut pas accordée sans hésitation. Le comte était sollicité de faire à la haute position qu'on lui promettait le sacrifice de croyances religieuses auxquelles il ne semblait pas fort attaché. Maurice résista à toutes les suggestions. On pourrait supposer que, souverain putatif d'un État luthérien, il ne voulut pas affaiblir, par une abjuration, des droits qu'il se réservait avec plus d'opiniâtreté que de raison. Il n'en est rien. On est heureux de pouvoir rapporter son refus à des motifs plus nobles. « Bien des gens, disait-il, peuvent croire que je ne suis pas dévot ; je ne donnerai pas à l'Europe le spectacle de changer de religion par des motifs humains. Si l'on pense que le grade de maréchal de France soit nécessaire pour me donner plus de poids à la tête des armées, en supposant que le roi ait la volonté de me confier les siennes, Sa Majesté et son conseil aviseront aux moyens, car j'ai pris mon parti : on ne me reprochera point d'avoir changé de religion par intérêt. »

Tout souriait aux espérances du comte de Saxe. Une faveur de cour venait de lui ouvrir la carrière

des honneurs ; la fortune lui montrait le chemin de la gloire.

La guerre était déclarée à l'Angleterre (15 mars 1744). Louis XV allait faire ses premières armes ; pour son début, il se trouvait en face des mêmes alliés que son bisaïeul avait tant de fois humiliés, et sur un champ de bataille où Louis XIV avait laissé, à chaque pas, les souvenirs de ses victoires. La France mit sur pied une armée de cent mille hommes : le maréchal de Noailles eut le commandement supérieur sous les ordres du roi. L'armée fut partagée en deux corps : l'un devait faire des sièges avec le maréchal de Noailles ; l'autre, commandé par le maréchal de Saxe, était destiné à les couvrir. L'unité, si nécessaire pour le succès des combinaisons, ne pouvait être mieux assurée. On se sent touché des marques d'abnégation que se donnent mutuellement les deux généraux. Noailles écrit au comte de Saxe : « Je suis un peu choqué des termes de reconnaissance et de bonté que vous employez. Vous me devez de l'amitié, et vous seriez injuste si vous me la refusiez, puisque personne ne vous est plus sincèrement attaché que moi ; mais, je vous en prie, qu'il ne soit plus question de compliments entre nous. » Le comte de Saxe n'est pas moins franc dans l'expression de ses sentiments. Il demande les conseils de Noailles avec une humilité ingénue ; il les reçoit et s'y conforme avec une parfaite docilité. « C'est avec un grand plaisir, mon cher maître, que je vous obéis ; je suis flatté quand je puis avoir votre approbation, et je la désire. Je vous connais le plus indulgent pour mes fautes ; aussi je vous dirai tout ce que je fais. »

Des rapports établis sur cet attachement et cette

confiance réciproque ne pouvaient manquer de produire un accord complet de vues. Cette bonne harmonie aida puissamment au succès de la campagne.

Le comte de Saxe quitta Paris le 15 avril 1744 et se rendit à Valenciennes par Mirecourt, où il passa son régiment en revue. Le roi passa, le 15 mai, la revue de l'armée dans la plaine de Cisoien. Menin fut investi et se rendit après six jours de tranchée. Le maréchal de Saxe s'était avancé entre la Lys et l'Escaut et défendait en avant de Menin le triangle formé par ces deux rivières. Le maréchal avait une infanterie moins nombreuse que celle de l'ennemi. Les difficultés de sa position lui enseignèrent le bon usage qu'il pouvait tirer de l'infanterie qu'il avait sacrifiée, jusque-là, à ses prédilections pour la cavalerie. L'expérience le convainquit de l'utilité d'une arme qu'il avait eu le tort de ne pas apprécier. Ses manœuvres mirent les alliés dans l'impossibilité de passer l'Escaut.

On apprend tout à coup que le prince Charles a passé le Rhin et menace les frontières du royaume. Louis XV quitte précipitamment l'armée de Flandre et accourt sur la Meuse, accompagné du maréchal de Noailles.

Le maréchal de Saxe est resté en Flandre, chargé de protéger les frontières françaises. Ses instructions lui prescrivent de ne rien entreprendre et de réprimer seulement les tentatives de l'ennemi. Inférieur en forces à l'armée alliée, toute sa sollicitude se concentre sur cet objet, et il s'assure d'une forte base d'opérations en arrière de Courtrai, vers Menin. La position qu'il occupait était traversée, au centre, par la rivière d'Heule, sur laquelle on construisit deux ponts. Nos soldats nommèrent plaisamment ces ponts

le *Pont-Neuf* et le *Pont-Royal*, manifestant, par ce badinage, la sécurité que leur donnait l'établissement du camp. Dans cette position, le maréchal, après avoir déjoué toutes les manœuvres des alliés, reçut, le 21 octobre, l'ordre de séparer ses troupes, répartit les quartiers et se rendit à Lille. Vers le milieu du mois de décembre, il rentra à Paris.

Dès le mois de novembre précédent, d'Argenson lui avait annoncé que le roi avait l'intention de lui confier le commandement général des troupes de Flandre. Maurice s'occupa du plan de la prochaine campagne. La situation devenait de plus en plus grave. L'électeur de Saxe s'était déclaré pour la reine de Hongrie. Le comte avait essayé vainement de détourner son frère d'une alliance qu'il regardait comme impolitique pour la Saxe; au mois de juin, dans la joie que lui faisaient éprouver les succès de l'armée française, il écrivait au ministre du roi de Pologne : « Il serait heureux pour les peuples qu'une prompte paix vînt éteindre ce feu, qui ne peut que croître, en irritant le roi. » Les conseils de l'amitié fraternelle ne furent pas écoutés. La Hollande, jusque-là hésitante, s'était déclarée pour l'Autriche par un traité signé à Varsovie le 8 janvier. L'ambassadeur des États-Généraux, rencontrant un jour le maréchal de Saxe dans les galeries de Versailles, lui demanda ce qu'il pensait de la convention de Varsovie. « Je pense, répondit Maurice, que cela est fort indifférent à la France; mais si le roi mon maître veut me donner carte blanche, j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année ne soit passée. » Noble confiance, mais que ne partageaient pas alors les conseillers du roi.

La France se trouvait en présence des mêmes en-

nemis qui, au temps de la succession d'Espagne, l'auraient peut-être conduit à sa perte, après Malplaquet, si Villars n'eût opinément ramené la fortune par la victoire de Denain. Qui aurait osé espérer que Maurice dût égaler Villars ?

Le 15 avril 1745, le maréchal partit pour Valenciennes, investi du commandement supérieur de l'armée de Flandre. Il était malade ; ses amis s'inquiétaient ; ils redoutaient pour lui les fatigues de la campagne. Maurice répond à ceux qui essayent de le retenir : « Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir. » Il part, il arrive ; mais déjà les forces trahissent son énergie. Une hydropisie le prive de la liberté de ses mouvements ; le mal a rapidement atteint à son développement critique ; mais Maurice ne se relâche pas des soins du commandement : il prend ses mesures pour l'ouverture de la campagne, avec la même présence d'esprit et la même force de résolution que dans l'état de santé. Enfin, au moment de commencer les hostilités, il tente de recouvrer l'activité qui lui est nécessaire au moyen d'une opération douloureuse et qui peut exposer sa vie. Le 18 avril au matin, il se remet aux mains de son médecin et subit la ponction. Personne ne soupçonne les souffrances du général. Maurice quitte l'opérateur et travaille cinq heures consécutives avec les chefs de service ; son visage ne laisse deviner aucune trace d'altération. Cette fermeté d'âme maintient la confiance des officiers et des soldats.

Le lendemain, le maréchal se rend à Maubeuge avec son état-major. Il remonte jusqu'à Peruwel et file vers Tournai. Toutes ses manœuvres tendaient à attirer les alliés sur Fontenoi.

Le roi était à Douai; il arriva en deux jours à l'armée, sous Tournai, le 8 mai. Le lendemain, les troupes qui n'étaient pas occupées au siège furent portées sur la droite de l'Escaut. Ces forces s'élevaient à quarante mille hommes. Il ne resta sur la gauche de l'Escaut que la plus grande partie de la cavalerie et tout le gros canon. Le maréchal de Saxe distribua l'ordre de bataille. L'ennemi, au nombre de cinquante-cinq mille hommes, devait, d'après les prévisions, se porter sur l'Escaut par Fontenoï et Anthoin.

Ces dispositions du maréchal excitèrent des murmures dans les rangs de l'armée française. Les impatients le blâmaient de ne pas lever le siège de Tournai pour marcher droit à l'ennemi, au lieu de l'attendre de pied ferme. Les importants désapprouvaient un ordre qui leur semblait découvrir Tournai et donner un grand avantage sur la gauche des Français. Les uns et les autres voulaient paraître ou plus sages ou plus zélés qu'on n'exigeait d'eux, uniquement pour plaire au roi. En ce moment, le maréchal de Saxe était en proie à des souffrances redoublées; sa maladie avait empiré; incapable de tenir à cheval, il se trouvait réduit à parcourir les lignes dans une petite voiture d'osier. Dans cet abattement physique, la tête conservait toute sa vigueur et sa lucidité. Maurice ne se laissait pas influencer par les criailleries qui s'élevaient autour de lui; il devinait fort bien le mobile de cette ardeur inconsidérée et voyait dans ses contradicteurs, comme il le dit lui-même, « des gens attentifs à faire la cour au roi, empressés de se faire valoir. » Noailles, venu à la suite du roi, était le seul qui n'apportât aucune vue personnelle; il mettait, selon ses propres expressions, « toute sa gloire à

seconder le maréchal de Saxe. » Le mécontentement répandu dans l'armée avait ébranlé un moment l'assurance des troupes ; cette défiance pouvait devenir fatale : un mot de Louis XV ramena l'obéissance absolue. Le roi dit tout haut au comte de Saxe : « En vous confiant le commandement de mon armée, monsieur le maréchal, j'ai entendu que tout le monde obéit ; je serai le premier à en donner l'exemple. » L'événement justifia les mesures du maréchal et la sagesse du roi.

En effet, le 9 mai au matin, on apprend au quartier général des Français que l'armée alliée, sous les ordres du duc de Cumberland, a filé de la Leuze par la gauche et s'est présentée à Vezon.

Le 11, au petit jour, les mouvements de l'ennemi ne laissèrent aucun doute sur les intentions du duc de Cumberland. Vers six heures, le brouillard se dissipe, le canon ennemi donne le signal de l'attaque. Les alliés manœuvraient pour emporter le bois de Barri à leur droite et le village d'Anthoin à leur gauche ; mais ils furent vigoureusement repoussés. Forcée aux deux ailes, l'armée alliée s'appuya sur son centre, se forma, par l'effet de cette concentration, en une colonne compacte et s'avança d'un pas lent pour s'emparer de Fontenoi. Le succès de cette manœuvre coupait notre armée en deux ; une vive canonnade fait hésiter la marche de cette colonne ; les premiers rangs sont foudroyés. Cependant, la tête décimée par le canon se reforme sous la mitraille ; elle atteint Fontenoi et se trouve en présence des gardes françaises qui défendaient les approches du village.

En abordant les Français, les officiers anglais sa-

luent notre ligne; nos officiers répondent à cette courtoisie par le même salut. Un capitaine aux gardes anglaises s'avance : « Messieurs des gardes françaises, dit-il, tirez ! » A cette invitation, un lieutenant aux gardes, le comte d'Anteroche, piqué d'une politesse toute française, répond à haute voix :

« Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers ; tirez vous-mêmes ! »

Ces mots sont suivis d'un feu roulant des Anglais : deux cent quarante morts, plus de onze cents blessés sont couchés par terre. Exemple de ce que peut le point d'honneur sur des cœurs français ! Le maréchal de Saxe, nourri d'idées plus positives, condamnait hautement le préjugé généreux qui portait, en ce temps-là, les troupes françaises à essuyer, sans broncher, le premier feu. Il voyait, dans cet usage, une prévention fausse et dangereuse et remontrait avec force l'abus de cette pratique. « Le Français, disait-il, n'en sera pas moins brave, pour avoir tiré le premier, ou avoir fait feu pour feu. » De cette considération, il déduisait cet axiome de guerre : « Plus de morts, moins d'ennemis ; » et cette conséquence : « Donner la mort et l'éviter. »

Fontenoi fournit un exemple regrettable de l'empire de ce point d'honneur. Les gardes françaises, ébranlées par la mousqueterie ne peuvent se reformer et se dispersent. On envoie de nouveaux régiments contre la colonne anglaise ; ils sont aussi maltraités. Leur bravoure ralentit la marche de l'ennemi, mais elle ne peut l'arrêter. Les Anglais ont abordé Fontenoi ; ils cherchent à l'envelopper. Ils se heurtent à un obstacle plus considérable ; mais la colonne est inébranlable. On peut croire que Fontenoi va être

enlevé ; il semble que le sort de la bataille ne tient plus qu'à une de ces déterminations désespérées qui changent tout d'un coup la face des événements ou rendent une défaite plus désastreuse. Le maréchal est préparé à une résolution extrême. Noailles, alarmé des dangers que courent le roi et le Dauphin, engagé presque sans suite au milieu de la bataille, supplie Sa Majesté de se retirer derrière l'Escaut. Louis XV consulte le maréchal de Saxe ; le comte remontre au roi que sa présence est nécessaire pour soutenir la confiance des troupes. Il assume une responsabilité redoutable. A la façon dont le combat est engagé, il n'y a qu'une mêlée générale qui puisse décider de la victoire. Le maréchal osera-t-il en venir à ce dénouement suprême, au risque d'exposer la personne du souverain ?

La situation s'aggrave. Les derniers efforts échouent contre la formidable colonne. Cependant tout n'est pas perdu tant que le village de Fontenoi est aux Français. Si les attaques ne parviennent pas à repousser les alliés, elles les forcent à se défendre ; elles empêchent d'entreprendre une action décisive contre les redoutes du village.

- Une heureuse inspiration retourna subitement les chances de la bataille. Le duc de Richelieu revenait de charger sans succès. Il s'était aperçu du désordre que répandaient, dans les rangs des alliés, les charges soutenues par le canon des redoutes françaises ; il proposa au roi de pointer quatre pièces sur le front de la colonne et de lancer toutes les troupes à la fois contre la masse ennemie. L'idée est approuvée. Quatre pièces dressées en tête des alliés ouvrent le feu. Au même instant, cavalerie et infanterie

s'ébranlent, et se portent sur l'ennemi ; les fantasins la baïonnette au bout du fusil, les cavaliers le sabre au poing, le poitrail des chevaux touchant la colonne. Il y eut une mêlée affreuse. Pressée de tous les côtés à la fois, décimée par la baïonnette et le sabre, ravagée par le canon, la colonne n'a plus cette cohésion qui a fait jusque-là sa force. Elle hésite à son tour, elle est rompue et ne songe plus qu'à se soustraire à ce choc qu'elle ne peut soutenir ; elle se désorganise et se débande dans les bois et les défilés de Vezon. La nuit vient ; les ténèbres favorisent la retraite et empêchent nos soldats de reconduire les fuyards. Le champ de bataille resta aux Français. Les ennemis abandonnèrent leurs blessés et trente-deux pièces de canon. La perte des alliés s'éleva à quinze mille hommes tués ou blessés ; celle des Français fut de quatre mille.

Maurice, rassemblant ses forces épuisées, se fit porter près du roi. Louis XV lui fit l'honneur de l'embrasser et lui témoigna, dans les termes les plus flatteurs, sa satisfaction des habiles mesures qui avaient assuré le succès de la journée. On a dit avec raison que le génie du maréchal avait préparé la victoire, qui fut remportée par la bravoure des officiers. Le comte se jugea plus sévèrement ; répondant à la bienveillance du roi, il dit à Sa Majesté : « Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Vous voyez, ajouta le comte, à quoi tiennent les batailles. Il faut que je me reproche une faute : j'aurais dû mettre une redoute de plus entre Fontenoi et le bois de Barri. Je ne croyais pas qu'il y eût un général assez hardi pour hasarder de passer en cet endroit. »

Cette faute que le maréchal se reprochait n'empêcha pas le grand Frédéric de dire que « jamais bataille n'a fait plus d'honneur à un général, que celle où le général était à la mort lorsqu'elle se livra. »

Louis XV ignorait encore au prix de quelles souffrances le maréchal avait acheté le gain de cette grande bataille. Pendant tout le jour, tourmenté d'une recrudescence de son mal, dévoré de la soif par un effet de la maladie, Maurice fut réduit à tromper l'ardeur de cette soif, qu'il ne pouvait apaiser, en tenant dans la bouche une balle de plomb; son affaiblissement était extrême. Obligé de se porter sur tous les points de sa ligne, il subissait avec des angoisses inexprimables les cahots de la voiture. A tous ces maux se joignaient le tourment et l'incertitude la plus poignante. Trois fois le maréchal crut la bataille perdue; il avait à craindre que le roi et le Dauphin ne fussent enlevés dans la mêlée. Mais aucune émotion, aucun trouble ne trahirent les tortures qui l'assiégeaient. Il peignait lui-même l'état de son âme dans le bulletin familial de cette journée écrit peu de jours après à la princesse de Holstein, sa sœur. Annonçant la victoire de Fontenoi, le maréchal ajoutait gaiement : « Les Anglais ont été étrillés en chiens courtauds; l'affaire a duré neuf heures. Quoique je fusse mourant, j'ai soutenu cette journée avec vigueur. »

L'affaire finie, le maréchal de Saxe demanda au roi la permission de se retirer. Il fit appeler son médecin Sénac et se soumit à une seconde opération, qui n'eut pas un succès complet; cependant le comte en éprouva un grand soulagement. Le roi, en le revoyant, s'applaudissait de l'amélioration qu'il croyait

apercevoir et lui dit avec affabilité : « Monsieur le maréchal, vous gagnez plus à cette guerre que nous tous ; vous étiez enflé de tous vos membres, et vous jouissez à présent de la meilleure santé. » Le maréchal de Noailles, présent à l'entrevue, ajouta aussitôt : « Il est vrai, sire, que M. le maréchal de Saxe est le premier homme que la gloire ait désenflé. »

Le rétablissement dont le roi félicitait le comte de Saxe n'était qu'une apparence de santé. Pendant un mois, il eut encore à souffrir du retour de la maladie. Le 25 juillet suivant, il annonce sa guérison à sa sœur dans les termes ci-après : « J'ai été hydro-pique ; on m'a fait deux fois la ponction. J'ai trouvé un remède.... Le médecin m'assure hors d'affaire ; mais je suis extrêmement maigre et faible. »

La victoire de Fontenoi eut un grand retentissement. Il n'est peut-être pas de fait militaire qui ait été plus exalté. La poésie, qui, en ces occasions, est le héraut de la gloire, chanta sur tous les tons les exploits de cette journée. Le maréchal de Saxe reçut des poètes du temps une immortalité glorieuse. La munificence du roi le gratifia de récompenses d'un autre ordre, auxquelles il fut très-sensible, ainsi que le témoigne le passage suivant d'une lettre écrite à la princesse de Holstein : « Le roi, dit-il, m'a donné le commandement d'Alsace, qui vaut 120 000 livres, 40 000 livres en fonds de terre, les grands honneurs du Louvre, comme au prince de Lorraine. J'ai avec cela, de mes pensions ou régiment, 140 000 livres. Ainsi, je jouis des grâces de la cour, d'environ 300 000 livres, avec des agréments tels que le gouvernement de l'Alsace, qui fait l'état d'un souverain. »

Ces libéralités démontrent de quelle importance

était, aux yeux de Louis XV, la victoire de Fontenoi, et l'intérêt qu'il avait à attacher plus étroitement à son service le grand capitaine qui venait d'illustrer son règne.

Le premier résultat de la bataille de Fontenoi fut la prise de Tournai.

Le maréchal de Saxe avait résolu de s'emparer de Gand, où les alliés avaient un immense dépôt. Cette expédition fut confiée au comte de Lowendal, ami du maréchal¹, et exécutée selon les ordres du comte de Saxe. Le 14 juillet, la ville et le château furent au pouvoir des Français. Le comte en donna la nouvelle au roi par un message facétieux : on sait que Gand est renommé pour les veaux ; le maréchal envoya à Sa Majesté une longe de cet animal dans un panier cacheté. La plaisanterie plut au roi, non moins que la nouvelle.

Après Tournai, Bruges, Oudenarde, Vendermonde, Ostende, Nieuport, Ath, furent soumises aux armes du roi. Même au temps du grand Condé et de Turenne, on n'avait jamais vu une suite aussi continue d'heureuses entreprises.

Dans l'ivresse de tant de prospérités, Louis XV ne se lassait pas de prodiguer au comte de Saxe les marques de sa satisfaction et les faveurs les plus signalées. Le 25 août, il lui accorde le gouvernement du château de Chambord à vie, avec un revenu de

1. Lowendahl, né à Hambourg en 1700. Son grand père était fils naturel de Frédéric III de Danemark. Il servit d'abord dans l'armée de l'électeur de Saxe. Le comte de Saxe, son ami dès l'enfance, le fit passer au service de France. Sa première campagne est de 1744. Il fut élevé à la dignité de maréchal de France en 1747.

40 000 livres sur le domaine. Cette grâce constituait une grande distinction, en raison des souvenirs illustres qui se rattachaient à cette résidence. Le roi de Pologne Stanislas avait été le dernier hôte de Chambord; c'était, pour le duc méconnu de Courlande, un rapprochement qui devait adoucir ses regrets, en flattant son orgueil de souverain dépossédé.

XIV

Prise de Bruxelles. — Lettres de naturalité. — L'Opéra et Chambord. — Le prince de Conti et le comte de Saxe. — Rocoux. — Piron. — Le roi de Prusse.

La campagne de 1745 paraissait terminée. Le roi et le dauphin étaient partis pour Paris le 1^{er} septembre. Une circonstance prolongea les opérations de l'armée. Charles-Édouard était débarqué en Écosse, au mois de juin, avec sept officiers et quelques armes; sa présence avait soulevé un certain nombre de clans. Une petite armée de montagnards se forma autour du prince; il se fit proclamer à Perth régent d'Angleterre, de France, d'Écosse et d'Irlande, titres que s'arrogeaient, d'après un vieil usage, les rois de la Grande-Bretagne (15 septembre). Les progrès de l'insurrection jacobite déterminèrent George II à retirer

ses troupes de Flandre et à les ramener en Angleterre. Noailles instruisit le maréchal de Saxe de cette particularité et lui demanda, de la part du roi, s'il n'y aurait pas quelque nouveau coup à frapper sur la Hollande, dont la cour poursuivait toujours la neutralité.

L'idée suggérée par le maréchal de Noailles avait saisi l'esprit du comte de Saxe; il conçut le projet de prendre Bruxelles. Le secret était la condition du succès. Maurice cacha ses vues et n'eut pour confident de ses opérations que le maréchal de Noailles, toujours prêt à mettre à la disposition de son ami ses connaissances et sa longue expérience.

Une partie de l'armée française fut envoyée dans ses quartiers d'hiver. Le maréchal ne garda que vingt-deux bataillons et vingt-six escadrons, comme troupes de soutien pour la garnison des villes conquises et s'établit à Gand, annonçant qu'il y passerait l'hiver. Comme sa présence en Flandre, après la suspension des hostilités, pouvait inquiéter les alliés, il prit soin de colorer cette détermination d'un prétexte apparent. Le maréchal souffrait alors d'un rhumatisme aigu; il alléguait son infirmité et l'incommodité du voyage pour raison de son séjour à Gand. Afin de mieux accréditer ce prétexte, il commanda une voiture d'une disposition particulière pour le transport d'un malade, et il en attendait, disait-il, l'achèvement pour se rendre à Paris dès que la saison le permettrait. Pour mieux confirmer les alliés dans cette idée, il manda auprès de lui sa sœur, la princesse de Holstein, alors à Venise, à laquelle il envoya un passe-port signé par le général des troupes autrichiennes.

Il était difficile de n'être pas trompé par des apparences si bien concertées. La princesse de Holstein elle-même n'aurait pu soupçonner la ruse qui était sous jeu. Jamais son frère ne lui avait paru d'une plus grande liberté d'esprit sur les devoirs de son commandement, et plus soucieux de ses propres affaires. Il lui manda de lui apporter une demi-douzaine de livres de tabac à fumer de Turquie, « de celui de petites feuilles, et deux coureurs italiens, jeunes, bien faits et de jolie figure. Ils ont chez moi, ajoute le maréchal, cinq sequins et demi par mois, sur quoi il faut qu'ils se nourrissent et s'entretiennent de bas, de vestes de basin, de linge; je ne fournis que la livrée. » Il lui annonce qu'il enverra à sa rencontre Mme de Narbonne, qui a été très-riche, qui a de l'esprit, et avec cela peu de cervelle; « mais, dit-il, c'est la chose la plus rare dans ce pays et dont on fait le moins de cas. »

Le train que le maréchal menait à Gand s'accordait avec ses allures dégagées. Il se montra passionné pour les combats de coqs, et se donna chaque jour ce passe-temps dans la cour de son hôtel, vivant d'ailleurs selon le laisser-aller de ses habitudes, sauf les ménagements que comportait le rhumatisme avec lequel il devait compter, au moins pour la forme. L'hiver approchait lentement au gré de son impatience; il avait choisi la fin de décembre pour faire le siège de Bruxelles. La gelée devait faciliter le mouvement de ses troupes. On était au mois de janvier, la gelée n'arrivait pas; les maladresses commises avaient fait surgir d'autres difficultés. Les alliés, rendus circonspects par des mouvements dont ils ne devinaient pas exactement l'objet, avaient augmenté

la garnison de Bruxelles. Le maréchal était informé en outre qu'un corps d'Autrichiens s'apprêtait à passer le Rhin et allait se porter dans le Brabant.

Contrarié par toutes ces circonstances, Maurice se déterminà à précipiter l'exécution de son projet. Les troupes qu'il mit en mouvement, tirées de diverses places, ignoraient complètement où tendait leur marche. Elles formaient une armée de 28 000 hommes, et suivirent, en cinq divisions, des directions différentes. Le maréchal eut la précaution d'envoyer en avant des détachements de troupes légères. Ce stratagème fit supposer à l'ennemi qu'il ne s'agissait que de partis battant la campagne.

Le maréchal partit de Gand le 28 janvier. Le 31, le quartier général et le parc d'artillerie furent établis dans Lacken; l'infanterie se logeait dans les faubourgs de Bruxelles.

Pendant cette marche rapide, regardée à bon droit comme un chef-d'œuvre d'art, le maréchal régla sur sa route quelques affaires avec les villes et les châteaux qui pouvaient aider les assiégés. Il s'assura la possession de Louvain; ouvrit les portes de Malines; prit des redoutes aux Trois-Trous et força les portes de Lacken, de Kockeslberg et de Vilvorde. La précision de ces mouvements est d'autant plus remarquable, qu'ils furent exécutés par un temps constamment mauvais. Cette circonstance fait ressortir l'ordre admirable que le comte de Saxe apportait dans ses calculs stratégiques.

L'investissement de Bruxelles était complet; mais les pluies continuelles avaient délayé le terrain. Les travaux de siège avancèrent lentement; cette lenteur désespérait le maréchal de Saxe. Par surcroît, il avait

contracté la fièvre. Le 20 février, l'état des brèches ne permettait pas de donner l'assaut. Le maréchal eut la témérité de faire une tentative, il lança quelques hommes et ces hommes parvinrent à se loger dans les brèches.

Les assiégés, craignant un assaut, demandèrent à capituler. Un incident, qui marqua la discussion des articles de la capitulation, donne une idée de la fermeté de caractère du maréchal de Saxe au milieu de circonstances si critiques. Les députés de la ville refusaient de stipuler que la garnison serait prisonnière de guerre ; ils alléguaient qu'ayant la certitude d'un prochain secours, ils ne pouvaient accepter une condition aussi dure. — « Eh bien ! messieurs, répliqua le maréchal avec l'expression d'une mâle énergie, il n'y a que des.... (gens sans cœur) qui se rendent quand ils attendent du secours. Retournez dans vos murs et défendez-vous-y ! »

La capitulation fut signée. Un trait témoigne, en cette occasion, de la loyauté et du désintéressement du maréchal. Le prince de Waldeck, parti pour Lahaye avant le siège, avait laissé ses effets à Bruxelles. Le comte de Saxe renvoya au prince tous ses équipages.

Un riche butin, cinquante-deux drapeaux et trois étendards furent enlevés à l'ennemi. A ces trophées, s'ajoutèrent deux étendards de la maison du roi et l'oriflamme de François I^{er}, trouvés dans la salle d'armes de Bruxelles. Le maréchal eut la pensée de faire rapporter à Paris, avec un grand appareil, ces insignes reconquis ; mais le roi ne fut pas d'avis qu'on déployât autant de pompe. Le 23 février, Louis XV écrivit de sa main au comte de Saxe les félicitations

les plus louangeuses. Il lui prescrivit de faire célébrer des réjouissances et des actions de grâce dans toute l'étendue de son commandement. Les mêmes manifestations éclatèrent à Paris. Ce fut un véritable triomphe.

Maurice partit le 5 mars pour Paris, où l'appelaient et les plaisirs et le soin de quelques affaires. Son retour fut une marche triomphale. Partout, des jeunes filles vêtues de blanc accouraient sur son passage pour lui présenter des lauriers. En arrivant à Péronne, il reçut une preuve moins solennelle, mais non moins flatteuse de sa popularité. Comme le commis de la ferme s'apprêtait à visiter ses équipages, le directeur du bureau s'écria : « Que faites-vous, canailles, les lauriers sont-ils de contrebande ? »

Ces ovations se continuèrent à Paris. Le maréchal fut reçu à Versailles le 13 mars. Le roi lui fit les honneurs les plus éminents, lui accorda les grandes entrées et lui fit présent d'une riche tabatière. Par une attention qui attestait son désir de complaire au comte de Saxe, Sa Majesté donna au prince de Holstein-Beck, son neveu, le régiment de Royal-Allemand. Tant de distinctions et de grâces accumulées sur la tête du maréchal ne pouvaient faire oublier qu'il était étranger dans le pays qu'il servait avec tant de dévouement et d'éclat. Il y avait une sorte de contradiction qu'il importait de faire cesser, pour l'honneur même de la France et les intérêts privés du comte. Le 26 avril suivant, le roi fit expédier au maréchal des lettres de naturalité. Le préambule de ces lettres est conçu dans les termes les plus louangeurs. Le roi y rendait hommage au désintéressement dont Maurice avait fait preuve en renonçant, pour servir

la France, aux avantages et aux grands établissements qu'il pouvait espérer en Pologne et en Saxe.

Traité à la cour avec une bienveillance et des attentions qui l'élevaient au-dessus des personnages les plus éminents, le comte de Saxe était en même temps l'idole du public. La foule le saluait de ses applaudissements et de ses acclamations. Un triomphe plus éclatant était réservé au vainqueur de Fontenoi. Le 18 mars, le comte Maurice assistait à la représentation d'*Armide*, à l'Opéra. Dans le prologue de la pièce, l'actrice chargée du rôle de la Gloire¹, après avoir chanté ces vers :

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime....

s'approcha du balcon où était le maréchal et lui présenta une couronne de lauriers. Celui-ci, par un mouvement de modestie, refusa l'hommage; le parterre et les loges lui crièrent : « Prenez-la ! prenez-la ! » Cette invitation ne put déterminer Maurice à se laisser couronner par la Gloire. Le duc de Villeroi prit la couronne des mains de l'actrice et la plaça sur la tête du comte, au milieu des battements de mains et des vivats de l'assemblée. Le lendemain, le comte envoya à l'actrice un présent de pierreries évalué à dix mille livres. On ne pouvait citer qu'un exemple d'une ovation aussi glorieuse : Villars, au retour de Denain en 1712, avait été couronné à la même place, à l'occasion du même prologue, des mains de Mlle Antier. Un rapprochement singulier rendait cette coïncidence plus piquante : Mlle Metz, qui venait d'offrir

1. Mlle Metz.

la couronne au maréchal de Saxe, était nièce de l'actrice qui avait couronné Villars.

Le 2 avril, le maréchal alla prendre possession de Chambord. Il y ordonna des embellissements qui devaient accorder cette résidence à ses goûts et à ses habitudes de grandeur. Un léger dissentiment survenu entre le comte et Maurepas avait déjà manifesté le droit absolu avec lequel il entendait disposer de son usufruit. Cette particularité mérite d'être rapportée; elle met en saillie un côté regrettable du caractère du maréchal.

Maurepas avait envoyé au comte, alors devant Bruxelles, copie du brevet de M. de Sommeri, sous-gouverneur du roi près la terre de Chambord. Ce brevet accordait au sous-gouverneur la chasse sur la terre de Sommeri et d'autres préséances qui semblaient au maréchal une atteinte grave à ses privilèges. Selon ses expressions, il n'avait plus rien à voir ni à dire dans sa résidence; il se voyait obligé de souffrir que M. de Sommeri tirât dans les fenêtres du château. Son déplaisir fut si vif, qu'il pensa d'abord à écrire à la cour « d'en envoyer un autre en Flandre pour achever ses opérations; mais, ajoutait-il, je suis un honnête homme, et j'ai la fatuité de croire que personne n'en serait venu à bout. »

Le reste de cette lettre est curieux; il met en évidence une faiblesse, on pourrait dire une petitesse d'esprit que l'on n'aurait pas devinée à côté de la vigueur de caractère du maréchal. Après avoir prié Maurepas de redresser cette affaire qui le chagrine et de changer le brevet, il ajoute: « Si je ne vous aimais pas, je me garderais de vous écrire comme je le fais; je me plaindrais hautement; je remettrais Chambord

au roi, avec éclat, et j'accompagnerais cette plainte de toutes les choses qui peuvent marquer mon mécontentement.... L'idée que j'ai du peu de cas que l'on fait d'un général en France, quand on n'en a plus besoin, ne me laisse que peu de chose à espérer sur les différends que j'aurai, indubitablement avec M. de Sommeri par la suite. »

Grâce aux manières conciliantes de Maurepas, cette petite affaire fut arrangée à la satisfaction des deux parties. On indemnisa M. de Sommeri, et Maurice resta dans l'intégrité de ses privilèges.

Après avoir ordonné à Chambord une installation splendide, le maréchal retourna à Paris le 8 avril pour le conseil de guerre. Le roi lui continua, sous ses ordres, le commandement de l'armée de Flandre. Cette préférence, justifiée par de grands services, ne manqua pas de faire des jaloux ; personne n'en parut plus affecté que le prince de Conti. Le prince désirait commander un corps à part. On lui donna l'armée du Rhin ; mais il fut mis à la disposition du comte de Saxe. Leur mésintelligence, née comme on l'assurait en ce temps-là, des succès que Maurice avait obtenus auprès de la princesse de Conti, s'était accru d'une rivalité de métier. Le prince ne partageait pas l'engouement universel pour les exploits de Maurice ; Maurice exagérait les revers du prince contre toute justice. Le comte met à nu ses sentiments touchant le prince, dans sa correspondance avec la princesse de Holstein. Il écrivait à sa sœur, à propos de la campagne de 1744 : « Les prouesses de M. le prince de Conti en Italie n'ont pu faire grand'fortune ici.... On ne l'appelle plus l'invincible Conti. » Dans une autre lettre, écrite après la bataille de Fontenoi, le comte

précise davantage la nature des sentiments qui les animaient l'un contre l'autre ; il fait part à sa sœur de ses succès et ajoute avec malice : « Le prince de Conti, qui ne bouge pas de sur le Rhin, en est, je crois, un peu jaloux. »

D'autres causes allaient bientôt aggraver ce désaccord et le changer en un ressentiment dont les effets retomberont plus tard sur le comte, au sein de ses plus grandes prospérités.

Le 22 avril, le maréchal de Saxe arriva à Gand. Il s'occupa avec activité de l'ouverture de la campagne. Ses forces étaient revenues ; il ne se ressentait plus de sa maladie. Le plan de la campagne comprenait un vaste ensemble. Le comte insistait pour que l'on grossît ses troupes en diminuant celles de Conti. Cette prétention irrita le prince ; toute la campagne fut contrariée par ces tiraillements d'autorité.

L'armée française se réunit le 3 mai sous Bruxelles. Le lendemain, le roi arriva dans cette ville. Le maréchal détacha le prince de Conti pour investir Mons. Le comte avait peu de confiance dans le succès. Dans une lettre à Folard, il disait avec sa malignité habituelle, en parlant du prince : « Que Dieu bénisse ses opérations ! »

Des considérations d'un ordre supérieur influèrent bientôt sur la liberté de ses mouvements. Il fut forcé de marcher sur la Dyle, quoique sa sagacité lui indiquât la direction de Breda, où se trouvait l'armée ennemie. On a sujet de penser que sa conduite était dominée par les vues politiques de la cour qui, en faisant la guerre plus particulièrement à la Hollande, alliait aux hostilités un bizarre système de ménagements. Sans rien dire des motifs réels d'une marche

qu'il désapprouvait, le comte de Saxe laissait deviner ses sentiments dans une lettre adressée vers cette époque au roi de Prusse. Comme homme d'art, il s'efforce de sauver son amour-propre de la critique, il supplie Frédéric « de ne pas lui attribuer les fautes qui pourraient se faire pendant cette campagne, parce que les vues politiques dominant la partie militaire. » Le maréchal donne tout de suite la preuve de la contrainte qu'il subit. « Le moment où je me trouve, dit-il, vous persuadera, sire, de cette vérité; car je sens très-bien qu'une marche par notre droite, en tirant sur Turnhaut, mettrait les alliés dans une position fort critique. » En effet, par ce mouvement, il les enferma dans un pays de bruyères et de marécages; c'eût été les provoquer à tenter un coup hardi. Or, dans la situation des affaires, une action importante pouvait déranger les calculs du roi. On suivait à la Haie des négociations qui devaient détacher la Hollande de la coalition. On cherchait à l'intimider, mais on évitait de la pousser à une résolution désespérée en menaçant de porter la guerre dans ses propres foyers. Louis XV s'aperçut bientôt qu'il était dupe de ses illusions généreuses.

Le maréchal de Saxe tourna toute son activité vers la guerre des sièges. Dans les premiers jours de mai, il fit occuper Louvain et Malines. Le 19 du même mois, les Français prirent possession d'Anvers. Le 7 juin, le prince de Conti investit Mons, qui se rendit le 10 juillet. La capitulation de cette place fut suivie de la reddition de Saint-Guillain. Conti marcha ensuite à Charleroi, dont l'investissement commença le 15 juillet. Les alliés étaient menacés de perdre une à une toutes leurs places fortes sur

la frontière méridionale du Hainaut. Cette crainte les tira de leur position. Le prince Charles venait de leur amener un corps de troupes ; ce renfort leur donnait sur le maréchal de Saxe l'avantage du nombre. Ils passèrent le Vemer et manœuvrèrent entre la Gette et la Meuse en vue d'approcher de la Sambre ou d'essayer de tourner l'armée française qui se trouvait sur la Dyle.

Le maréchal devait penser à sauver son armée. Il se prépara à un mouvement général, et invita le prince de Conti à joindre ses troupes aux siennes. Le prince, occupé devant Charleroi, se refusa à cette jonction. Le maréchal écrit au prince, à la date du 31 juillet : « Dès que cela n'est pas de votre goût, monseigneur, je n'ai plus rien de mieux à faire que de m'en retourner sous Louvain ; parce que la conservation de l'armée du roi est d'une plus grande importance que la prise de Charleroi, qui également n'aurait pas lieu si j'avais le dessous. »

D'autres actes du même caractère faisaient ressortir journellement l'esprit d'insubordination que le prince de Conti apportait dans son commandement. On ne peut assez louer la prudence du comte de Saxe en cette circonstance. Au lieu de faire éclater son mécontentement, comme on aurait dû l'attendre de la vivacité et de la hauteur de son caractère, il eut le bon esprit de cacher cette division et de n'en rien laisser paraître qui eût pu inspirer une plus grande assurance à l'ennemi.

Le maréchal arrêta les alliés au passage des Cinq-Étoiles en coupant la communication de la Méhaigne à la Meuse et il les rejeta de l'autre côté de la Meuse. Ces combinaisons passent pour une des plus belles

et des plus hardies conceptions du génie militaire : aucun général n'avait pu , dans les précédentes guerres, débusquer une armée appuyée à la Méhaigne. Noailles, alors à Versailles, écrivait au maréchal, à propos de cette manœuvre : « J'ai suivi, avec la plus scrupuleuse attention, les mouvements, les marches de mon cher général Maurice ; j'y ai reconnu la capacité, la sagesse et la prudence de nos anciens et illustres capitaines. »

Charleroi s'était rendu le 2 avril au prince de Conti, au moment même où les alliés étaient repoussés aux Cinq-Étoiles. Les plaintes du maréchal avaient été entendues à Versailles : le 11 août, il recevait les patentes de généralissime de toutes les troupes de Flandre ; l'armée de Conti était réunie à son commandement. Le prince informa le généralissime qu'il se rendait à la cour ; ce départ semblait justifié par la mort de la Dauphine ; mais ce fut un prétexte allégué par le prince pour cacher son dépit. Dès qu'il eut reçu l'avis de Conti, le comte de Saxe monta à cheval pour aller prendre congé de lui ; il apprit que le prince venait de partir à l'improviste. Ces faits mériteraient peu d'être rapportés s'ils ne devaient donner, plus tard, la clé d'un événement dont la cause n'apparaîtrait pas dans le cas où ils seraient passés sous silence. A ce point de vue, il était intéressant de montrer l'antagonisme qui divisait les deux généraux.

Le maréchal avait pris position à Tongres ; il inquiétait les mouvements de l'ennemi et le força plusieurs fois à changer son camp ; il y eut souvent des rencontres meurtrières. Le comte de Saxe s'aventurait de sa personne. Un jour, il s'était avancé au delà

d'un ravin avec cent cinquante hommes ; son escorte fut assaillie par plusieurs escadrons de cavalerie autrichienne. Le comte soutint l'attaque de front ; deux régiments de cavalerie vinrent le dégager ; une canonnade très-vive accompagna sa retraite. Le jeune marquis de Thiangé, un de ses aides de camp, eut un cheval tué sous lui ; le sang rejaillit sur le maréchal. Voyant son aide de camp se relever un peu étourdi, il lui dit gaiement : « Eh ! petit Thiangé, tu as eu une belle peur ! — Oui, monsieur le maréchal, répliqua l'aide de camp ; j'ai eu peur que vous ne fussiez blessé. » C'est par de pareils exemples de bravoure et d'assurance que le comte de Saxe inspirait la valeur à ses soldats. La ville de Namur se rendit le 19 septembre ; le comte de Saxe voulait que l'on y bloquât seulement le château où s'était retirée la garnison. Noailles apprend cette détermination et fait sentir au maréchal, dans une lettre, la faute qu'il commettrait en laissant cette place derrière lui. Maurice embrassant sur-le-champ l'idée de celui dont il s'honore d'être le disciple, répond résolument : « Je vous prendrai le château de Namur, mon maître, ne vous fâchez pas. Aux façons que le roi a avec moi, je prendrais le diable par les cornes. » Le château capitula le 30 du même mois.

La fin du siège de Namur donna de grandes facilités pour attaquer l'ennemi. Vers les premiers jours d'octobre, le comte de Saxe passa la Jaar et marcha sur les alliés ; il les rencontra en ligne de bataille ; le 11 octobre, leur droite au village de Houtain ; la gauche, à Ance sous Liège ; le centre, aux villages de Varoux et de Rocoux ; leur cavalerie, postée en arrière de ces villages. A 3 heures, on aborda Rocoux

et Varoux ; en moins d'une demi-heure, la position était forcée. La nuit vint trop tôt pour les Français ; elle épargna aux ennemis un immense désastre.

La nouvelle de cette victoire fut reçue à Paris et à Versailles avec de grandes manifestations d'orgueil et de joie. Le roi donna au maréchal six pièces sur le canon pris à l'ennemi ; ce trophée fut placé dans la cour du château de Chambord.

Une lettre du poète Piron au maréchal de Saxe, écrite peu de jours après la bataille, témoigne de l'enthousiasme qu'excita la victoire de Rocoux dans tous les rangs de la société. Le poète commençait par rappeler au maréchal qu'un jour, au foyer de la Comédie-Française, à la première représentation d'une de ses pièces, le comte de Saxe lui souhaitant une bonne chance, Piron se recommanda à ses suffrages ; le comte répondit :

« A quoi peut vous être bon le suffrage d'un étranger ? »

Le poète reprit : « Les fils de roi ne sont étrangers nulle part. »

Après avoir cité cette circonstance, Piron ajoutait : « Avais-je raison ? vous croyez-vous un étranger parmi nous ? le roi a-t-il un meilleur Français que vous dans son armée ? » Piron rapporte le mot d'un gascon (on attribuait alors tout l'esprit aux Gascons), qui, voyant porter à Notre-Dame de Paris les nombreux étendards pris à Rocoux, s'écria : « Cadédis ! le maréchal de Saxe nous scandalise. Dieu me damne ! il veut faire de cette église le garde-meuble de la reine de Hongrie ! » La fin de cette lettre est d'un tour plus piquant. « Monseigneur, dit Piron, vous êtes un ange envoyé du ciel pour notre salut tem-

porel et spirituel; vous nous menez en paradis sur votre char de triomphe; car depuis que vous avez l'épée et le bâton à la main, vous nous mettez sans cesse les louanges de Dieu à la bouche. Les *Te Deum* ne finissent pas; j'y trouve nulle gens que je n'avais jamais vus à nos grand'messes et que je ne connaissais que par leur assiduité à l'Opéra.... » Ce n'était pas seulement le public, qui discernait au maréchal de Saxe le prix de ses grands services. Séduite comme lui par la renommée du vainqueur de Rocoux, l'Académie française elle-même crut lui devoir le tribut de son admiration; elle eut la pensée d'honorer des talents qu'elle n'était pas appelée à récompenser, en offrant au comte une place dans son sein. On connaît la réponse que Maurice fit à cette proposition : « Cela, dit-il, miré come une bage à un cha. Je crains le ridicule et celui-ci en serét'un. » Il était difficile de condamner le choix que se proposait l'Académie par des raisons plus fortes dans le fond et dans la forme.

Les applaudissements que Paris prodiguait au vainqueur de Rocoux étaient le retentissement de ceux qu'il recueillait au milieu de son armée. Le lendemain de la bataille, il y avait comédie au camp. A son entrée dans la salle, le comte de Saxe fut acclamé; il n'était pas d'hommage plus capable d'exalter la fierté de Maurice. Comme il aimait véritablement ses soldats, c'était une joie pour lui d'en être aimé et un orgueil d'être loué par eux.

Le trait suivant prouve à quel point il était attaché à ceux qui se battaient avec lui et combien il était ménager de leur vie. La veille de la bataille de Rocoux, Maurice était dans sa tente avec Sénac, son

médecin. Préoccupé de la journée du lendemain, il parut un moment pensif et agité d'un mouvement de sensibilité. Sénac lui en demanda le motif. Pour toute réponse, Maurice lui récita les vers suivants d'*Andromaque*, qui peignent l'état de son âme et la nature de ses sentiments dans la prévision de la journée du lendemain :

Songe, songe, *Sénac*, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants....

Le 24 octobre, l'armée se sépara et fut cantonnée entre Tirlemont et Louvain. Le maréchal arriva le 13 novembre à Fontainebleau, où il était admis aux petits soupers du roi et de la marquise de Pompadour.

Toujours empressé à relever l'état du maréchal, Louis XV ne laissait échapper aucune occasion d'accroître son crédit par de nouvelles grâces. Les accords du mariage du dauphin avec la princesse royale, Marie-Josèphe de Saxe, troisième fille du roi de Pologne, nièce du maréchal, venaient d'être arrêtés¹. On supposait que le maréchal de Noailles, confident intime du roi et l'ami si dévoué du comte, avait influé de ses conseils sur la conclusion de cette alliance. Cette union semblait devoir être pour Maurice la source d'une plus grande considération. Le roi lui accorda le titre d'Altesse Sérénissime; Maurice avait le droit d'être assis chez la future dau-

1. Le dauphin avait épousé en premières noces Marie-Thérèse d'Espagne, morte le 22 juin 1746.

phine, qui, après avoir dansé avec lui, disait naïvement : « Il n'est pas bon danseur, mais il est bon soldat. »

La présence du maréchal à Paris ranima l'enthousiasme ; le peuple fit éclater à l'envi son admiration : on signalait ses moindres actes, et les nouvellistes racontaient en Hollande que le comte ne portait plus de perruque. Aucun général avant lui n'avait autant excité la veine des poètes. Le 20 novembre, le comte assista à la représentation de l'opéra ; Mlle Chevalier, actrice de ce théâtre, chanta une cantatille en son honneur. Mais les poètes et les musiciens ne sont, pas précisément les meilleurs juges du mérite militaire, nous avons, heureusement, le jugement d'écrivains plus compétents.

On a déjà vu avec quelle magnificence d'éloges le maréchal de Noailles vantait les savantes manœuvres de Maurice. Le roi de Prusse, Frédéric II, n'a pas un langage moins pompeux pour élever le discernement, la science et la bravoure dont le maréchal venait de donner un si grand exemple. « On fait toujours de Fabius un Annibal, écrivait le roi au comte de Saxe ; mais je ne crois pas qu'un Annibal soit capable de suivre la conduite d'un Fabius. » Maurice avait réalisé cette alliance que Frédéric II regardait comme impossible d'une prudence consommée unie au génie de la ruse et de l'audace.

XV

Mme de la Popelinière. — Le 1^{er} janvier 1746. — Mlle Gélén. — Le comte de Saxe maréchal général des camps et armées du roi. — Berg-op-Zoom. — Bataille de Laufeld. — Condé et Turenne.

Les fêtes se succédèrent en l'honneur du maréchal de Saxe. Les femmes sont toujours attirées par la gloire; Maurice se vit entouré des plus aimables attentions. Au tour dégagé qu'il apportait dans ses habitudes, il ne pouvait manquer d'augmenter ses conquêtes. Dans le nombre de ces heureuses fortunes, on remarqua ses relations avec Mme de La Popelinière, femme du fameux financier de ce nom, et qui se fit distinguer, à cette époque, par ses grâces, son esprit et ses galanteries. Le maréchal était, depuis longtemps, dans l'intimité de Mme de La Popelinière; il se sentit porté d'un doux retour et prit une grande part aux plaisirs que l'hôtel du riche fermier offrait à sa dissipation. C'est ainsi qu'il assistait, au mois de décembre, à la représentation d'une pièce de Mme de La Popelinière, et y applaudissait à la personne au moins autant qu'aux talents de l'auteur.

Le besoin de se soustraire à cette vie d'enivrement le poussa vers la solitude de Chambord. On ne peut douter qu'il n'y allât chercher le repos et une trêve

à des amusements dont il était fatigué. Le maréchal fait connaître ses dégoûts. Le 25 décembre, il mande à d'Argenson qu'il va voir le comte de Lowendal à la Ferté; il compte revenir le 30 au soir à Paris, où il restera, dit-il, incognito jusqu'au 2 janvier « pour éviter les festins du jour de l'an. » Et il ajoute : « Je vous prie de ne pas abuser de la confiance que je prends la liberté de vous faire. » Cette continence ne pouvait être de longue durée; le héros ne désarmait pas; il concluait seulement, comme il aurait pu dire lui-même, un armistice.

Il y avait peut-être un peu de mélancolie dans cet éloignement pour les plaisirs; assurément, la sagesse n'y était pour rien. Le maréchal nous instruit de sa peine; il écrit à sa sœur, le 10 janvier : « Ma santé est bonne; mais je ne sais comment cela se fait, mes maîtresses me deviennent toutes infidèles. Je n'ai jamais eu à me plaindre de ce petit dieu perfide; mais, il me semble qu'il veut prendre sa revanche et n'en fait que rire. Il y a pourtant une petite créature qui a pensé me faire tourner la cervelle; je vous en ai écrit l'an passé : c'est toujours le même train. »

On éprouvera sans doute la curiosité de connaître la femme qui exerçait un empire aussi absolu sur le grand capitaine. Maurice a conservé son nom à l'histoire, avec une faute d'orthographe : « Je suis amoureux depuis trois ans, dit-il à sa sœur, d'une petite *Gelan*¹ qui me joue de mauvais tours.... *J'ai été tenté deux ou trois fois de la noyer....* » Si le trait final n'était une plaisanterie, il faudrait convenir qu'il était resté quelque peu du Saxon dans le Français; mais

1. Mlle Gélina, actrice de la Comédie-Française.

ses sentiments d'humanité sont constatés par des indices plus certains. Voici un témoignage qui confirme avec plus de force et une sorte d'à-propos la bonté de Maurice. Lors du siège de Gand, on avait conseillé au maréchal d'ouvrir les écluses et d'inonder le pays. Il en donna l'ordre sans songer qu'il allait ruiner une population inoffensive. M. de Lage de Cueilly, officier de marine, servant dans la campagne de terre, et qui avait le privilège de parler à son général avec la franchise d'un marin, lui écrivit pour lui proposer de faire écouler les eaux, qui causaient un grand préjudice aux paysans : « Vous êtes fils de roi et brave, dit-il ; votre intention n'est pas de traiter les peuples avec inhumanité : vous avez un bon cœur, je le connais, et je vous ai vu attendrir pour ce que vous aimez. » Le maréchal ordonna immédiatement qu'on étanchât l'inondation.

Le maréchal revint à Paris pour y recueillir une faveur nouvelle. Le 12 janvier, le roi lui fit expédier le brevet de maréchal général des camps et armées françaises, dignité supérieure instituée par Louis XIV pour Turenne et que Villars seul avait obtenue après lui. Il faut dire que cette haute distinction fut sollicitée et que le roi ne l'accorda pas sans quelque répugnance. Il faut reconnaître encore que Maurice compromit souvent par des sollicitations de ce genre l'élévation de son caractère. Si quelque chose pouvait obscurcir sa gloire, ce serait cette âpreté pour les récompenses, ce calcul peu digne, qui sentent le trafic d'une illustre épée et qui assimileraient un maréchal général de France à un *condottiere*. Il n'était pas possible de passer cette particularité sous silence ; parce qu'il en reste une preuve malheureuse dans la cor-

respondance qui s'établit quelques mois plus tard entre le maréchal et d'Argenson au sujet du traitement affecté à sa nouvelle dignité. Ces lettres laissent voir une certaine insistance de la part du comte et de la part de d'Argenson un peu d'embarras. Enfin le ministre mande au maréchal que le roi a bien voulu lui accorder le traitement alloué à Villars, qui était de trente mille livres. Mais il ne manque pas de lui faire observer, avec une intention marquée, que Turenne n'avait jamais joui que de vingt-quatre mille livres en la même qualité. Ces faits d'avidité sont malheureusement un trait du temps, particulier surtout aux mœurs militaires de l'Allemagne d'où sortaient tant de soldats mercenaires. On peut dire, à l'honneur de nos armées, que la vénalité y était plus rare : sur ce point, le maréchal, malgré ses lettres de naturalité, se ressentait quelque peu de son origine.

Le 30 mars 1747, le maréchal de Saxe arriva à Bruxelles et prit le commandement des troupes. Le roi lui avait donné des forces considérables afin qu'il pût agir énergiquement et racheter par de grands succès les chances de paix que les revers de l'armée d'Italie lui faisaient perdre. Les débuts firent présager une campagne glorieuse. En moins de deux mois, le maréchal assura la conquête de toute la Flandre hollandaise. Des places qui avaient résisté aux efforts de Vauban furent enlevées avec une vigueur qui déjouait les plus grandes difficultés. C'est ainsi que Berg-op-Zoom inutilement assiégée deux fois et qui avait résisté aux armes du célèbre Spinola, fut comportée, après soixante-deux jours de tranchée.

La réduction de Berg-op-Zoom n'était pas seulement une conquête inespérée; elle fut un de ces événements imprévus que les accidents de la guerre font quelquefois naître des circonstances. Le maréchal de Saxe ne songeait point à attaquer cette place; il estimait cette entreprise au-dessus des forces humaines.

Ce fut une occasion pour lui de consigner dans un mémoire rempli d'idées justes les inconvénients de consulter à la guerre; il y émet cette opinion qu'un général d'armée, dont le plan est tracé, ne doit s'en remettre qu'à ses propres inspirations.

« A la guerre, disait-il, il faut souvent agir par inspiration.... Les circonstances se sentent mieux qu'elles ne s'expliquent; et si la guerre tient de l'inspiration, il ne faut pas troubler le devin.... » Fortement pénétré de cette maxime, il regardait comme un grand écueil pour un général le voisinage des personnes d'esprit et surtout des personnes éloquentes, « s'il n'était lui-même opiniâtre et entêté de son opinion.... Si l'incertitude et la variation, disait-il encore, sont un mal dans les choses de la vie privée, on peut dire que c'est un malheur à la guerre, et quiconque change de dispositions par légèreté ou sur des opinions, jette toutes les parties d'une armée dans le désordre et la confusion. »

Quant on se confie au hasard, on court le risque des aventurés. Le mouvement des Français ramena le duc de Cumberland à Maëstricht plus tôt que ne s'y attendait le maréchal de Saxe.

Le 2 juillet, les deux armées se trouvèrent en présence au sud de cette ville. Les alliés s'étaient rangés entre Roesmer et Spawen, en arrière de Laufeld qu'ils

avaient fortement défendu et garni. Dès que le duc de Cumberland vit s'avancer l'armée française, il changea son ordre de bataille et porta ses principales forces à l'appui et en arrière du village retranché de Laufeld ; la gauche, dépassant ce village jusqu'à Vitre où était la cavalerie des alliés ; la droite, tirant vers le lieu nommé la Commanderie. Les Français occupaient Remst au sud, et presque en face de Laufeld. A dix heures, ils commencèrent l'attaque. Le sort de la bataille dépendait de la prise de Laufeld. Trois fois les Français ont été repoussés ; le maréchal engage l'attaque pour la quatrième fois. Les alliés, de leur côté, ont jugé que la perte du village entraînait pour eux une défaite ; ils replient rapidement leur gauche sur Laufeld. Maurice s'aperçoit de la manœuvre ; la bataille est perdue si ses régiments ne parviennent à forcer le village avant l'arrivée des troupes de Cumberland. Il s'apprête à tenter un suprême effort ; mais l'attaque commencée a déjà un résultat heureux. Les Français sont parvenus à faire entrer quelques compagnies dans Laufeld. Un brave officier général qui les guide, le comte de Guerchy, colonel du régiment du roi, a deviné ce qui fait la force de la défense ; il se porte avec sa petite troupe à l'entrée d'un chemin creux, par où les alliés communiquaient avec le village. Dès ce moment, le sort de Laufeld est décidé. Le comte de Guerchy est promptement suivi par quatre régiments ; le maréchal de Saxe est à leur tête. Pénétré du danger de la situation, entraîné par un courage aveugle, Maurice n'attend pas que la colonne de soutien des ennemis, prête à secourir le village, se soit ébranlée ; il l'aborde à la baïonnette.

La colonne cède ; elle est culbutée. Elle se retire sur la ligne d'infanterie des alliés. Laufeld est enlevé. Le maréchal place du canon à droite et à gauche du village, fait avancer deux brigades de cavalerie, les lance contre l'infanterie des alliés, et leur crie : « Comme au fourrage, mes enfants ! » Lui-même charge à la tête de deux escadrons.

Encouragé par le succès de cette première charge, Maurice réunit toute sa cavalerie et la dirige contre la gauche des alliés.

Le désordre se met dans les rangs des ennemis. Le gros de la cavalerie alliée est attaquée par une forte colonne : le maréchal commande en personne. Il y eut un combat acharné entre les deux cavaleries. On n'avait pas encore vu dans nos armées de choc de cavalerie aussi vif. Enfin à trois heures de l'après-midi, tout le terrain était balayé ; le champ de bataille restait aux Français.

Les alliés firent dans cette journée des pertes énormes. Dix mille hommes des leurs furent mis hors de combat. Ils laissèrent aux mains des Français plusieurs officiers généraux et comme trophées de victoire, vingt-neuf pièces de canon, neuf drapeaux, sept étendards et une paire de timbales. La perte des troupes du roi fut d'environ cinq mille hommes, tués ou blessés.

La victoire de Laufeld fut célébrée avec le même enthousiasme que les victoires de Rocoux et de Fontenoi. Elle ne pouvait accroître la réputation du maréchal de Saxe ; mais elle augmenta son prestige : on ne louait plus ses talents, on admirait ses succès. « Vous êtes l'enfant gâté de la fortune, » écrivait Mme de Pompadour au maréchal. Propos inconsidéré qui in-

sinue ce que personne n'oserait affirmer, c'est que la brillante audace de Maurice fit plus que son génie pour le succès de ses armes. Le Grand Frédéric avait sur le maréchal une opinion plus juste, plus élevée. Jamais Maurice ne justifia mieux le jugement de ce grand homme : il fut, selon l'expression du roi de Prusse, « Annibal et Fabius tout à la fois. » Si le mot de Mme de Pompadour laissait quelque doute à cet égard, on pourrait invoquer le sentiment plus éclairé qu'elle a consigné dans une lettre écrite au maréchal vers la même époque : elle reconnaît dans ses actions « l'ardeur du Grand Condé et la sagesse de Turenne. » C'est l'idée de Frédéric, habillée à la française.

Rien n'est triste autant qu'une grande bataille qui demeure stérile. On voudrait que le sang répandu ne s'élevât pas en une vaine fumée, comme dans les hécatombes offertes à une divinité imaginaire. La victoire de Laufeld ne produisit aucun des fruits qu'elle semblait promettre. Le maréchal de Saxe ne craint pas de reconnaître que les fautes faites dans cette journée privèrent les Français des avantages qu'ils devaient en retirer. C'en fut une très-grande de n'avoir pas conduit les alliés jusqu'à la Meuse le jour de la bataille. Le lendemain, le maréchal songea à la réparer ; il était trop tard, l'ennemi avait repassé la rivière et avait reparu dans Maestricht. Il devenait impossible d'attaquer la place. C'est alors, et afin de ne pas perdre entièrement les bénéfices de la victoire, que fut proposé le siège de Berg-op-Zoom, l'événement principal de cette brillante campagne.

XVI

Bibliothèque. — Théâtre. — Mlle Navarre. — Mlle Beauménard. —
Mlle Verrière. — Berg-op-Zoom. — Traité sur l'ordre des
troupes.

La vie de camp ne pouvait occuper l'activité du maréchal. Il fallait d'autres ressorts à son esprit singulièrement vif sous une apparence de pesanteur. L'étude était pour lui une passion favorite. Une bibliothèque faisait partie de ses bagages de campagne et son délassement le plus doux était de lire au moins deux heures par jour sans qu'il en fût empêché par aucune circonstance. Ce n'est pas tout : Mme de Pompadour nous fait connaître de quelles occupations Maurice remplissait les heures qu'il ne donnait ni à la lecture ni à la guerre : « On dit, monsieur le maréchal, écrivait la favorite du roi, qu'au milieu des travaux et des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme et ne vous blâme pas : l'amour fait les héros et les rend sages. Charles XII, roi de Suède, est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni : il est mort fou et malheureux. Les anciens Germains disaient qu'il y avait quelque chose de divin dans une belle femme. Je suis presque de leur avis, et je pense

que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton. »

Il est très-vrai : le maréchal « faisait l'amour, » selon la libre expression de Mme de Pompadour. Ce n'est pas un détail de sa vie qui puisse être omis ; il caractérise fort bien cette figure moitié héros moitié reître. Le maréchal aimait les plaisirs, et y apportait toute l'énergie, toute la brutalité d'un tempérament où la force physique prédominait.

Passionné pour le spectacle, il menait à l'armée une troupe de comédiens : Favart en était le directeur et le maréchal le surintendant. Il réglait l'ordre de cette petite troupe avec le même zèle et la même attention que celui de son armée. La lettre qu'il écrivit à Favart, en lui concédant le privilège de sa comédie, atteste cette sollicitude. « Ne croyez pas, dit Maurice, que je la regarde comme simple sujet d'amusement ; elle entre dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires. Je vous instruirai de ce que vous aurez à faire à cet égard lorsqu'il en sera besoin. Je compte sur votre discrétion et votre exactitude. »

Favart suivait la maison du maréchal et avait toujours sa place au quartier général. Il n'était pas le moins occupé de ceux qui travaillaient avec le maréchal. Outre sa qualité de directeur, il était encore chansonnier de l'armée, et en cet office chargé d'entretenir la belle humeur du soldat par des lazzi et des couplets. Sa correspondance nous fournit une anecdote qui donne une idée de l'importance que le maréchal attachait aux fonctions du chansonnier. La veille de la bataille de Rocoux, sur les deux heures de l'après-midi, le maréchal mande Favart. A l'arri-

vée du chansonnier, il fait retirer les personnes présentes et reste seul avec le directeur; il lui dit : « Demain je livrerai bataille, on n'en est pas encore instruit; faites-le annoncer ce soir à la fin du spectacle par des couplets à cette intention. Que rien ne transpire jusqu'à ce moment. » Les couplets commandés produisirent un effet extraordinaire; ils se chantaient sur un air fort populaire en ce temps. On applaudit et on se disposa gaiement au combat ¹.

Ce n'était pas la seule utilité de la comédie; le maréchal y trouvait encore des commodités précieuses pour ses faciles amours. On a dit que chez lui l'amour fut moins une passion qu'un besoin; on serait tenté de croire qu'il était seulement une habitude. Le maréchal de Noailles déplorait les abus de cette disposition tyrannique, et plus d'une fois il conspira avec Sénac, médecin du comte, pour arracher son ami à l'empire de ces mouvements désordonnés. Pendant la campagne de 1745, au fort de la maladie qui empêchait le maréchal de monter à cheval à la bataille de Fontenoi, Noailles, redoutant pour son « cher Maurice » les effets de cette incontinence, avait pris le parti de lui écrire et de le rappeler à la modé-

1. On sera peut-être curieux de connaître cette poésie de circonstance; la voici dans sa simplicité redondante :

Nous avons rempli notre tâche.
 Demain nous donnerons relâche;
 Demain bataille, jour de gloire
 Que dans les fastes de l'histoire
 Triomphe encor le nom français,
 Digne d'éternelle mémoire !
 Revenez après vos succès
 Jouir des fruits de la victoire.

ration. Voici la réponse du maréchal : « Ma santé n'est plus assez bonne, mon cher maître, pour me donner aucune licence, que celles que la plaisanterie peut me fournir. Je suis même d'avis de n'en jamais prendre d'autres. Il y a des plaisirs de tout âge et encore faut-il qu'ils y soient assortis.... Si on me calomnie, si votre docteur Sénac m'accuse de la moindre chose, de quelque nature qu'elle puisse être, c'est un méchant homme. »

Qui ne croirait lire la protestation d'un libertin converti? Par malheur le maréchal n'avait pas tout le mérite de cette bonne résolution. On raconte que pour préserver son malade de tout écart de régime, Sénac imagina un procédé assez original : il plantait chaque soir une sentinelle à la porte du maréchal, afin de prévenir l'entrée de l'ennemi dans la place.

Chose bizarre! ces amours soldatesques et qui semblent menées d'une façon si cavalière furent constamment une cause de troubles et de soucis pour le maréchal. Presque toujours son bonheur fut traversé par des infidélités et des rivalités qu'il ne savait point supporter. On s'étonnera certainement de rencontrer l'orgueil marital d'un César uni à la passion d'un chevalier Desgrieux¹. La troupe de Favart lui procura de ces déboires, sans compter les embarras où le jetèrent les jalousies et les intrigues du sérail. On a dit, et c'est facile à croire, qu'il eut des femmes de sa comédie plus de tourments que des hussards de la reine de Hongrie.

Au nombre des pensionnaires de son théâtre était une demoiselle Navarre, fille d'assez bonne bour-

1. Héros du roman de *Manon Lescaut*.

geoisie, que le goût des aventures avait entraîné vers la scène. Douée d'une remarquable beauté et de beaucoup d'esprit, elle n'eut pas de peine à captiver le maréchal de Saxe; elle le charma surtout par ses grâces et ses vives saillies. Le maréchal ne tarda pas à se retourner vers une autre actrice de sa troupe, la demoiselle Beaumenard, qui, avec moins d'esprit, était mieux douée sous d'autres rapports que Mlle Navarre. Celle-ci fut négligée. Le déplaisir qu'elle ressentit de cette disgrâce la poussa à chercher une consolation près du chevalier de Mirabeau. Elle quitta brusquement la petite cour du comte de Saxe, dont elle avait fait un moment les délices, et alla faire consacrer en pays de tolérance sa liaison avec le chevalier de Mirabeau. Maurice paraît avoir conçu un violent dépit de l'outrage que le chevalier infligeait à son amour-propre. Dans une lettre écrite à la transfuge, il eut la faiblesse de laisser percer une jalousie qui allait jusqu'à la fureur. Le pauvre chevalier ne fut point épargné dans cette colère. Un mot de Mlle Navarre fait connaître avec quelle fierté hautaine furent reçus les emportements du maréchal par la pointilleuse comédienne et le chevalier : « Il lui en fera raison, » dit-elle en montrant à un ami la lettre du comte de Saxe. Mais cet événement de coulisse n'eut pas d'autre fin tragique que celle de la chevalière de Mirabeau elle-même, qui mourut peu de temps après¹.

1. Le chevalier était frère de l'économiste que l'on surnomme *l'ami des hommes*. Il épousa Mlle Navarre. Arrêté plus tard dans les États du pape, où il s'était retiré pour se soustraire aux mécontentements de sa famille, il perdit au même moment sa femme, morte du trouble que le chagrin de cette arrestation apporta dans les opérations d'un enfantement douloureux.

La faveur de Mlle Beaumenard fut un triomphe passager; son règne ne tarda pas à être troublé¹. L'insconstance de Maurice lui suscita parmi les comédiennes de Favart deux rivales du même coup : Mlle Verrière² et Mlle de Chantilly (en son nom de femme, Mme Favart). De fortes présomptions autorisent à penser que le passage suivant d'une lettre de Maurice à sa sœur s'applique aux relations qu'il eut avec ces deux dames; malgré un certain intérêt historique, nous ne pouvons surmonter la répugnance que l'on doit éprouver à citer en entier ce document obscène : « Pour moi, disait le comte (10 mars 1747), je repeuple le royaume.... » On sait, en effet, que Mlle Verrière accoucha à Pâques, vers l'époque où le maréchal écrivait, et que Mme Favart accoucha peu de temps après. On ne faisait aucune difficulté de dire qu'elle était enceinte des œuvres du maréchal.

La coïncidence de ces faits avec les termes de la lettre donne une grande probabilité à l'existence des

1. Mlle Beaumenard, à la recommandation du maréchal de Saxe, débuta à la Comédie-Française au mois d'avril 1749, dans les rôles de soubrettes, Voici le portrait que nous a laissé Collé de cette comédienne : « C'est une petite créature de dix-huit à dix-neuf ans, qui était à l'Opéra-Comique sous le nom de *Gogo*. Depuis, elle a fait des caravanes dans des troupes de province et surtout à l'armée, où elle était du sérail du maréchal de Saxe. C'est une bien mauvaise actrice, sans feu, sans agréments, une voix désagréable et un accent fort disgracieux. »

2. Geneviève Rainteau, fille d'un limonadier de la rue du Long-Pont, à Paris, née le 6 janvier 1730. Elle entra au théâtre fort jeune, sous le nom de Mlle de Verrière. Ses succès dramatiques firent moins de bruit que ses galanteries. Plus tard elle fut, avec sa sœur cadette, une des courtisanes les plus recherchées de cette époque. Elle avait dans son hôtel un théâtre particulier dont elle fit un lieu de rendez-vous de la jeunesse dissipée.

relations qu'on a regardées comme douteuses par rapport à Mme Favart. Nous aurons sujet de revenir sur ce double roman, dont l'un fut un épisode assez vulgaire, l'autre un drame complexe, où rien ne devait manquer de ce qui constitue les machines du genre.

Toutefois on ne comprendrait pas bien, dans la suite, l'enchaînement mystérieux du drame où Mme Favart joua le rôle principal, si l'on ne connaissait préalablement ce personnage.

Marie-Justine-Benoîte-Cabaret Duronceray, femme de Favart, était fille d'un musicien de la chapelle du roi Stanislas, à Lunéville¹; elle débuta à l'Opéra-Comique avec un peu d'éclat, en 1744, sous le nom de Mlle de Chantilly. Favart, chargé de la direction de ce théâtre l'année suivante, fut séduit par les charmes de la comédienne et l'épousa². Un amour mutuel présida à ce mariage; et les disgrâces qui affligèrent les époux altérèrent leur bonheur, mais non leur attachement. L'année suivante, l'Opéra-Comique fut supprimé. Après quelques efforts malheureux de Favart pour continuer à Paris les représentations de sa femme, il reçut du maréchal de Saxe l'offre de diriger une troupe de comédiens à l'armée de Flandre. Les deux époux partirent pour Bruxelles. La jeunesse, les agréments, l'esprit et le talent de Mme Favart produisirent sur le cœur du maréchal une vive impression, si l'on en juge par ses procédés généreux. Chaque jour Monsieur et Madame

1. Elle était née à Avignon, le 15 juin 1727.

2. Charles-Simon Favart, auteur dramatique, né le 13 novembre 1710, était fils du pâtissier auquel on doit l'invention d'une sorte de pâtisserie fort connue, nommée *échaudé*.

recevaient des marques nouvelles de sa bonté. Le maréchal leur envoyait deux superbes chevaux pour atteler à leur carrosse ; une autre fois, il leur faisait présent d'un lit de camp de satin rayé, « de la couleur, dit Favart, de celui qui tapisse ma chambre à Paris ; c'est la plus jolie chose du monde. » Dans une autre circonstance, il ragaillardit la verve du chansonnier d'un envoi de vingt-cinq bouteilles de vin : « Marchandise fort rare en ce pays (de Flandre), à cause du séjour des troupes. » En plusieurs occasions enfin, le maréchal assure les époux Favart d'un intérêt tout particulier, et se plaît à répéter au mari « qu'il ne se repentira jamais de l'avoir suivi. »

Malgré cette assurance flatteuse, les affaires de Favart n'allaient point ; des créanciers survinrent. Maurice se porta à son aide de la façon la plus obligeante : « J'ai encore pour dernière ressource, disait Favart à sa mère, la bourse de M. le maréchal, qui m'a engagé d'y puiser toutes les fois que mes besoins le commanderaient, mais je ne veux pas en abuser. » Cette discrétion toutefois ne va pas jusqu'à négliger les profits dont la générosité de Maurice offre à Favart plus d'une occasion. Le comte de Saxe se montra fort attaché à faire prospérer la petite fortune du ménage ; Favart nous en fournit un nouvel exemple : « Le Turc qui a paru à la foire de Saint-Germain a débuté hier sur mon théâtre. M. le maréchal le paye, et j'en profite. »

On se tromperait si l'on pensait que tant d'attentions délicates fussent exclusivement un gage de l'estime du maréchal pour les rimes faciles du chansonnier. Mme Favart n'avait-elle pas la meilleure

part des présents ? c'est bien à elle, en réalité, que revenaient les beaux chevaux et les satins rayés. Quant à la nature des sentiments qui pouvaient inspirer une si grande bienveillance à l'égard de la comédienne, on a plus que des conjectures spécieuses pour asseoir la vérité. Le maréchal lui-même nous dévoile les secrètes agitations de son cœur, et peint des couleurs les plus vives sa passion pour Mlle de Chantilly. Il dit le martyre de son amour; on pourrait dire qu'il le chante, tant il y a de délire poétique dans sa souffrance. Voici une lettre de Maurice, sous la date de 1746; elle témoigne qu'un maréchal de France, subjugué par l'amour, peut quelquefois écrire comme un écolier :

« Mademoiselle de Chantilly, je prends congé de vous; vous êtes, vive enchanteresse, plus dangereuse que feue Mme Armide. Tantôt en Pierrot, tantôt travestie en Amour et puis en simple Bergère, vous faites si bien que vous nous enchantez tous. Je me suis vu au moment de succomber aussi, moi dont l'art funeste effraye l'univers. Quel triomphe pour vous, si vous aviez pu me soumettre à vos lois ! Je vous rends grâce de n'avoir pas usé de tous vos avantages. Vous ne l'entendez pas mal pour une jeune sorcière, avec votre houlette qui n'est autre que la baguette dont fut frappé ce prince français, que Renaud l'on nommait, je pense. Déjà je me suis vu entouré de fleurs et de fleurettes, équipage funeste pour tous les favoris de Mars. J'en frémis, et qu'aurait dit le roi de France et de Navarre, si, au lieu du flambeau de la vengeance, il m'avait trouvé une guirlande à la main ! Malgré le danger auquel vous m'avez exposé, je ne puis vous savoir mauvais gré de mon

erreur, elle est charmante ! Mais ce n'est qu'en fuyant que l'on peut éviter un péril si grand.

Adieu divinité du parterre adoré !
Faites le bien d'un seul et le désir de tous
Et puissent vos amours égaler la durée
De la tendre amitié que mon cœur a pour vous !

« Pardonnez, Mademoiselle, à un reste d'ivresse ; cette prose rimée que vos talents m'inspirent ; la liqueur dont je suis enivré dure souvent, dit-on, plus longtemps qu'on ne pense. »

« M. DE SAXE. »

On reconnaîtra sans peine à ces grands effets de style, les élans d'une passion qui commence. Mme Favart n'y fut pas sensible d'abord. On a vu une première raison qui fait penser qu'elle s'humanisa ensuite ; nous en reproduirons ailleurs une preuve plus positive. Il est peut-être juste d'ajouter qu'en cédant aux caprices du maréchal, elle fut entraînée par la crainte de lui déplaire plus que par la vanité. Cette supposition semble confirmée par la résolution qu'elle prit de s'éloigner après sa faute. On voit, en effet, qu'elle ne fut pas de la campagne de 1747, et qu'elle rentra à Paris, quoique le maréchal menacât de lui envoyer ses grenadiers et de la faire appréhender de vive force.

Il est certain que Mme Favart occupa la première place dans les affections du maréchal¹. La durée des

1. On trouve dans les recueils manuscrits des chansons historiques de Maurepas, sous la date de 1747, une poésie satirique, où

sentiments de Maurice, la continuation de sa bienveillance pour la comédienne, circonstance que l'on ne retrouve pas au même degré dans les autres liaisons, démontrent que Mme Favart exerça sur le cœur du comte un charme tout particulier. Or, « c'est régner que de plaire, » ainsi que le répétait Maurice d'après quelque vieille chanson; mais, aussi bien que dans les royautés transmises, Maurice ne laissait jamais cette souveraineté vacante. Après l'abdication de Mme Favart, on ne s'aperçut point d'un interrègne; la petite cour du maréchal continua à être présidée par « les grâces, les jeux et les ris, » comme on disait alors. On ne mena jamais la guerre aussi gaïement.

On est étonné de la prodigieuse activité d'un esprit qui embrassait tant d'objets divers. Pendant qu'on pouvait croire le maréchal moins occupé de ses devoirs, de sa gloire, que de ses plaisirs et des prétentions de ses favorites, l'ennemi pouvait penser qu'il n'était attentif qu'à le combattre. Le maréchal ne perdait pas de vue les alliés; il s'attachait à leurs pas, campait et décampait avec eux, était sans cesse sur leur dos, reprînait toutes leurs pointes et, par cette surveillance de tous les moments, par cette infatigable constance, les enchaînait au bord de la

il est fait un dénombrement des femmes galantes employées en Flandre. On lit :

Troupes de réserve aux ordres de Florence.

ÉTAT-MAJOR.

Mlle Chantilly, major général.	
Mlle Verrière (l'aînée),	} aides-major
Mme Lacambe,	
etc.	

haute Demer et les empêchait de filer vers Berg-op-zoom. Et, comme si cette continuelle vigilance n'eût pas suffi à embarrasser l'ennemi, la fertile imagination de Maurice recherchait d'autres moyens de lui donner la tablatüre. C'est ainsi qu'il dressa un projet d'attaque par mer contre la Hollande. Il proposait d'équiper des vaisseaux à ses frais pour courir sur les Hollandais. Le maréchal de Noailles, auquel il communiqua ce projet, l'en dissuada, en lui faisant sentir qu'il tendait à prolonger un état d'hostilités dont tout le monde désirait la fin, et surtout qu'il était contraire à sa réputation et à sa gloire.

On voit par ce trait combien Maurice avait peu le sens des questions politiques, et à quel point il se fût oublié quelquefois s'il n'eût eu dans le maréchal de Noailles un ami toujours prêt à le prévenir des fautes qu'il allait commettre.

La prise de Berg-op-zoom consterna les alliés. A l'exception du Brabant oriental, les Pays-Bas étaient perdus pour eux. La saison amenait d'une manière naturelle la suspension des hostilités en Flandre. Ils se retirèrent du côté de Bréda pour hiverner.

Le roi de France, de son côté, était parti pour Versailles le 23 septembre, laissant au maréchal de Saxe des patentes de gouverneur général des Pays-Bas, avec un revenu de trois cent mille livres. Maurice fit en cette qualité son entrée à Bruxelles, le 8 octobre suivant. L'éminence de ses nouvelles fonctions lui donnait l'état d'une sorte de vice-roi; rien ne pouvait s'accorder mieux à ses visées. Il s'établit dans son gouvernement avec le train d'un souverain. L'hôtel du prince de Latour-Taxis fut affecté à sa résidence; on fit réparer à grands frais, pour les plaisirs du

gouverneur, le château de Ter-Vuren, maison de chasse des souverains, à deux lieues de Bruxelles, dans la forêt de Soignies. Maurice songea un moment à remettre sur pied la garde-noble et les haliebardiens, honneur qui rentrait dans un ordre de prérogatives que toute la bonne volonté de Louis XV ne pouvait accorder à un simple gouverneur. Il sembla à Maurice que la difficulté tenait à un seul mot, et qu'en changeant le titre de ses nouvelles fonctions, tout était aplani. Il fit proposer au marquis de Puysieux, ministre des affaires étrangères, un projet de patentes où le titre de gouverneur était remplacé par celui de lieutenant général pour le roi dans les Pays-Bas; c'était la même dignité dont le prince Eugène avait été revêtu. Maurice employa Pâris-Duvernay, chargé de ses subsistances, à traiter cette affaire avec le marquis de Puysieux, et eut même recours au crédit de Mme de Pompadour; mais on dissuada la favorite d'intervenir dans un cas où l'on savait Louis XV fort opposé. Pâris-Duvernay resta seul chargé de soutenir le projet. La discussion n'eut point le succès que le comte de Saxe espérait. On objectait contre ses prétentions que, le maréchal appartenant à la religion luthérienne, il était impossible de lui attribuer une représentation aussi directe de S. M. Très-Chrétienne; qu'un texte de loi excluait d'ailleurs formellement tout protestant du gouvernement des Pays-Bas; enfin que le titre postulé constituait l'exercice de droits vraiment régaliens, tels que les finances, la justice, la police, toutes choses qui étaient du ressort de conseils spéciaux, non du gouverneur.

Le comte de Saxe trouva à répliquer. Il alléguait l'exemple de la guerre de 1700, où les Anglais et les

Hollandais donnèrent à des protestants le gouvernement des Pays-Bas ; mais les deux situations n'étaient pas semblables, car le pays, appartenant à la maison d'Autriche , les délégués des puissances alliées y étaient reçus seulement comme des commissaires pour la guerre. Ces arguments éclairèrent mieux le maréchal sur les véritables dispositions de la cour que sur le fond même de la question ; il renonça à une ambition dont il n'avait pas assez mesuré la portée.

Les soins de son nouveau gouvernement réclamaient une grande application. Il y consacra tout le mois d'octobre, de novembre, et partit pour Paris, où il arriva le 19 décembre ; son retour fut accueilli par des ovations. Le peuple se porta à l'hôtel du maréchal et le salua, à son arrivée, par une décharge de boîtes d'artifice. L'enthousiasme populaire était à son comble ; le caractère de ces manifestations n'était plus le même. On admirait toujours sans doute le grand général qui venait de soumettre les Pays-Bas, mais on applaudissait surtout à la conquête de la paix, que les dernières victoires devaient assurer. Le maréchal apparaissait à tous comme l'auteur de cette paix ardemment désirée.

Tant de travaux et de fatigues rendait un peu de repos nécessaire.

Le comte alla se délasser à Chambord. Sa passion pour le théâtre le ramena momentanément pour assister, le 13 janvier, à la représentation de la tragédie de *Coriolan*, à la Comédie-Française. C'était moins l'attrait de la solitude que le charme d'une grande liberté qui l'attachait à cette résidence ; il y menait d'ordinaire une société d'hommes et de femmes qu'il

ne pouvait fréquenter familièrement sans quelques ménagements, eu égard à sa haute position. Chambord lui offrait la facilité de traiter librement avec des gens dont sa fierté l'empêchait de faire ses amis, mais dont il faisait volontiers les compagnons de ses plaisirs. Cette vie de désœuvrement n'excluait pas une attention pleine de sollicitude pour les affaires de Flandre. Du fond de sa retraite, il surveillait encore la discipline de ses troupes, notait les événements et transmettait des ordres à ses lieutenants. Rien ne fait mieux comprendre les facultés actives de cette nature singulière que cet irrésistible penchant qui l'emportait d'un si grand feu vers la guerre et l'amour ; mais, ce qui surprend davantage, c'est que, contrairement au vieil adage, qui soutient que l'on ne peut pas faire deux choses en même temps, Maurice s'acquitta toujours de ces deux objets à la fois avec la même passion et le même bonheur.

Son esprit ne restait pas oisif dans les délices de Chambord. De sa retraite, il écrit au maréchal de Noailles et s'élève avec force contre l'excès des dépenses de la guerre. Il blâme le grand nombre d'officiers généraux que l'on crée sans nécessité et recommande la formation de régiments étrangers ; erreur qui serait inexcusable dans un général pénétré du sentiment de la patrie, mais erreur toute naturelle chez un capitaine qui ne voyait qu'un métier dans la guerre. La raison qu'il donnait à l'appui de son opinion est plus spécieuse que solide. Il soutenait qu'un Allemand, par exemple, servait pour trois hommes ; voici comment il justifiait son assertion : un Allemand recruté, disait-il, en épargne un au royaume,

il en ôte un à l'ennemi, et il fait le service d'un homme. C'est ainsi que, dans la campagne précédente, il avait levé le régiment de Royal-Croates, qu'il composa presque en totalité de pandours autrichiens.

Dans les derniers jours de janvier, le maréchal revint de Chambord avec un mémoire sur l'ordre des troupes. Le travail fut présenté au roi, qui l'approuva. Le maréchal y révélait des idées nouvelles sur la répartition méthodique du commandement; on peut regarder cet ordre comme le point de départ des divisions systématiques dont l'armée française de nos jours présente le modèle le plus parfait. Il répartissait les troupes en quatre corps classés de la manière suivante :

1^{er} Corps. — Corps de bataille en dix-huit divisions.

La réserve de l'armée marchant à la suite.

2^e 3^e et 4^e Corps, composés de deux divisions, chacune de quatre brigades.

A la suite de chaque corps, un certain nombre d'officiers généraux de réserve, sans divisions, pour remplacer les absents et être employés selon les besoins.

Cet ordre était une conséquence du plan de la prochaine campagne; il s'agissait de surprendre Maëstricht, et la surprise n'était possible qu'autant qu'on pouvait porter rapidement et à la fois, par des directions convergentes, toutes les troupes vers cette ville. La réussite de cette belle marche devait infailliblement accréditer cette excellente méthode, que les progrès de la science militaire ont fait perfectionner beaucoup depuis cette époque; mais, en reportant au comte de Saxe l'honneur de cette heureuse combinai-

son, on ne peut s'empêcher de rappeler que le germe de cette idée est contenu dans les savantes dispositions que Noailles avait suggérées.

XVII

Bruxelles. — Maëstricht. — La politique à boulet rouge. —
Chambord. — Mme Favart.

Le 18 mars 1748, le maréchal de Saxe, muni des ordres du roi, partit de Paris pour l'armée de Flandre. Il arriva, le 20, à Bruxelles dans l'après-midi. Son entrée fut marquée par une grande pompe. Une suite nombreuse accompagnait le maréchal. Il fut salué à son arrivée d'une triple salve de toute l'artillerie des remparts. Le marquis de Lowendahl, gouverneur par intérim, et les députés de la ville, en habit de cérémonie, reçurent le généralissime aux portes de la ville. Un *Te Deum* solennel fut chanté à la cathédrale Sainte-Gudule. A l'issue des prières, un banquet de deux cent cinquante couverts réunit à l'hôtel du prince de la Tour-Taxis les officiers généraux, les principaux de l'administration et les personnes les plus éminentes de la société de Bruxelles. Des réjouissances publiques furent offertes au peuple. Le lendemain, le corps des magistrats se porta pro-

cessionnellement au palais du gouvernement et offrit au maréchal un vin d'honneur placé sur un char d'une grande magnificence. En tête du cortège marchait une brillante cavalcade formée par les élèves des jésuites. Ces fêtes, qui n'auraient pas été plus animées pour célébrer la paix, n'étaient qu'une préface de la guerre. Personne, à la vérité, ne soupçonnait alors que, malgré les conférences ouvertes à Aix-la-Chapelle, les hostilités allaient être reprises.

A la suite de mouvements habilement combinés et dont le but était ignoré par les généraux mêmes qui obéissaient au maréchal de Saxe, l'armée française se trouva tout d'un coup sous Maëstricht, avant que l'ennemi eût eu le temps de s'opposer à sa marche, ou de la devancer devant la place.

Le duc de Cumberland, resté à La Haie, se hâta d'accourir à la tête des alliés, et s'avança avec la meilleure partie de ses forces vers Mayseck. Maëstricht était déjà investi lorsque ses colonnes se mettaient en marche. Le maréchal de Saxe, averti de l'arrivée des alliés, avait pris toutes ses précautions pour n'être pas distrait du siège. Il entrevoyait la chute prochaine de Maëstricht. Il semblait qu'aucune force ne pût lui ravir cette proie. Mais ce que les alliés n'auraient osé tenter avec les armes, les négociateurs d'Aix-la-Chapelle allaient l'exécuter avec la plume. Jamais la diplomatie n'avait été si diligente. Dès le 30 avril, les préliminaires de la paix étaient signés. Une clause spéciale réservait un armistice. Mais tout n'est pas perdu encore; les délais de la ratification laissent au maréchal le temps de clore la guerre par une victoire.

Le 2 mai, le duc de Cumberland, voyant les progrès du siège, écrit au maréchal de Saxe et l'invite à traiter des articles de l'armistice. Maurice devine le piège; il répond le lendemain qu'il ne peut convenir d'une suspension d'armes sans les ordres du roi. En même temps, il remontre au plénipotentiaire de France à Aix-la-Chapelle la faute qu'il a commise par la stipulation d'une armistice. Le même jour, il reçoit la réponse du ministre français; une disposition particulière excepte de la suspension d'armes les opérations du siège qui ne doivent pas être interrompues.

A cette nouvelle, le maréchal ne perd pas un instant. Le 4 mai au soir, il ordonna d'attaquer dans la nuit suivante. Les Français s'emparèrent de plusieurs ouvrages. Le lendemain, le duc de Cumberland fit proposer au maréchal de lui ouvrir la place, à condition que la garnison aurait les honneurs de la guerre. La garnison sortit le 10; le marquis de Lowendahl prit le même jour le commandement de la place pour le roi. Un ordre de Versailles prescrivit de régler les clauses de la suspension d'armes.

A cet effet, le maréchal envoya au camp des alliés son neveu le comte de Frise; le 11 mai, l'armistice fut publié à la tête de l'armée.

C'était la fin de la guerre; le maréchal de Saxe la pressentait tristement. Il écrivait au comte de Maurepas : « Si les fanfreluches des négociations commencent une fois, nous en avons pour dix ans sans tirer un coup de fusil; c'est votre affaire; la mienne est de prendre et de garder, et je vous promets de m'en acquitter en conscience. Je vous promets aussi de combattre jusqu'au trépas pour des vérités que je

ne comprends pas.... Je vous promets d'attendre sur la Demer que la vérité soit triomphante. »

Ces vérités, que le maréchal n'entendait pas, étaient les raisons d'État qui rendaient la paix nécessaire. La gloire militaire serait infiniment séduisante pour les peuples s'il n'y avait toujours un état de dépenses à côté du bulletin de victoire. Les conquêtes de Flandre avaient épuisé le Trésor; la guerre avait tari les sources de la fortune publique. Mais ces effets échappaient à Maurice. Il était frappé, seulement, de l'échec que la paix donnait à ses projets grandioses. Maître de Maëstricht, il se voyait en mesure de peser fortement sur la Hollande et d'ôter pour l'avenir à cette puissance l'envie de se réunir aux ennemis de la France. Maurice n'aurait pas voulu remettre l'épée dans le fourreau que la paix à venir n'eût reçu de la force cette garantie irrévocable. Il écrivait à d'Argenson pour l'engager à assurer cet important objet avant la conclusion d'une paix définitive : « Nous étions à la veille, dit-il, après la bataille de Fontenoi, de nous emparer de la Hollande et de faire finir cette république qui est toujours la source des divisions en Europe. Le gros ouvrage de la destruction était presque fini, pourquoi ne pas l'achever? Détruire la Hollande, c'est couper le bras droit à l'Angleterre.... » Le remède était héroïque. Louis XV, informé des regrets du maréchal, s'écria : « Je reconnais bien là le style de MM. les généralissimes, leur politique est toujours à boulet rouge! »

A défaut d'une invasion en Hollande, Maurice se serait accommodé que la France eût retenu pour sa sûreté les conquêtes des dernières campagnes; il ne demandait que 60 000 hommes pour les conserver au

roi. « Je vois, disait-il, que le roi de Prusse a pris la Silésie et l'a gardée, je voudrais que nous en pussions faire de même. »

De pareils principes conviennent mieux à des politiques de grand chemin qu'à un souverain. On doit regretter de les voir partagés par le maréchal de Saxe ; faut-il s'en étonner ? Il convenait ingénûment qu'il n'entendait rien « à la diable de politique du gouvernement intéressé de Louis XV. » Il se dédommageait de cet aveu, en disant avec la même franchise qu'il ne savait faire qu'une chose, la guerre ; ajoutant sans la moindre affectation de vanité qu'il croyait la bien faire : ses campagnes de Flandre l'avaient prouvé. « Voilà la paix faite, écrivait-il au baron d'Espagnac, nous allons tomber dans l'oubli : nous sommes comme les manteaux, on ne pense à nous que quand on voit venir la pluie. »

La nouvelle de la prise de Maëstrich fut apportée à Versailles le jour du Vendredi-Saint. De mauvais plaisants dirent que c'était une malice du maréchal luthérien qui avait voulu se donner le plaisir de troubler l'office romain en forçant à chanter des *Alleluia* en semaine sainte. Ces transports de joie, ces chants d'allégresse étaient l'hymne de la paix.

Ce n'était pas seulement le repos que le comte de Saxe redoutait au sein de la paix, c'était aussi le tarissement d'une source de grâces à laquelle il avait abondamment puisé. Certes, un État n'acquitte jamais complètement des services aussi éminents que ceux que le maréchal de Saxe avait rendus ; mais il est bien rare que les effets de reconnaissance égalent l'ambition des chefs militaires. L'insatiable avidité de Maurice avait fini par dépasser les bornes d'une

générosité prodigue; elle le porta à solliciter une dernière récompense qui devait mettre le sceau à sa fortune.

A la faveur de sa victoire, le maréchal soumit au roi un mémoire dans lequel il représentait très-humblement à Sa Majesté qu'ayant l'honneur d'être fils d'un grand roi, chef d'une des plus illustres maisons souveraines d'Europe, qu'ayant été élu légitimement duc de Courlande, et étant traité en qualité de prince par toutes les cours d'Europe, à l'exception de la cour de Vienne, il sollicitait non la reconnaissance de ses droits de souverain, mais le traitement, le rang dont jouissaient les princes de maisons souveraines établis en France. Il invoquait comme un titre capable d'imposer à l'envie les liens de parenté qui l'attachaient à la famille royale par la dauphine sa nièce. Ces sollicitations jetèrent la cour dans un grand embarras. Il était difficile d'accorder l'étiquette rigoureuse de Versailles avec les prétentions du comte de Saxe. En refusant, il était essentiel de ne paraître pas ingrat. Dans une science aussi entortillée que celle de l'étiquette, il y a toujours moyen de commenter. Les légistes du genre ne s'en firent pas faute, et il ne manqua pas de textes pour motiver un refus avec les plus grandes convenances.

Il restait d'ailleurs au comte de Saxe bien des motifs de se consoler; s'il n'avait pas le titre de prince il en avait l'état. Sa vie était une des plus fastueuses. Le train qu'il menait à Bruxelles après la prise de Maestricht, se rapportait mieux à l'appareil d'un souverain qu'à la condition d'un gouverneur de province. L'hôtel de la Tour-Taxis ne répondant plus à l'étalage de sa maison, il demanda au magistrat de la ville de

faire disposer le palais du prince d'Orange pour sa demeure. Les chasses qu'il donnait dans le magnifique domaine de Ter-Vuren avaient l'éclat des chasses royales. Il excéda dans ses profusions les bornes de ses immenses revenus. Les chevaux constituaient pour lui un luxe coûteux. Son goût était tellement connu, qu'après la conclusion de l'armistice, le duc de Cumberland pensa faire une chose extrêmement agréable au maréchal en lui envoyant une magnifique couple de chevaux anglais.

Maurice devait bientôt après renoncer à cette existence brillante, rendue plus séduisante encore par l'exercice d'un grand commandement. Au mois de juillet il fut appelé près du roi, alors à Compiègne, et reçu à la cour avec de grands honneurs. Mais ces marques de distinction, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne répondaient point encore à l'ambition du comte de Saxe.

Des amis indiscrets du maréchal demandaient en sa faveur le rétablissement de la charge de connétable de France. Il faut rendre cette justice à Louis XV, quelque haut qu'il portât son estime pour le maréchal de Saxe, il portait encore plus haut l'orgueil français. Il déplorait amèrement que d'heureuses circonstances eussent poussé à la tête de ses armées deux étrangers qui en furent l'honneur (le comte de Saxe et le marquis de Lowendahl) sans doute, mais dont la fortune humiliait les généraux français. Le roi, à ce sujet, regrettait un jour, tout haut, que la France ne produisît plus des capitaines illustres comme autrefois. Le prince de Conti lui fit cette réponse cynique : « C'est qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais. » Le prince avait bien quelque raison de

s'exprimer de la sorte, mais ce n'était pas Louis XV qui pouvait entreprendre une réforme de mœurs si profitable au royaume. Le roi ferma l'oreille aux insinuations dont on usa pour l'amener à faire revivre en faveur du maréchal des honneurs qui n'avaient été accordés ni à Turenne, ni à Luxembourg, ni à Villars.

Le maréchal de Saxe passa seulement quelques jours à Paris, et après avoir réglé avec d'Argenson l'évacuation des troupes de Flandre, il retourna goûter à Bruxelles les restes d'une grandeur pleine d'attraits. Les derniers temps de son séjour en Flandre rappellent les vapeurs d'une ivresse qui va finir. Les fêtes succèdent aux fêtes, les plaisirs aux plaisirs. Les revues militaires, les chasses, les amours, les spectacles occupent son oisiveté. Enfin, lorsque les conférences d'Aix-la-Chapelle sont terminées, il quitte Bruxelles triste, découragé et arrive à Paris le 7 octobre. Il semble qu'en rentrant dans la vie privée il n'ait pas su abdiquer sans regret la haute autorité qu'il tenait de ses fonctions.

Voici la réponse que d'Argenson fit à la lettre par laquelle Maurice lui remettait son commandement :

« Les termes remplis de bonté et d'amitié avec lesquels vous vous exprimez avec moi, monsieur, à l'occasion de la remise que vous faites de votre commandement, me pénétreraient de reconnaissance et de sensibilité si je n'y trouvais en même temps un air de séparation et d'adieu contre lesquels je réclame. Le temps de la paix et de la guerre est toujours celui d'un grand général tel que vous ; et, malgré ce que vous désapprouvez dans la forme du gouvernement militaire de la France, cet État ne vous doit pas moins

par la reconnaissance de la gloire qu'il a acquise sous votre conduite que par l'autorité que vous avez exercée sur lui tant qu'il a eu le bonheur de vous avoir à sa tête. Soyez donc sûr, monsieur, qu'il vous regardera toujours comme son chef, et je lui donnerai l'exemple de la considération qu'il vous doit par mon empressement à vous marquer le désir que j'ai de vous plaire et aux personnes que vous honorez de votre protection. »

Les termes de cette lettre répondaient bien aux sentiments qu'éprouvait le comte de Saxe. Enfant gâté de la fortune, il se croyait abandonné par elle. Il est en proie à cet abattement qui suit les grandes illusions déçues. Dans l'amertume de ses regrets, il n'est pas éloigné de penser que la cour cherche à échapper à la reconnaissance. Son imagination se prend à tout de ses déplaisirs. Cette disposition chagrine est l'effet d'une ambition trompée : Maurice se voyait dépouillé d'une autorité absolue et du prestige que donne le pouvoir.

Paris n'avait plus pour Maurice que de fades enivrements ; il courut s'enfermer à Chambord : là il pouvait se nourrir de ses chimères et entretenir le rêve d'une grandeur imaginaire.

Grâce à la munificence de Louis XV, Chambord avait revêtu l'éclat d'une demeure royale. Les magnificences du luxe, les plus exquises délicatesses du goût, les productions les plus rares des arts avaient concouru à la splendeur de cette résidence. A côté des riches tentures des Gobelins et de la Savonnerie, on voyait des œuvres de Cellini, des émaux de Petitot, des faïences de Palissy, des peintures des grands maîtres, des sculptures merveilleuses des artistes fla-

mands et vénitiens. Les convenances particulières du comte de Saxe avaient fait ajouter considérablement aux dispositions principales.

Le maréchal avait obtenu l'agrément du roi pour que son régiment tint garnison à Chambord ; ce régiment se composait de six escadrons de uhlans de quatre-vingts hommes, et de quatre-vingts dragons ; chaque brigade avait une petite voiture à quatre roues basses traînée par un cheval et disposée pour servir d'affût. Il fit bâtir une caserne, un hôpital et des écuries dans le parc. Le goût très-vif de Maurice pour le spectacle le porta à construire un théâtre dans l'une des tours du château. La salle pouvait contenir dix-huit cents personnes ; elle était décorée avec une grande richesse. Un dais tendu d'or, ayant pour marche-pied un tapis de Turquie de damas frangé, marquait la place du maréchal en face de la scène. Des loges en amphithéâtre, tendues de velours cramoisi, formaient le pourtour du vaisseau. Le parquet était garni de banquettes couvertes de moquette cramoisie. Au-dessous de sa loge, le maréchal avait fait pratiquer une petite grille pour l'évêque de Blois. Le rideau de la scène, peint en draperie, portait cette devise caractéristique : *Ludum in armis*.

Le jardin et le parc furent embellis. La petite rivière le Cosson, qui traverse le parc d'est en ouest, était presque toujours à sec ; le maréchal en fit retenir et élever les eaux. Il fit exécuter également des travaux pour la navigation de la Beuvron et lança sur cette rivière trois felouques de vingt-quatre avirons : « la *Maréchale*, la *Royale* et la *Dauphine*. » Les routes qui conduisaient à Chambord étaient étroites, le maréchal les fit élargir. Il entretenait tout exprès pour

ces travaux un ingénieur parmi le personnel de sa maison.

Le train que menait le comte de Saxe s'accordait avec la somptuosité de son habitation. Sans parler des nombreux domestiques attachés à son service ¹, on voit près de sa personne les officiers et les employés d'une maison princière : il a plusieurs aumôniers luthériens, un chirurgien, plusieurs écuyers, une huitaine de commandants, un lecteur, un courrier.

On n'aurait pas encore une idée exacte de l'état de maison du maréchal, si l'on ne connaissait le luxe de ses équipages. Nous avons dit qu'en 1744, Maurice avait fait venir de l'Ukraine un certain nombre de chevaux tartares pour la remonte de ses houlans. Ces chevaux élevés en liberté dans les bois de Chambord s'étaient propagés rapidement et formaient actuellement la source d'une grande reproduction.

Le haras de Chambord comptait à cette époque vingt-quatre étalons, cent quatre-vingt-douze juments poulinières et cent dix-huit poulains.

Outre ces chevaux destinés à la cavalerie, le maréchal avait plus de quatre cents chevaux de main ou d'attelage d'une grande beauté : c'étaient pour la plupart des danois, l'espèce la plus estimée en ce temps-

1. Outre le service de la chambre, qui formait un personnel nombreux, le service de la bouche se composait de trente-cinq officiers qui comprenaient les offices suivants : un rôtiisseur, un pâtissier, un couvre-table, un maître d'hôtel, un sommelier avec plusieurs aides pour chacune de ces fonctions. La réputation de la cuisine de Chambord est attestée par une invention gastronomique de ce temps, les brochets à la Chambord, attribuée à un rôtiisseur de la rue Dauphine, du nom prédestiné de Rotisset, dont la fille, courtisane célèbre, avait été la maîtresse du maréchal.

là. L'équipage de chasse comptait trente têtes de choix¹. A ce service était annexée une meute de cinquante-huit chiens courants, mâtins et limiers; un nombre considérable de voitures à tout usage complétait le service des écuries. Chambord était indépendant des écuries que le maréchal entretenait à Paris, aux châteaux de Lagrange et des Piples.

Les habitudes de grande vie étaient satisfaites dans l'opulente résidence de Chambord : rien ne manquait à la vanité de ce qui pouvait annoncer la grandeur. L'antichambre du maréchal était ornée de trophées : seize drapeaux et étendards pris sur les Anglais et les Hollandais tapissaient les murs de face de cette pièce; deux paires de timbales, également enlevées à l'ennemi, relevaient cette pompe militaire qui annonçait la demeure d'un héros. L'entrée principale du château était défendue par six canons pris à la bataille de Raucoux; une garde de cinquante hommes veillait à la porte. Le maréchal désirait une garde pour les appartements, honneur qui n'appartenait qu'aux princes du sang; un stratagème lui en fournit le moyen : la caisse du régiment fut placée dans une de ses pièces, ce qui l'autorisa à faire garder ses appartements. Une sévérité excessive pouvait seule maintenir la discipline parmi ses houlans, accoutumés, en campagne, à commettre avec impunité toute sorte d'exac-

1. Voici les noms des chevaux de chasse : le Soldat, le Commode, la Cigale, la Drôlesse, la Chimère, Qu'importe, Mignonne, l'Hi-rondelle, Vestale, Magdonelle, Nymphé, Badine, Truite, Grivoise, Folle, Chasseur, la Fine, le Ballon, la Bonne, Mouche, la Robuste, le Léger (les neuf derniers à courte queue), la Polonoise, Voltigeur, le Totov, la Carpe, le Robuste, le Fugiral (?), la Commère, le Séraskier.

tions et de violences. Le maréchal fut impitoyable dans la répression des délits de cette nature et faisait pendre les délinquants sans rémission. Un ormeau placé à l'extrémité de la place d'Armes servait à ces exécutions; Maurice avait soin de les entourer d'un appareil capable de frapper les indisciplinés de terreur ¹.

Sa maison militaire était fort brillante. Lors des fêtes de la paix, le maréchal se rendit à Blois en grande cérémonie avec tous les officiers de sa suite, pour assister, à la cathédrale, aux actions de grâces qui furent célébrées.

Cette vie fastueuse exigeait un autre entourage que le militaire. Maurice trouva dans les alentours une société leste et de belle humeur, comme il convenait à ses goûts. Parmi ses voisins, il était une dame qui avait marqué dans le monde par quelques aventures, Mme de Chauvigny-Blot, en son nom Mlle Charpentier d'Enneri, dame de compagnie de la duchesse d'Orléans. Une figure extrêmement agréable, un tour d'esprit vif et piquant avancèrent Mme de Chauvigny dans l'intimité du maréchal; elle fut bientôt l'ornement et l'âme de la petite cour de Chambord. Sous ses auspices se forma une société composée de femmes aimables et de moyenne vertu, qui fut une grande ressource pour charmer les loisirs du maréchal et de la petite garnison du château; Maurice fut d'abord très-captivé par la piquante Mme de Chauvigny. Aux soins empressés, aux attentions délicates qu'il rendait à cette dame, on put croire un moment

2. Cet ormeau a été longtemps conservé. Des légendes attachaient à cet arbre des souvenirs sinistres. Il fut frappé de la foudre au mois de mai 1820.

qu'il avait dépouillé le vieil homme et que le soudard était devenu céladon : ces amours gracieuses ne furent qu'un incident. Le maréchal retourna à des intrigues plus unies, et Mme de Chauvigny passa sans trop de regrets du maréchal au comte de Frise, qui avait une jolie figure, beaucoup d'esprit et un fond de fatuité très-capable de les faire valoir.

Le maréchal avait sa comédie à Chambord ; il y recruta ses amours. C'est dans ces liaisons que sa nature se trouvait à l'aise, et, chose curieuse, il y dépensait une sensibilité délicate. On a vu avec quelle simplicité naïve, quoique un peu apprêtée, il s'était pris de passion pour Mme Favart. La suite de ce roman montre la fougue désordonnée que Maurice apporta quelquefois dans des intrigues qui sembleraient exclure les grands effets de passion.

Maurice désirait avoir Mlle de Chantilly à Chambord ; mais quoiqu'elle fût momentanément éloignée de la scène, la comédienne avait toujours les mêmes motifs de ne pas retourner près du maréchal. Sincèrement attachée à ses devoirs, elle avait dans les malheurs de son mari une raison plus forte de lui rester fidèle.

Favart, privé de la protection du maréchal après la fugue de sa femme, avait été bientôt ruiné dans son entreprise de Flandre. Il se débattait alors à Paris contre des créanciers flamands qui eurent assez de crédit pour rendre exécutoire en France un décret de prise de corps obtenu à Bruxelles. En cette pressante occasion, le chansonnier eut recours à son ancien protecteur pour l'aider à se soustraire à des poursuites tellement irrégulières qu'elles semblaient cacher une persécution calculée. Le maréchal lui con-

seilla de fuir et fit offrir en même temps à Mme Favart un secours mensuel de cinq cents livres; celle-ci opposa un refus à des offres que Favart désapprouvait. Une lettre de cachet força bientôt le chansonnier à s'éloigner de Paris. On a pensé que Maurice n'avait pas été étranger à cette rigueur. Il est certain qu'après le départ du mari, il fit de nouvelles instances près de la comédienne pour l'amener à Chambord, et que n'ayant pu la décider à rentrer dans sa troupe, il en montra une véritable fureur. La correspondance de Mme Favart fournit une preuve du dépit outré du maréchal. L'actrice écrivait à son mari, faisant allusion au comte de Saxe : « On me menace qu'on va me faire beaucoup de mal, mais je m'en moque; j'irai de grand cœur demander l'aumône avec toi. »

Les menaces annoncées par Mme Favart ne tardèrent pas à être réalisées. L'actrice venait de débiter à la Comédie-Française; une lettre de cachet interrompit ses représentations. On accusa le maréchal de l'avoir sollicitée; c'est une erreur contre laquelle les faits protestent énergiquement. Mme Favart fut arrêtée à la demande de son père, contre lequel elle avait obtenu elle-même un ordre du roi, deux ans auparavant, pour le faire enfermer dans une maison de fous.

Il faut dire que les motifs du père étaient mal fondés : il alléguait un acte d'insoumission de sa fille, qu'il prétendait s'être unie à Favart sans le consentement paternel; mais cette allégation était contredite par un écrit même du père, consigné à la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs de Paris. Mme Favart fut conduite d'abord au couvent des Andelys, et transférée ensuite au pénitencier d'Angers.

On est porté à rechercher à quelles inimitiés cachées la sévérité du père de Mme Favart servait de manteau s'il n'obéit pas à un ressentiment personnel. Il ne paraît pas que l'actrice ait jamais soupçonné la complicité du comte de Saxe. Deux jours après son arrivée à Angers, elle écrivait à son mari : « Je viens d'écrire à M. le maréchal ce qui vient de nous arriver; il a toujours beaucoup d'amitié pour nous; je suis sûre qu'il voudra bien s'intéresser à ce qui nous regarde et nous rendre service en cette occasion. »

Mme Favart présumait très-juste des sentiments du comte de Saxe; mais il y avait malheureusement un ennemi puissant, intéressé à l'éloignement de la comédienne. Une jalousie de métier, épousée par le maréchal de Richelieu, protecteur d'une rivale de Mme Favart, avait suscité la persécution¹. Le maréchal de Saxe ne participa ni directement ni indirectement à cette disgrâce qui semblait servir son dépit. Le fait suivant en est un témoignage irrécusable. Mme Favart eut d'abord dessein de se soustraire à la lettre de cachet; elle sollicita un asile à Chambord. Le gouverneur de Chambord dut refuser par respect pour les ordres du roi : « Je l'ai fait d'une manière si faible, écrivait Maurice à une dame amie de la comédienne, qu'elle aurait bien dû se douter que je ne la livrerais pas et qu'elle pouvait y aller. » Le maréchal s'employa au contraire avec le plus vif

1. Le maréchal soupçonnait une inimitié plus puissante. Il insinua dans une lettre que le duc d'Orléans (Louis-Philippe), quatrième prince du nom, pourrait bien être l'auteur d'une machination dont le père de Mme Favart n'aurait été que l'instrument. C'est le même prince qui épousa secrètement Mme de Montesson, en 1773.

intérêt à adoucir le sort des époux ; il les aida de ses libéralités. Plus tard, il eut la satisfaction de faire commuer la claustration de Mme Favart en un simple exil à Issoudun. La proximité des lieux, la surveillance moins vigilante des actions de l'exilée permirent à Mme Favart de s'absenter d'Issoudun à plusieurs reprises. Le théâtre de Chambord profita de ces fréquents voyages ; le talent de la comédienne lui donna un grand éclat et la fit rechercher. Mme de Pompadour, pendant son séjour au château de Ménars, situé sur les rives de la Loire, se donna quelquefois le plaisir d'assister à ses représentations.

Un dernier acte de bonté du maréchal témoigna mieux de l'attachement qu'il avait pour l'actrice et définit le caractère de cette affection. Le 21 janvier 1750, Maurice constitua, au profit de Mme Favart, une rente viagère de deux mille livres sur la compagnie des Indes, pour en jouir sur ses simples quittances et *sans l'autorisation de son mari*, après le décès du comte, à la condition toutefois que le maréchal n'aurait pas disposé de la rente en faveur d'autres personnes. Parmi les largesses du comte de Saxe, on ne trouverait qu'un seul exemple d'une donation de ce genre ; elle s'applique à Mlle de Verrières ¹, la même qui, pour nous servir d'une expression soldatesque imitée du maréchal, *défourna* à l'armée de France au moment où Mme Favart *cuisait* encore. Du rapprochement de ces deux actes et de cette stipulation qui exclut l'autorisation du mari pour jouir des grâces du maréchal, on est autorisé à conclure avec

1. La constitution de rente au profit de Mme Rainteau de Verrières, fixée à la somme de 2400 livres, est du 19 janvier 1749.

certitude que ces deux dames traitées d'une façon exceptionnelle avaient donné au comte de Saxe les mêmes motifs d'être généreux, puisqu'elles recevaient de lui les mêmes gages de sa tendresse.

On a pu remarquer, dans la donation faite à Mme Favart, la restriction qui rendait cet acte révocable à la volonté du maréchal. Cette clause restrictive provient du sentiment jaloux qui domine l'affection de Maurice. L'expérience fâcheuse qu'il avait faite de l'ingratitude, ou si l'on aime mieux, de l'infidélité de Mlle de Verrières, lui conseilla probablement cette précaution contre les caprices de la comédienne. L'histoire de Mlle de Verrières fournit un éclaircissement utile pour bien expliquer les réserves de l'acte de constitution. Cette demoiselle avait d'abord paru dans les farces italiennes; elle eut tout à coup l'ambition de grandir son personnage en abordant les rôles de la tragédie. Marmontel se chargea de lui apprendre son art. L'élève était, dit le professeur, « ingénue, douce, timide; » elle ne sut point se défendre de la déclamation et des déclarations de son maître : l'ingénue fut sensible. Quoique le maréchal n'eût conservé qu'une sorte de bienveillance pour Mlle de Verrières, qu'il n'admettait même plus à ses plaisirs, au témoignage de Marmontel, il n'en conçut pas moins un violent déplaisir de la conduite légère de l'ingénue; il retira brusquement et irrévocablement à celle-ci ses bonnes grâces et la pension de cinq cents louis par an qu'il lui payait pour ses dépenses¹.

1. Mlle Rainteau de Verrières avait donné naissance à une fille qui reçut le nom d'Aurore. L'enfant n'avait pas été reconnu par le

Ce fut le dernier chapitre du roman peu original que Maurice avait tissu avec la fille du petit limonadier de la rue du Long-Pont. Ses amours avec Mme Favart offrent un intérêt plus doux et plus sympathique. La différence ne provient pas seulement des luttes, des malheurs que Mme Favart eut à soutenir, mais aussi du caractère de la comédienne. On sent dans son abandon une résignation qui émeut. On plaint ses douleurs et on absout sa faiblesse. On déteste enfin dans la force qui pèse sur cette pauvre femme l'abus monstrueux d'une licence effrénée servie par l'arbitraire de l'autorité. Il est un autre côté de cette histoire, qui intéresse presque au même degré, c'est le côté qui touche à Favart. On est presque rempli de pitié pour cet honnête homme que la passion brutale du maréchal condamne à une sorte de flétrissure. La reconnaissance étouffe constamment chez lui le sentiment de l'indignation ; mais elle ne le rend pas insensible à l'outrage. Il faut regarder comme un effort de vertu la modération qu'il fait paraître dans les vers suivants qui rappellent ses malheurs et peignent son honnêteté :

Qu'on parle bien ou mal du fameux maréchal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

maréchal. Ce fut seulement après la mort du comte que Marmontel s'entremet, de concert avec Mme de Chalut, femme de chambre de la dauphine, afin de procurer un état à la petite Aurore. La dauphine répugna d'abord à se mêler d'une affaire où elle croyait Marmontel plus intéressé que le feu comte de Saxe, cependant elle céda aux sollicitations et l'enfant fut placé aux frais du dauphin et de la dauphine, au couvent des religieuses de Saint-Cloud.

XVIII

Derniers temps du comte de Saxe. — Sa mort.

La vie facile de Chambord ne faisait pas oublier au comte de Saxe ses rêves de puissance. Les illusions qui l'entraînaient autrefois vers la Courlande avaient pris une autre direction. Tourmenté de l'implacable ambition de régner, il cherchait avec inquiétude un coin de terre où il pût asseoir les fondements d'une dynastie. La Corse devait tout naturellement attirer ses regards. L'élévation du roi Théodore lui montrait qu'il était aisé à un étranger de capter les suffrages des Corses. Le départ de ce roi de hasard avait plongé l'île dans l'anarchie et livré aux chances de la compétition la couronne de laurier sauvage, insigne de cette dangereuse royauté. Le comte de Saxe aspira un moment à la souveraineté vacante; mais un obstacle le força à renoncer à cette aventure. La France, alliée de la République de Gênes, aidait de ses forces à retenir les Corses sous la domination génoise.

La Corse n'offrait d'ailleurs qu'un champ borné. Son imagination lui ouvrit un empire plus vaste: l'Orient, qui fut de tout temps le rêve des plus illustres conquérants, tenta ses spéculations. Le projet

ne manquait pas de grandeur. Le maréchal l'expose lui-même en ces termes : « J'ai pensé dans mes rêves au moyen d'affranchir des Barbaresques les peuples qu'ils oppriment. Si, après une paix générale et heureuse pour l'Europe, les princes chrétiens voulaient s'entendre et me charger du commandement des troupes destinées à cette expédition, je choisirais le moment de la paix, où une multitude d'officiers et de soldats sont réformés. De cet excédant de troupes, je composerais un corps avec lequel il n'y a rien que je n'entreprisse. Je détruirais les villes, les retraites et la marine des Barbaresques, et je ramènerais la liberté dans leur pays. »

C'était l'idée qu'avait conçue Charles-Quint et que le puissant empereur eût probablement réalisée, si François I^{er} n'eût contrarié ses desseins. Enfanter des projets hardis, c'est la pente d'un esprit rêveur ; les exécuter, c'est le propre d'un mâle génie. Hors du champ de bataille, le comte de Saxe restait un esprit allemand ; il se laissait aller volontiers à la vision. Il faut ranger dans cet ordre de conceptions le projet de réprimer les Barbaresques, non qu'il ne fût excellent dans ses vues, mais parce qu'il reposait sur une combinaison peu pratique. L'erreur du maréchal consistait à croire qu'il pourrait provoquer une nouvelle croisade au dix-huitième siècle. Il ne paraît pas d'ailleurs que cette idée soit jamais sortie de l'abstraction, autrement que dans des conversations de coin de feu avec les ministres de Louis XV. Ce n'était pas le moyen de la faire réussir.

L'extravagant s'enchaîne avec une suite merveilleuse dans les esprits ardents : le propre d'une imagination folle est de produire des idées bizarres.

Abusé par l'image chimérique d'une couronne, le maréchal devait être entraîné à toutes les fantaisies qui pouvaient flatter son orgueil. Persuadé que le roi de France lui devait une position plus élevée que celle qui lui était faite, il poursuivait en secret l'espoir de régner, avec l'appui de la France. La principale difficulté était de rencontrer un État à gouverner. Nulle part ailleurs qu'en Amérique, il n'y avait place pour le trône qu'il rêvait. Le comte se fit céder par le roi la propriété de l'île de Tabago, une des Antilles, réputée alors stérile. Quel parti Maurice pouvait-il tirer d'une colonie que la Hollande avait possédée sans aucun fruit et que l'Angleterre avait dédaignée, si dans sa pensée, elle ne devait être la base d'une domination qui aurait pu s'étendre par les armes, soit sur le groupe des Antilles, soit sur le continent américain? A ce point de vue, la conception péchait encore du côté de la pratique.

Le maréchal ne paraît pas s'être beaucoup occupé des grandes dépenses qu'il aurait eu à supporter avant d'avoir fait de Tabago le centre d'une grande propriété pour y asseoir une souveraineté un peu respectable. Le premier soin était d'y envoyer des sujets qui manquaient presque absolument. Maurice s'occupait de faire passer des émigrants à Tabago : l'Angleterre et la Hollande réclamèrent contre la concession faite au maréchal. En réalité, Tabago n'appartenait ni à la France, ni à l'Angleterre, ni à la Hollande. Un règlement de 1731 avait déclaré neutres les îles de Tabago, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Saint-Domingue, jusqu'à l'arrangement d'un différend qui subsistait toujours. La cour de Versailles engagea le comte de Saxe à se dessaisir du bénéfice

d'une cession embarrassante pour le roi et pour lui-même. La renonciation de Maurice écarta, pour le moment, le sujet d'une guerre qui éclata plus tard et donna Tabago aux Anglais en 1763.

Le maréchal de Saxe n'avait pas eu sans doute un grand effort de complaisance à faire en abandonnant des avantages qu'il aurait eu tant de peine à conserver. Le roi lui sut gré cependant d'un renoncement qui le tirait d'embarras, et, pour en témoigner sa satisfaction, il fit au maréchal l'honneur de le désigner pour l'accompagner dans son voyage au château de Crécy ; il lui accorda, en outre, un supplément de pension de quarante mille livres, qui passa à titre d'indemnité pour la perte du gouvernement de Flandre.

Peu de temps après, Maurice partit pour Dresde ; il venait d'apprendre qu'Élisabeth songeait secrètement à faire déclarer vacant le trône ducal de Courlande, dont elle avait empêché le prince de Brunswick-Wolfenbutel, son beau-frère, de prendre possession. Il était informé aussi des vues secrètes de la cour de Russie, qui désirait élever à la souveraineté ducale le prince Charles, fils du roi de Pologne et neveu du comte de Saxe. Maurice entrevoyait dans ces événements la possibilité de ranimer la lettre morte de son diplôme de duc de Courlande. Il se rendit, le 19 juin 1749, à Naumbourg, dans la Thuringe, et y reçut du commandant de la place les plus grands honneurs, par ordre de l'électeur de Saxe. Ces manifestations annonçaient l'accueil qui l'attendait à la cour d'Auguste III. Dès son arrivée à Dresde, l'électeur l'envoya complimenter par son premier ministre ; le jour suivant, le prince royal lui fit rendre le même honneur par le grand maître de sa

maison. Maurice dîna à la table avec S. M. Électorale et les princes ; le soir, il y eut dans le jardin une assemblée où fut prodigué tout ce que la cour pouvait déployer de splendeur. Les généraux et les officiers de l'armée saxonne se transportèrent à la demeure du comte de Saxe, et offrirent leurs félicitations au capitaine heureux qui venait d'illustrer deux pays à la fois. Le maréchal possédait en Saxe des terres considérables ; il fut invité par lettre de cachet à assister à la session des États. Les lettres de naturalité qui lui avaient été accordées en France lui enlevaient de fait ce privilège ; mais, en le lui restituant, les États eurent moins en vue de conserver un droit que de rendre un honneur au grand général dont la Saxe devait être justement fière. Maurice assista aux séances des États et ne prit qu'une part purement honorifique aux délibérations.

Cet empressement, ces fêtes, ces honneurs s'adressaient seulement à un Saxon illustre et ne concernaient point le duc présumé de Courlande. A cet égard, il était réservé au comte de trouver la cour de Saxe sourde à ses sollicitations. Il ne paraît pas que l'électeur ait donné à cette occasion au maréchal de Saxe une satisfaction de ses démarches. Avec un tact plus sûr, le comte aurait épargné cette nouvelle mortification à son amour-propre. Il fallait être bien prévenu de soi-même pour croire qu'Auguste III sacrifierait les espérances dont on flattait son fils aux chances, d'ailleurs fort incertaines, que pouvait avoir son frère.

Si le voyage du maréchal n'avait pas eu d'autre objet plus essentiel que ses prétentions sur la Courlande, il eût de tout point manqué son but, et la ré-

ception brillante dont le comte fut honoré n'aurait été qu'une assez faible consolation. On a cru que Maurice avait été chargé d'une mission spéciale près du roi de Pologne; le but de cette mission est resté ignoré. On a supposé qu'elle était relative aux affaires du Nord; mais il n'est guère vraisemblable que la cour de Versailles s'abusât au point de reconnaître à l'indolent Auguste III quelque action sur la marche des événements. Le roi de Pologne était d'ailleurs inféodé à la Russie et placé sous une sorte de dépendance par rapport à l'Autriche; Louis XV ne pouvait espérer de faire un révolté d'un roi peu soucieux des intérêts de ses peuples, ni un intermédiaire accrédité d'un prince qui avait besoin pour lui-même de la protection des puissances étrangères. Ce qui contribua à faire croire que le maréchal était chargé d'une mission à Dresde, c'est que, pendant son séjour en Saxe, il expédia au roi plusieurs courriers: c'est juger un peu légèrement sur des apparences.

On rattache à un même motif le voyage que Maurice fit à Berlin au mois de juillet; mais on ne peut oublier les raisons d'un autre ordre que le comte avait de donner au roi de Prusse cette marque de respect et de reconnaissance. Le maréchal avait reçu de Frédéric II des témoignages nombreux d'estime pendant ses campagnes de Flandre; il devait être désireux de recueillir de la bouche même du roi une approbation dont il avait le droit de s'enorgueillir.

Le comte de Saxe arriva le 12 juillet à Berlin et se rendit à Potsdam le même jour, accompagné du maréchal Schmettau et du marquis de Valori, ministre de France. Il fut logé au palais dans un appartement d'apparat. Le roi lui fit l'accueil le plus gracieux et le

retint à souper. La cour de Berlin était moins mondaine que la cour de Dresde; Maurice fut fêté militairement. Il y eut en son honneur des revues, des exercices, des manœuvres. Le comte fut le commensal de Frédéric et reçut à son départ un gage du plaisir que sa visite avait fait à Sa Majesté; Frédéric gratifia de son portrait et d'une tabatière en or, enrichie de diamants, l'hôte illustre dans la conversation duquel il ne craignait pas de dire qu'il avait puisé des enseignements précieux. « J'ai vu ici, écrivait le roi, le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours dans l'art de la guerre. Ce général paraît être le professeur de tous les généraux de l'Europe. »

Le 16 juillet, le comte de Saxe retourna à Dresde et se retrouva au milieu des plaisirs. Il assista au gala qui eut lieu à la cour à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la princesse royale, et aux réjouissances de la fête du roi et de la fête de l'ordre de l'Aigle-Blanc, dont il était grand-croix.

Le lendemain de ces fêtes, le maréchal se mit en route pour Paris, où il arriva le 16 août. Après avoir rendu ses respects au roi, alors à la *Muette*, le comte se retira à son château de Piples; ses fatigues lui rendaient cette retraite nécessaire avant de retourner à Chambord. Il se proposait de réparer ses forces par une vie active; l'exercice du cheval et la chasse furent ses occupations. L'ardeur qu'il apportait à ces passe-temps faillit lui être fatale. Dans une partie de chasse, Maurice est arrêté par un obstacle; il veut le franchir. Son cheval refuse et se cabre. Le maréchal essaye de se rendre maître de l'animal, le ramène et veut le contraindre à sauter; le cheval butté oppose

une vigoureuse défense et, dans la lutte, parvient à désarçonner le cavalier. Les gens accourent; on relève le maréchal. On craignait une grave commotion; Maurice fut quitte de l'accident pour une fracture du poignet et de l'épaule. Son état nécessita un traitement douloureux; on le ramena à Paris. La guérison fut lente; il ne put retourner à Chambord qu'au mois d'octobre suivant.

Dans sa résidence favorite, le maréchal reprit le cours de ses plaisirs habituels; mais il fallait à son esprit une occupation sérieuse. Le goût très-vif qu'il avait toujours eu pour les arts mécaniques se réveilla en lui. Il y apportait des connaissances si sûres et des idées si justes, qu'à cette époque le chevalier Follard ne faisait aucune difficulté de soumettre à son examen un nouveau système de rame, inventé par l'abbé Masson, membre de l'Académie de Dijon. Ce système, d'une grande puissance, était destiné à suppléer, pour les gros vaisseaux, dans les temps de calme, la force de la voile. Le maréchal, ainsi qu'on l'a vu, donnait depuis longtemps une attention particulière au perfectionnement de la navigation. Il fit faire sur la Loire des expériences réduites de la rame de l'abbé Masson, et se proposait de l'expérimenter en grand à bord de la frégate *le Léopard*, dont il était propriétaire pour un dixième; mais le résultat des premiers essais ne lui parurent pas assez satisfaisants pour suivre l'application du système.

Un autre genre d'application reportait le maréchal vers un ordre de travaux utiles. Maurice conçut l'idée d'un canal de communication entre Chambord et la Ferté. Il semble que ce projet reçut alors un commencement d'exécution et qu'un grand nombre

de soldats furent employés aux premiers déblais; on ignore les motifs qui firent suspendre presque aussitôt et abandonner les travaux.

La sollicitude du maréchal ne se bornait pas aux embellissements de Chambord. Le domaine de la Grange, situé près de Brunoy, fut encore pour lui l'objet d'un soin attentif. D'abord propriétaire à bail de cette terre seigneuriale, il en avait acquis la propriété pleine, en 1748, de Nicolas Gaudion, conseiller d'État, garde du trésor royal, moyennant cent cinquante mille livres. Des acquisitions importantes ajoutèrent à l'étendue de ce domaine, qui comptait plusieurs fiefs dans son ressort, et jouissait du droit de haute et basse justice, de foires, censes et autres droits de seigneurie. L'habitation, consistant en un grand château de pierres de taille et briques à plusieurs étages, et entouré de fossés et ponts-levis, fut complètement restaurée. Les jardins furent dessinés d'après un nouveau plan; la dépense en plantations et ouvrages de jardinage s'éleva à plus de vingt mille livre pour l'année 1750. Dans cette même année, Maurice acheta de M. Nicolas Gaudion, propriétaire de Brunoy, les eaux de la rivière d'Hyères pour les conduire à la Grange.

Au milieu de soins si divers, de distractions si animées, le maréchal suivait avec une vive curiosité le mouvement de la littérature et en particulier des productions du théâtre. Les œuvres nouvelles de la scène excitaient son intérêt; il en appréciait les mérites et les défauts avec une grande justesse. Maurice recherchait avec beaucoup d'empressement la représentation des pièces nouvelles des auteurs estimés; l'éloignement même de Chambord ne l'empêchait

pas de satisfaire cette passion. Ainsi, on l'avait vu, en décembre 1748, quitter sa retraite pour aller assister à la représentation de *Coriolan*.

Ce goût prononcé pour les jeux de la scène le portait à accueillir avec bienveillance les hommes de lettres qui écrivaient pour le théâtre. Marmontel nous fournit un exemple de la courtoisie dont Maurice usait envers les écrivains, et de l'impartialité avec laquelle il prononçait sur les ouvrages de ceux même qui, comme le professeur de Mlle de Verrières, lui avaient donné quelques sujets de se plaindre. Marmontel avait eu deux fois des torts de ce genre : en faisant succomber la fidélité de Mlle Navarre, et en abusant de la candeur de Mlle de Verrières. Le maréchal n'en conserva aucun souvenir lorsqu'il eut à juger le talent de l'auteur. Ayant appris que Marmontel avait terminé la tragédie d'*Aristomène*, il l'invita à lui en faire la lecture. Il en fut fort intéressé et loua beaucoup le dramatique de l'œuvre : « Le rôle d'Aristomène, dit Marmontel, l'avait ému. Il trouva celui de Léonide théâtral. » Mais corbleu, me dit-il, « ajoute l'auteur, c'est une fort mauvaise tête que « cette femme-là ! je n'en voudrais pas pour rien. Ce « fut sa seule critique. Du reste, il fut content et me « le témoigna avec cette franchise noble et cavalière « qui sentait en lui son héros. »

Cet incident se passait quelque temps après l'aventure de Mlle Navarre. Le maréchal avait été piqué un peu plus au vif par la glissade de Mlle de Verrières. A partir de ce moment, il fut plus froid avec le poète sans cesser d'être juste pour ses œuvres. Marmontel raconte que le jour de la première représentation de sa *Cléopâtre*, s'étant trouvé dans le cor-

ridor du théâtre face à face avec le maréchal, celui-ci lui dit ces mots qui marquaient son approbation sans réserve : « Fort bien, monsieur, fort bien ! » Des traits de ce genre ne font pas ressortir seulement l'esprit juste de Maurice, ils démontrent encore avec quelle facilité son cœur savait oublier même des griefs sensibles.

Le maréchal retourna à Paris vers la fin de décembre. Depuis la dernière campagne, le ministre de la guerre s'occupait de réformer le service de l'infanterie. Maurice avait souvent appelé son attention sur la mauvaise organisation de cette arme. Il démontrait par des raisons pleines de force l'infériorité de nos fantassins. A son avis, les troupes étrangères, mieux exercées, auraient toujours dû l'emporter sur notre infanterie, si celle-ci n'avait racheté ses défauts par sa bravoure et par l'adresse des généraux français, qui eurent presque toujours le bon esprit d'éviter les combats en ligne et de chercher les affaires de postes. La cause de cette infériorité était dans la diversité des exercices et des manœuvres qui ne permettaient pas à notre infanterie d'agir avec ensemble.

Ces plaintes avaient ému d'Argenson. Au mois de février 1750, le roi fit rassembler à l'hôtel des Invalides plusieurs détachements, afin qu'on pût réunir sous un même coup d'œil les différents exercices en usage. Le maréchal, invité au nom du roi, apporta une attention et une application extrêmes à ces expériences.

Une question non moins importante se rattachait à cette réforme. L'exemple des dernières guerres, où tant d'officiers avaient péri, prouvait combien c'était une pratique mauvaise que de placer les officiers sur le front des bataillons. Le maréchal opinait pour

qu'ils fussent placés dans les rangs. Cette position devait leur permettre de s'occuper davantage de leurs sections et de les soustraire au feu mal dirigé de leurs propres soldats.

D'Argenson invita le maréchal à lui faire tenir un rapport sur ce point. La réponse que le comte de Saxe adressa au ministre influa considérablement sur la nouvelle organisation de l'infanterie. On y trouva accessoirement quelques maximes de guerre qui ne sauraient être trop méditées même à l'époque présente. Telle est la recommandation qu'il fait à l'infanterie marchant sur l'ennemi, de conserver son feu. « Toute troupe qui a tiré en présence de l'ennemi, dit le comte de Saxe, est une troupe défaite si celle qui lui est opposée conserve son feu. » En conséquence, il est d'avis que les soldats qui s'avancent sur l'ennemi aient le fusil sur l'épaule. C'est la raison qui fit donner aux officiers des espontons au lieu de fusils, parce qu'étant presque toujours les premiers à tirer, leur feu entraînait trop souvent un feu général.

A cette époque encore, le comte de Saxe résuma, en vue des réformes que l'on méditait, le résultat de ses nombreuses observations. Il proposa plusieurs modifications dans les armes ainsi que l'emploi d'une selle et d'une bride nouvelles pour la cavalerie.

On reconnaît dans toutes ces innovations un observateur judicieux, fortement pénétré des plus petits détails qui pouvaient donner au soldat plus de facilité ou de promptitude dans l'action. On doit rappeler, comme une preuve de ce discernement, le mémoire qu'il fournit à d'Argenson sur la force et la composition des escadrons. L'auteur y déduit les raisons qui doivent faire préférer les gros escadrons ; mais il

veut une limite à la force de ces troupes : il faut qu'elles puissent être maniées aisément et qu'elles n'embarrassent pas le terrain. Sans doute les progrès effectués depuis cette époque ont fait modifier beaucoup d'idées du comte de Saxe, mais on ne peut méconnaître l'influence heureuse qu'elles ont exercée. On peut dire hardiment que les travaux théoriques ne sont pas le moins vigoureux effort de son génie, non plus que son moindre titre à l'immortalité.

L'assiduité qu'il donna à ces études le détourna d'un voyage qu'il avait projeté en Saxe. Il partit pour Chambord au mois d'avril. L'aisance que son faste favorisait autour de lui rendait sa présence chère aux habitants du pays ; son retour était toujours salué par des manifestations d'une joie vive. On se portait en foule à son arrivée. Les postillons intéressés au mouvement de la vie de Chambord comblaient de bénédictions l'homme illustre qui leur procurait une si bonne fortune. C'était parmi eux une émulation pour le privilège de conduire quelqu'un à Chambord. Quant à l'honneur de mener le maréchal, nul n'y pouvait prétendre ; au maître de poste était réservé personnellement ce droit. On raconte, à ce sujet, une anecdote originale. C'était à Nonant, dernier relais avant Chambord : le maître de poste conduisant le maréchal pour la première fois, entra à toute volée de six chevaux dans la première cour ; les portes de la salle des gardes du rez-de-chaussée étaient ouvertes à deux battants, les chevaux de devant avaient déjà les pieds posés sur les premières marches de l'escalier ; l'équipage allait gravir le perron et entrer dans la salle des gardes. Le maréchal surpris, met la tête à la portière et crie au postillon :

« Eh bien ! où me conduis-tu ? »

— A votre appartement, monseigneur, » répondit le maître de poste.

Le comte de Saxe, racontant ce trait d'assurance, ajoutait en riant : « Je n'étais pas très-sûr que le drôle n'exécutât la gageure, si je ne l'en eussé empêché. »

Un écrivain célèbre a dit qu'on n'approchait de la retraite de Chambord qu'avec ce respect qu'inspire le séjour des héros¹. Ce respect n'était pas exempt d'une certaine crainte. L'ormeau patibulaire avait frappé les imaginations de terreur. Les esprits simples ou prévenus regardaient le maréchal comme un caractère dur ; on lui prêtait des cruautés imaginaires. Bien des gens étaient persuadés qu'il faisait jeter dans les fossés du château les personnes qui avaient le malheur de lui déplaire. Ces récits supposés trouvaient créance parmi le peuple d'autant plus facilement qu'on savait que le comte de Saxe était d'une extrême sévérité pour la surveillance de ses chasses.

Il y avait, une fois par semaine, un grand couvert au château. Ces jours-là, le maréchal dînait en public ; les curieux étaient admis à circuler autour des tables. L'affluence des visiteurs était toujours considérable à ces montres pour ainsi dire royales ; on y accourait des environs. Un jeune homme de Blois, osé ou seulement facétieux, avait parié qu'il ferait baisser les yeux au comte de Saxe. Il se rendit au grand couvert, et, s'étant placé au bout de la salle, se mit à regarder fixement le maréchal. Celui-ci n'y prit pas garde d'abord ; ayant rencontré les regards

1. Thomas, *Éloge du maréchal de Saxe*.

du jeune homme, il détourna les yeux ; impatienté à la fin de son obstination, il fronça le sourcil, et, sans perdre de vue l'effronté, cria à ses gens d'une voix qu'il essayait de rendre terrible : « Qu'on fasse approcher Babache ! » Babache était un capitaine tartare des houlans de Saxe. Une figure effrayante, un accoutrement étrange faisaient de sa personne un épouvantail. Babache parut : le jeune étourdi, terrifié par la mine sinistre du capitaine, préjugea d'un mauvais parti ; sans attendre les ordres donnés au farouche houlan, il décampa et se sauva à toutes jambes. Cette petite aventure, grossie par la peur et ornée de la peinture de Babache, ne manqua pas d'être un argument puissant pour autoriser à croire à ces cruautés qui n'étaient nullement fondées, et contre lesquelles protestait l'humanité bien connue du maréchal de Saxe.

Entièrement dévoué à la France qui l'avait adopté, Maurice était sans cesse occupé de la grandeur et de la puissance de Louis XV. Toutes ses pensées étaient tournées vers l'armée qu'il considérait comme le fondement de toute autorité. Depuis longtemps il avait été frappé de cette inconséquence par suite de laquelle, dans un état essentiellement militaire, la profession des armes était restée le privilège exclusif de la noblesse. Il attribuait à cette cause la disette d'officiers et surtout d'officiers capables. Il pensait avec beaucoup de justesse qu'il suffisait d'ouvrir à tous la carrière pour faire saillir de la bourgeoisie un très-grand nombre d'officiers braves et instruits. Les brillants services de Chevert¹ pendant la cam-

1. Chevert, fils d'un marchand de Verdun, manifesta de bonne heure des dispositions extraordinaires pour le métier des armes.

pagne de Prague et dans la dernière guerre d'Italie témoignaient en faveur de cette opinion. Mais ce n'était pas assez de rendre accessibles au mérite sans naissance les grades élevés de l'armée, si l'on ne donnait en même temps aux officiers parvenus les moyens de soutenir leur rang. Dans cette vue, le comte de Saxe avait conçu l'idée d'une noblesse militaire : idée vraiment libérale qui devait amener avec le temps la suppression du service étranger et la formation d'une armée essentiellement nationale.

La tête pleine de cette idée, le maréchal de Saxe se rendit, au commencement de juillet 1750, au camp formé à Compiègne, sous le commandement du roi. Le dauphin, Mesdames de France, les princes, les maréchaux, les ambassadeurs et ministres étrangers, les principaux personnages de la cour et une foule de nobles devaient assister aux manœuvres. Les dames les plus renommées pour leur beauté ou leur esprit avaient reçu des invitations. Parmi ces visiteuses, Mme de Pompadour, entourée d'un faste royal, apparaissait comme une souveraine. Par une délicate attention du roi, la favorite occupait près du quartier royal une tente d'une grande magnificence, et écrasait de son luxe les princesses du sang.

Le comte de Saxe, accompagné du maréchal de Lowendhal et du médecin Sénac, arriva à Compiègne pour l'ouverture du camp. Il fut salué d'acclamations. Le roi avait réservé pour le maréchal un appartement au château et lui laissa le commandement des

A neuf ans, il entra comme volontaire dans un régiment d'infanterie et fut nommé sous-lieutenant deux ans après. Il mourut avec le grade de lieutenant général en 1769, après cinquante-cinq ans de glorieux services.

manœuvres. Une popularité aussi flatteuse, une faveur aussi grande ne pouvaient manquer d'exciter sinon l'envie, du moins le mécontentement d'une foule de généraux qui, avec des mérites fort recommandables, avaient été moins bien servis par la fortune. Au nombre de ces mécontents était le prince de Conti, toujours prêt à rappeler les hasards heureux qui avaient avancé d'une façon si extraordinaire un général étranger. Le maréchal de Saxe, de son côté, ne ménageait pas l'amour-propre d'un prince dont il avait autrefois troublé le bonheur domestique et qui avait souvent rivalisé avec lui dans les armes et en amours. Une ode que le poëte Lebrun venait de publier à la louange de Conti¹ avait fourni au maréchal une occasion de s'exprimer avec peu de respect au sujet du prince. Ces propos, rapportés par des amis indiscrets, avaient provoqué un défi du prince ; ce n'était pas la première fois, disait-on, que le prince et le maréchal se seraient rencontrés l'épée à la main. Dès les premiers temps de son arrivée à Paris, le comte de Saxe avait excité la jalousie du prince par son assiduité auprès de la princesse. Une nuit, il y eut un scandale à l'hôtel de Conti. On racontait des détails de la violence du prince et des dangers auxquels le comte se serait exposé en se sauvant par les toits. On parla d'un duel à la suite de cette scène. Les amis du comte de Saxe accoururent chez lui. Il était, en effet, retenu sur sa chaise longue par une blessure à la jambe, et il attribuait cette blessure à un accident. Le caractère des deux personnages rend

1. Cette pièce est intitulée : *le Temple*. Elle fait allusion aux campagnes de 1733, d'Italie, du Rhin et de Flandre.

très-vraisemblable le duel dont on a parlé ; alors un nouveau combat semblait inévitable ; mais l'intervention de Mlle de Sens, toujours attentive à pacifier les deux rivaux, écarta une fois encore une rencontre, sans diminuer l'antipathie qui les opposait l'un à l'autre.

Le comte de Saxe ne séjourna que peu de jours à Compiègne et à Versailles d'où il écrivit au roi Auguste pour lui donner des nouvelles de Madame la dauphine et du corps des ballets. Admis dans l'intimité du roi et de Mme de Pompadour, il eut toute liberté d'entretenir Louis XV de quelques réformes utiles et de lui faire partager ses idées par rapport à l'établissement d'une noblesse militaire, projet réalisé par un édit de novembre suivant¹. On a des motifs de penser que l'ordonnance portant création d'une école militaire (janvier 1751) fut le résultat des mêmes inspirations. Cette institution était, en effet, le complément de l'édit tendant à la formation d'un corps d'officiers recommandables et le meilleur moyen de donner quelque crédit à la noblesse des armes en s'appuyant sur une solide instruction.

Le maréchal de Saxe retourna à Chambord. C'était seulement dans cette résidence qu'il goûtait les charmes d'une grande vie, les fascinations d'un rang élevé. Les fêtes qu'il y donnait étaient d'une magnificence souveraine. Les plus grandes dames de la cour, les personnages les plus éminents se disputaient la bonne

1. L'édit exemptait de taille tous les officiers sans distinction. Tout officier général non noble était anobli ainsi que sa descendance, et pour l'avenir le grade d'officier général conférait la noblesse de droit. Les officiers d'un grade inférieur à celui de maréchal de camp recevaient la noblesse et étaient chevaliers de Saint-Louis après trente ans de service.

fortune d'y être conviés. La vanité de Maurice se plaisait dans ces prodigalités. Au mois de septembre de la même année, il offrait à Mlle de Sens et à quelques autres dames une fête dont la dépense s'éleva à plus de quatre cent mille livres. Le comte de Saxe nous donne une idée de l'extrême liberté qui régnait dans sa société et de l'opinion que les contemporains avaient de ces réunions intimes. Il écrivait à la princesse de Holstein : « J'ai ici Mlle de Sens avec une douzaine de femmes de la cour. Nous avons tous les jours comédie, bal, etc.... Tout le monde y restera quinze jours. L'on dit à Paris que les belles dames sont allées trouver les hulans, parce qu'ils sont affamés de chair humaine et qu'ils vivent comme des reclus dans ce désert ; mais ce n'est que *par envie* que les autres femmes aboient. » En écrivant au roi Auguste III sur le même sujet, il ajoutait : « Sait le sort d'un vieu charetier d'aimer encore à entendre claquer le fouet. » Ces pointes graveleuses valent toute une peinture ; elles font deviner les détails de ces divertissements qui ressemblaient aux fêtes licencieuses de la Régence.

Cette hospitalité somptueuse n'avait pas de bornes ; les brèches faites à la fortune du comte n'en pouvaient modérer les profusions. Un peu après le départ de Mlle de Sens, Chambord reçut des hôtes d'un rang plus élevé. Mesdames Louise et Sophie de France, filles du roi, quittèrent, le 14 octobre, l'abbaye de Fontevault, où s'était faite leur éducation, pour se rendre auprès de leur père à Fontainebleau. Le roi permit qu'elles s'arrêtassent à Chambord. La réception de Mesdames répondit mieux à la magnificence d'un souverain qu'au rang d'un maréchal de

France. Maurice se plaisait dans ces recherches du luxe; il croyait devoir à l'illusion du personnage qu'il voulait représenter des sacrifices exorbitants que la fortune d'un prince aurait à peine supportés. Il n'aurait pu subvenir de ses revenus à un train aussi désordonné, si le fermier général la Popelinière ne l'eût souvent aidé par des prêts.

Un dernier trait mit en saillie avec plus de relief cette ruineuse ostentation. Les pressantes sollicitations du maréchal avaient décidé le roi à visiter Chambord l'année suivante. Le comte de Saxe sentait les obligations que lui imposait un honneur aussi extraordinaire; il annonça qu'il affectait aux dépenses générales de cette réception une somme de trois millions de livres; c'était prendre l'engagement de se distinguer par d'éblouissantes folies. Maurice s'y prépara en conscience. L'imagination des plus habiles artistes fut mise à contribution pour l'ordonnance de ces fêtes. On eût peut-être vu des merveilles qui eussent plus tard fait le désespoir du financier Bouret dont Louis XV fut plus tard l'hôte, mais il n'était pas réservé au comte de goûter un triomphe aussi grand.

Depuis l'accident qui lui était arrivé à Piples, au mois d'août précédent, le maréchal avait vu diminuer ses forces, usées d'ailleurs par des excès de tout genre. Des infirmités, avant-coureurs d'une vieillesse anticipée, avaient ébranlé sa constitution. Il y avait des jours où il se soutenait à peine; ses gens étaient obligés de le monter en voiture. Maurice conservait à peine une apparence de lui-même, et, selon l'expression d'un écrivain qui fut son hôte à Chambord¹,

1. Grimm.

« le héros n'était plus qu'une ombre illustre. » Surveillée par Sénac, incapable des'abandonner désormais aux jouissances pour lesquelles il avait montré un penchant si vif, il ne goûtait plus que les plaisirs des autres. L'état du maréchal n'avait rien changé aux habitudes de Chambord; son neveu le comte de Frise¹, imitateur de ses passions et de ses vices, y continuait sous ses yeux les galanteries dont il lui avait donné de si tristes exemples.

Le maréchal ne paraissait plus songer à Paris, qui ne pouvait que lui rappeler des plaisirs regrettés. Cependant, vers le milieu de novembre, sa santé s'étant un peu améliorée, le comte de Frise le décida à quitter Chambord et à passer l'hiver dans cette ville. Le départ était déjà arrêté lorsqu'un événement vint apporter le deuil dans cette demeure qui avait été le théâtre de tant d'enivrements et de fêtes.

Le 22 novembre, un domestique sans couleurs se présenta au château et demanda à rendre au maréchal un cachet qu'il ne devait remettre qu'à lui-même. Il fut introduit près du comte; Maurice était encore couché. Après s'être acquitté de son message, le domestique se rendit dans une pièce voisine. Le maréchal se fait habiller à la hâte, écrit quelques mots et les porte au domestique. Sa contenance ne trahit aucune émotion; la sérénité de son visage est parfaite. Personne au château n'a le moindre soupçon du mystère caché sous ce message. Le domestique congédié, le maréchal se rend à son cabinet et met ordre à ses papiers. Ce travail fini, il fait appeler le comte de Frise et s'entretient avec lui d'un air aisé; le ne-

1. La véritable orthographe est Frisen.

veu ne peut concevoir aucune inquiétude. Le maréchal renvoie bientôt le comte de Frise et mande son aide de camp. Tous deux quittent le cabinet. Le vale de chambre Mouret les précède pour leur ouvrir les portes ; ils sortent du château par un escalier dérobé débouchant sur le fossé et se rendent dans le parc.

Au même moment, deux étrangers arrivés en chaise de poste sans armoiries, par la porte de Maide, avaient mis pied à terre à l'extrémité de l'avenue du parterre. Le maréchal et son aide de camp se dirigèrent vers eux. Le comte de Saxe aborda l'un des deux inconnus avec une froide politesse ; aucune parole ne fut échangée ; tous deux mirent l'épée à la main.

On ne connaît aucune particularité du combat. On sait seulement par le rapport d'un vieux fermier, témoin fortuit d'une partie de l'événement, que les étrangers remontèrent en voiture quelques moments après et s'éloignèrent rapidement. Le maréchal, blessé, fléchissant sous son poids, essaya de faire quelques pas, appuyé au bras de son aide de camp. Il fallut aller chercher un brancard pour le ramener au château.

Pendant que cette scène se passait dans le parc, l'alarme était déjà parmi les personnes de l'intimité du maréchal. Grimm, secrétaire du comte de Frise et présent à la catastrophe, en a rapporté quelques circonstances qui éclairent d'un grand jour des faits longtemps ignorés. « On parlait au salon, dit Grimm¹, de la mort toute récente de Mlle de Sens². A cette nouvelle, M. de Frise s'est écrié brusquement : « Où est mon oncle ? » Et se levant avec une agitation extrême, il me prend par la main et m'entraîne vers

1. Mémoires inédits.—2. Cette nouvelle n'était qu'un faux bruit.

le parc. Nous apercevons un groupe de domestiques portant un brancard ; nous approchons.... c'était le maréchal blessé, sans mouvement et d'une effrayante pâleur. Aux cris de son neveu, il ouvre les yeux, fait un effort pour lui tendre la main, et les seuls mots qu'il peut prononcer nous révèlent la cause de sa blessure : « Le prince de Conti est-il encore ici ? Assurez-le
« que je ne lui en veux nullement. Faites prévenir
« Sénac : je sens qu'il arrivera trop tard ; mais j'ai
« besoin de revoir mon ami. Je demande le plus
« grand secret sur tout ce qui vient de se passer....¹ »

Le maréchal ne s'était pas trompé sur la gravité de sa blessure ; Sénac reconnut qu'elle était mortelle. Ses soins ne purent que prolonger l'agonie. Placé entre la vie que la force de son âme l'empêchait de regretter, et la mort au-dessus de laquelle il s'élevait par son courage, le comte de Saxe montra une fermeté que la souffrance n'abattit pas un instant. Il parut aussi grand sur son lit de douleur qu'il l'avait été sur le champ de bataille. Pendant le peu de jours qu'il vécut encore, il s'entretenait de son état avec

1. On a sujet d'être surpris qu'un secret connu de plusieurs personnes ait été si bien gardé, qu'à l'exception de ceux qui furent les témoins de l'événement, personne n'ait soupçonné la véritable cause de la mort du maréchal de Saxe. Cette mort a été attribuée par quelques-uns à un refroidissement éprouvé dans une partie de chasse, et suivi de complications qui empirèrent la maladie; par d'autres au contraire, à des excès de débauche. Mais on a vu précédemment que le maréchal s'abstenait depuis longtemps de la chasse et de tous les plaisirs qui auraient pu aggraver son état. C'est seulement vers 1820 que le valet de chambre Mouret, retiré à Blois, a révélé à Merle, auteur d'une description de Chambord, les circonstances que nous rapportons. Ces révélations, alors peu accréditées, ont été pleinement confirmées par les détails fort précis que Grimm a consignés dans des mémoires imprimés postérieurement.

une courageuse résignation. Il conserva jusqu'au dernier moment une étonnante présence d'esprit. Le 30 novembre, une crise se déclara ; Maurice expira avec calme. Ses dernières paroles ressemblent au chant d'un épicurien qui s'endort dans son ivresse. Il dit à Sénac : « Mon ami, me voilà à la fin d'un beau rêve ! »

La nouvelle de la mort du maréchal de Saxe fut portée sur le champ à Versailles. En apprenant la fin de l'homme qui avait tant illustré son règne, Louis XV laissa échapper tristement ces mots : « Je n'ai plus de général, il ne me reste que quelques capitaines. » Mme de Pompadour, amie sincère du maréchal, et qui affectionnait tout particulièrement le comte de Frise, écrivit à celui-ci une lettre de condoléance. La favorite essaye de calmer la douleur du neveu par les consolations d'usage : « Il était vieux (le maréchal), dit-elle, et accablé d'infirmités : la mort était un bien pour lui. » Puis en parlant du chagrin de Louis XV, elle ajoute : « Le roi aurait bien voulu lui donner une place dans la sépulture des rois de France, mais comme il est mort luthérien, les préjugés de notre religion ne permettent pas à ce bon prince de lui donner cette dernière preuve de sa reconnaissance. »

On débattit en effet longuement si le maréchal serait enterré à Saint-Denis, comme Turenne, selon le vœu du roi ; mais les lois de l'Église étaient formelles et il n'y avait aucun moyen de les éluder. Un mot de la reine montre que la cour se rendit avec peine à une autorité aussi forte. Elle dit avec l'expression d'un regret affectueux : « Il est bien fâcheux que l'on ne puisse pas dire un *De Profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum*. »

Empêché par des motifs religieux de disposer

comme il l'aurait voulu de la dépouille mortelle du maréchal, le roi dépêcha un courrier à Dresde pour s'assurer des intentions de la famille royale de Saxe, et exprimer le désir qu'il avait de conserver à la France les restes du grand général naturalisé Français. Auguste III se rendit au vœu de Louis XV. Il fut décidé que le maréchal de Saxe reposerait dans le temple luthérien de Strasbourg. Il semble que Maurice ait eu le pressentiment des scrupules et des embarras qu'il devait occasionner après sa mort. Dans sa dernière maladie, il avait demandé que son corps fût inhumé sans pompes, sans honneurs et brûlé dans de la chaux vive. Ce vœu ne pouvait être accompli sans déconsidérer la vie d'un homme dont la mémoire méritait d'être conservée.

Le roi ne voulut pas permettre cette profanation et prescrivit des honneurs extraordinaires.

Après que le maréchal se fut éteint, son régiment rompit le faisceau d'armes en signe de deuil. Les officiers prirent le grand deuil. Le corps fut embaumé et exposé sur un lit de parade dans le grand salon du château de Chambord. Les soldats continuèrent de monter la garde dans les appartements. Le canon tira à chaque demi-heure. Le 8 janvier suivant (1751), la dépouille mortelle du comte de Saxe quitta Chambord pour être conduite à sa dernière demeure, sous l'escorte de cent dragons du régiment de Saxe, ayant des crêpes au casque et portant les armes traînantes. Le cortège traversa la France au milieu des plus profonds regrets. Partout on rendit au maréchal mort les mêmes honneurs qu'il aurait reçus dans la vie. Le cercueil arriva le 7 février à Strasbourg, à l'hôtel du gouvernement, où il fut reçu par les comtes de Frise

et de Lœvenhaupt, neveux du maréchal, et un grand nombre d'officiers généraux ; des canonniers le portèrent sur un lit de parade dressé dans une des salles. Le lendemain, le corps fut déposé avec d'imposantes cérémonies dans le temple neuf, jusqu'à l'achèvement du mausolée commandé à Pigalle par Louis XV, et qui devait décorer la sépulture du maréchal dans le temple de Saint-Thomas.

On a relevé, dans les circonstances de ces splendides funérailles, trois incidents dont la malice française s'empara pour en faire une épigramme contre le général illustre que la France pleurait. Pendant l'exposition dans la salle de Chambord, une des bougies du catafalque mit le feu à une cadenette du maréchal ; sur la route de Strasbourg, le corbillard versa dans un fossé rempli d'eau ; et enfin, pour descendre le cercueil dans le tombeau, on dut employer un moufle, ce qui fit dire que le maréchal avait reçu, après sa mort, tous les châtimens qu'il avait mérités par les actions de sa vie, puisqu'il avait été brûlé, noyé et pendu.

Les inscriptions et les épitaphes pullulèrent. Ces nombreuses pièces recommandent la mémoire du maréchal bien plus par la force et l'unanimité des regrets que par le talent et l'éclat de la poésie¹. Nous n'en citerons qu'une dont la franchise toute militaire résume d'une façon énergique et laconique la carrière du maréchal :

Maurice a fini ses destins,
Riez, Anglais, pleurez, c....

Il paraîtra singulier que le plus grand homme de

1. Voici une épitaphe faite à l'honneur du maréchal ; elle

son temps, celui sur lequel le roi avait épuisé avec tant de complaisance les grâces et les honneurs, n'ait été d'aucun ordre militaire de France. La religion du comte de Saxe fut le seul obstacle qui s'opposa à cette distinction qu'il avait méritée mieux qu'aucun général de son siècle. Maurice ne fut décoré que de l'Aigle blanc de Pologne et de l'ordre de Henri.

Ainsi que tous les hommes supérieurs, le maréchal de Saxe a été fort diversement jugé. Les admirateurs outrés ont peut-être surfait sa gloire, et les détracteurs l'ont par trop déprisée. On rencontre la vérité entre ces deux extrêmes. Maurice eut un bonheur au moins égal à ses grands talents; cette chance heureuse le fit réussir avec éclat. Il lui suffit de quelques campagnes et de quelques batailles pour acquérir une célébrité qui serait la récompense d'une longue

peut passer pour un véritable tour de force dans le genre niais :

Ci gît un grand guerrier estimé de chac	1
Haï des courtisans, il se souciait peu	2
Il naquit de l'amour dans la ville de	3 *
Pour une aimable fille il se fût mis en	4
Et pour passer ses feux il passait souvent	5
Jeune, il représentait le beau berger Tir-	6
Lui-même il fit sa fosse, hélas, dans la fos-	7
En novembre il mourut précisément le	8 **
Son hôtel n'était pas éloigné du Pont-	9
Et l'on ne put sur lui dire un <i>De Profun-</i>	10

L'addition de ces nombres donne exactement 55 ans,
 . âge du défunt.

* Le nombre 3 est désigné en allemand par le mot *Dreis*, dont la consonnance rappela *Dresde*.

** L'auteur se trompe.

carrière. Doué d'une figure agréable ¹, il gagnait ses soldats par le regard, les passionnait par sa bravoure et les soumettait par sa bienveillance. La confiance qu'il avait en lui-même lui donnait celle de ses troupes ; avec ce support, il pouvait tout entreprendre ; il devait toujours réussir. Sous la recommandation de ce courage brillant, si cher aux Français, ses succès avaient un prestige qui enthousiasmait les cœurs. Un mot du duc de Brissac peint cet enthousiasme avec une amusante sincérité. Le duc, qui avait assisté à la bataille de Rocoux, en racontait un jour les particularités à Mme de Pompadour ; il lui échappa de dire dans la narration : « Je soupais avec Saxe la veille de la bataille. » La marquise l'arrêta court et lui fit remarquer que par bienséance et par respect pour la qualité du général, il devait dire au moins M. de Saxe. « Eh ! morbleu, repartit le duc de Brissac avec feu, est-ce que l'on dit M. César ou M. Alexandre ? »

1. Voici le portrait que le baron d'Espagnac, compagnon d'armes et ami du comte de Saxe, nous a laissé de cet homme illustre :

« Le maréchal était de grande taille ; il avait les yeux bleus, le nez bien fait, le regard noble et martial. Un sourire agréable et gracieux corrigeait un peu de rudesse que son teint basané et ses sourcils noirs et épais donnaient à sa physionomie. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. <u>Maurice de Saxe. — Aurore de Kœnigsmark.</u>	1
II. <u>Premières armes.</u>	18
III. <u>Le comte de Saxe en France.</u>	38
IV. <u>La comtesse de Saxe.</u>	58
V. <u>Le comte de Saxe duc de Courlande et de Sémigalle.</u>	69
VI. <u>Adrienne Lecouvreur.</u>	93
VII. <u>Mort de Mme de Kœnigsmark et du roi de Pologne.</u>	109
VIII. <u>Campagne de 1733. — Le maréchal de Noailles. — Les rêveries. — Le comte de Saxe lieutenant général.</u>	125
IX. <u>Campagne de 1735. — Le comte de Saxe à Paris. — La marquise de Pompadour. — Le chevalier de Folard. — Intrigues.</u>	136
X. <u>Campagne de Bohême (1741). — Prague. — Egra.</u> .	146
XI. <u>L'impératrice Elisabeth. — Le comte se nourrit de couleuvres. — Il lève un régiment de mille cava- liers. — Mlle Dangeville.</u>	157
XII. <u>Le comte de Saxe et le duc de Coigny. — Lettres de Louis XV et du maréchal de Saxe. — <i>Le Logement des Nations.</i></u>	167
XIII. <u>Projet de restauration des Stuarts. — Le comte de Saxe maréchal de France. — Campagne de Flandre (1744-45). — Fontenoi. — Chambord.</u>	175

XIV.	<u>Prise de Bruxelles. — Lettres de naturalité. — L'Opéra et Chambord. — Le prince de Conti et le comte de Saxe. — Rocoux. — Piron. — Le roi de Prusse.</u>	190
XV.	<u>Mme de la Popelinière. — Le 1^{er} janvier 1746. — Mlle Gél n. 2. — Le comte de Saxe maréchal général des camps et armées du roi. — Berg-op-Zoom. — Bataille de Laufeld. — Condé et Turenne.</u>	208
XVI.	<u>Bibliothèque. — Théâtre. — Mlle Navarre — Mlle Beauménard. — Mlle Verrière. — Berg-op-Zoom. — Traité sur l'ordre des troupes.</u>	216
XVII.	<u>Bruxelles. — Maëstricht. — La politique à boulet rouge. — Chambord. — Mme Favart.</u>	232
XVIII.	<u>Derniers temps du comte de Saxe. — Sa mort.</u>	251

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

574475



